



2

316728

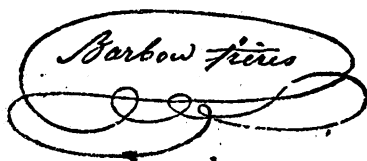
BIBLIOTHÈQUE
CHRÉTIENNE ET MORALE,

APPROUVÉE

PAR MGR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

2^{me} SÉRIE.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe
sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.



VOYAGE
EN HOLLANDE ET EN BELGIQUE.

PAR

M. C. DE CHAUMONT.



LIMOGES.
BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

HOLLANDE



I.

Avantages des voyages. — Les leçons d'une mère. — Comment l'esprit, le cœur et l'âme gagnent en voyage. — Où l'on voit Dieu. — Manière de Voyager. — *Dusseldorf*. — Entrée en Hollande. — A propos de quoi Louis XIV apparaît avec son armée. — Passage du Rhin. — *Arnheim*. — Un déjeuner sous la feuillée. — Le Hjar tesberg. — M. et Madame Blummer. — *Nimègue*. — Le Falkenhor de Charlemagne. — L'épée de justice. — L'effrayant dragon du Rhin. — *Utrecht*. — Un bavard sans pareil. — M. le Ministre des affaires étrangères. — Comment Monseigneur Dory se délivre d'un importun. — Paysages. etc.

Dusseldorf, septembre 1853.

MA CHÈRE AGATHE ,

Je suis encore dans la Province Rhénane, et, pour un dernier jour, j'appartiens au roi de Prusse.

Mais demain je commence mes excursions en Hollande, et ensuite ce sera le tour de la Belgique.

Nous avons eu de grandes jouissances dans nos promenades sur les bords du Rhin. Emile et son précepteur, M. Dory, ne m'ont rien laissé perdre de leurs curiosités : tour à tour nous avons visité Bâde, Carlsruhe, Heidelbergh, Spire, Manheim, Worms, Darmstadt, Francfort, Mayence, les châteaux du Rhin, Coblentz, Trèves. Cologüe et partout, note bien ceci, partout, j'ai pensé à toi. Seulement, comme nos journées étaient fort agitées et très-

fatigantes, il ne m'a pas été possible de t'écrire et de te faire part de mes impressions de voyage.

Mais puisqu'à partir de demain nous devenons Hollandais, il est de notre devoir de nous transformer et de nous rendre graves comme eux. Aussi, à l'exception de la pipe, allons-nous prendre leurs solennelles habitudes. Alors, dans tous nos séjours, je penserai commodément à toi, et à la date de nos caravanserails, je te donnerai preuve de vie et d'affection.

Sais-tu bien que j'avais le cœur très-gros, après nos adieux, la dernière fois que je te laissai seule dans ton mélancolique Bagneux ? C'est que je m'éloignais de toi, ma meilleure amie, et que, comme mon cœur se partageait, ce n'était pas sans une vive souffrance. Heureusement je te retrouverai dans le même Bagneux, j'y reprendrai cette moitié de moi-même qui me manque à cette heure, et avec elle mon bonheur. Tu ne seras plus seule et cela pour long-temps.

Que veux-tu ? Dieu m'a donné un fils, et je me dois à lui, surtout pendant les vacances. A raison de son âge et de son extrême activité, je ne puis le confiner dans une modeste campagne, trop rétrécie pour son ardeur. Et puis je tiens à lui donner ma part d'enseignements. Or, les voyages sont un grand livre ouvert dont chaque page l'entretient et lui forme l'esprit et le cœur. Sous la bonne direction de son précepteur, de son ami, dois-je dire, et sous mes influences maternelles, il retrouve dans ce grand livre de la nature, tour à tour la géographie, l'histoire, les mœurs et coutumes des peuples. Les différents spectacles d'une contrée grandiose, romantique, sublime et pittoresque, ou les sombres aspects de régions marécageuses, stériles et sauvages, lui ouvrent l'imagination et lui donnent la science des contrastes. Je vois qu'il gagne chaque jour des idées, et que s'il se mûrit lentement, tout au moins il juge et pèse les choses, s'amende vraiment, et pour l'avenir me fait espérer un homme d'autant plus solide, que son éducation et son instruction n'auront pas été trop hâtées.

L'esprit acquiert bien des connaissances dans les voyages. Le monde est semé des vestiges de l'histoire. Il n'y a pas de villes, de villages, de campagnes, de fleuves, de montagnes, de rochers qui n'aient leurs souvenirs. Ce sont autant de jalons qui se rattachent aux événements des siècles, et, sans une main habile, ces lambeaux épars des drames de l'humanité, se recousent de manière à faire un tout complet qui devient toute une tragédie, tout un fait, tout un tableau des âges et des mouvements des nations.

Mais le cœur, le cœur surtout gagne à contempler l'homme dans les mille coins du globe où il compte les heures de son existence. Nous ne voyons pas que des joies et des fêtes : nous trouvons plus souvent la misère et les larmes. Eh bien ! c'est avec bonheur que je constate et obtiens la preuve que si mon enfant est léger de caractère, c'est que son âge le veut, mais qu'au moins en face d'une douleur quelconque son âme s'émeut, compâtit aux souffrances, et, comme moi, éprouve le besoin de soulager ses semblables

J'aurais mille faits, doux à mon cœur de mère, qui prouvent ce que j'avance : je t'en conterai plus d'un dans nos prochaines soirées d'hiver. Aujourd'hui je te dirai seulement qu'après chaque voyage je laisse mon fils meilleur, plus calme, plus généreux, et ne fermant jamais le regard sur l'affliction de ses frères.

Et puis, n'est-ce pas bonheur à travers champs, aux revers des collines, aux profondeurs des vallées, d'entendre les oiseaux babiller à ravir et se livrer à d'horribles commérages les uns sur les autres, les affreux cancaniers ! de voir les torrents, grossis par l'orage, produire des cataractes subites, ou faire de bruyantes cascades, sur les cailloux ? N'est-ce pas plaisir de marcher dans les douces ténèbres des bois, et de cueillir, le long des bois en fleurs, les mauves sauvages, les glaïeuls des fontaines, le passe-velours ou les myosotis des ravins ? Il y a des moments où je crois et mets en mon fils la croyance à l'intelligence des choses. Oui, dans les solitudes, au milieu des moucherons qui bourdonnent, des lézards qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, dans ce silence solennel d'une vallée qui dort, où je ne vois plus de vestiges de l'homme, il me semble qu'une foule de voix murmurent et nous disent :

— Que veux-tu ? Voir Dieu ! Prends ce chemin, va sous cet arbre centenaire : ouvre ce calice du liseron ; ramasse cette branche de fougère ; cueille ce rameau que gonfle la sève ; efface cette mousse qui cache l'inscription de ce tumulus recélant un guerrier !... Dis-moi maintenant si Dieu n'est pas là ? dis-moi si la puissance de son bras ne se montre pas à tout lieu ? dis-moi si tu ne sens pas sa présence, son amour, sa justice ; mais aussi son autorité suprême ? En face de ce chêne dont le gland tombe pour reproduire, que couronne le feuillage de cent années, que mille oiseaux peuplent de leurs tribus, ne comprends-tu pas le Dieu créateur et maître ?

Voilà, ma chère Agathe, ce que je recueille et fais recueillir de saintes leçons dans nos promenades et dans les courses de mes voyages. Crois-tu que mon temps soit mal employé ?

Aussi, quand nous avons étudié ensemble, comment butinent les guêpes autour des sureaux ; comment les frelons se réfugient dans de petits antres microscopiques que leur creuse la pluie sous les racines des arbustes ; ce qui tressaille sourdement dans les herbes, ce qui jase dans les nids : les soupirs de la végétation ; les mystères de la fécondation ; la chute des roches ; l'ébranlement des montagnes ; les ruines amoncelées par les gouttes d'eau ; la progression de la nature ; la transformation lente de ses formes, la métamorphose de ses œuvres ; la naissance et la mort de tout ce qui vit et de tout ce qui respire ; les grandeurs et le néant des êtres ; alors, oh ! alors nous entrons avec bonheur dans la première chapelle rustique qui se présente sous nos pas, ou, à notre retour à la ville, dans la première basilique qui s'offre à nos regards, et là, nous prosternant en face du sanctuaire qui recèle notre

Sauveur immolé, toujours généreux, toujours patient et bon, jusqu'à l'heure de la justice, nous adorons et nous prions.

Oui, ma bonne Agathe : nous gagnons en piété, dans nos voyages. Dans les pays catholiques, nous rougissons de ne pas être assez fervents. Ce qui nous advint en Suisse, l'année dernière, dans un misérable petit village du canton d'Unterwald, à Salschselem, je crois, te le prouvera, si tu t'en rappelles. Dans les pays hérétiques, nous comprenons mieux quel exemple de soumission à l'Eglise et de ferveur en face de Jésus dans l'Eucharistie, nous devons donner. Et, dans les courses et les excursions à travers les montagnes, les vallées et les plaines, la nature, la belle nature inspire à notre âme tant de sentiments de gratitude et d'amour, que nos prières du soir y gagnent d'être mieux écoutées du ciel.

Je ne te dis rien de ce qu'à part moi, peut faire notre bon Dory pour mon fils. Il n'est pas une pierre d'une ville dont il lui fasse grâce ; il n'est pas une ruine dont il ne lui explique l'origine et la chute ; pas un souvenir historique dont il ne lui dise les causes et les effets ; pas un nom d'homme ou de héros qui ne lui fournisse une légende ou un fait. Il fait revivre les siècles écoulés, aux lieux mêmes où les événements, les drames et les phénomènes ont eu lieu. Il place Emile à tous les points de vue d'histoire, de géographie, de physique, d'orographie, de météorologie, d'hydrographie, que sais-je, moi ? Et alors le jour se fait dans sa jeune intelligence : les questions se succèdent ; l'ordre s'établit ; le jugement se prononce ; la mémoire s'enrichit, et l'homme se fait.

Voilà pourquoi je voyage pendant toutes les vacances de mon Emile. Peux-tu me blâmer ? Non. Avant d'être amie, je suis mère, Et puis d'être mère, me rend plus amie, car quand je te revois, l'absence me donne pour toi, dans la poitrine, de ces bouillonnements d'affection qui font que tu me deviens plus précieuse.

Hier, pour notre début, de l'avant de notre stoom-boot, nous avons pu voir l'horizon des plaines de Tolbiac, d'où Clovis fit entendre sa grande voix pour promettre au Dieu de Clotilde sa conversion, s'il lui accordait la victoire. Tolbiac ou Zulpich se montrait à notre gauche entre Neuss et Trèves.

Demain, d'après notre ami Dory, nous verrons, à notre droite, Dusseldorf et Wessel, le théâtre de la grande lutte de Varus contre les Germains, et de la terrible défaite des cohortes romaines qui fit crier à Auguste : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Pour le moment nous sommes à Dusseldorf, où nous a amenés, par la nuit, une nuit grise, terne et froide, le bateau à vapeur de Cologne. Comme nous avons lié société avec M. Blummer, sa femme et un jeune banquier d'Amsterdam, nous avons passé la nuit sur le pont, enveloppés dans nos manteaux, abrités par une tente. De Cologne à Dusseldorf les bords du Rhin n'offrent rien de curieux. Les rivages sont plats : à peine découvre-t-on quelque silhouette de village au clocher pointu qu'entourent des

arbres luxuriants. Mais, en échange, on reconnaît déjà que l'on approche de la mer. Les bâtiments marchands se succèdent presque sans relâche, avec les paquebots, les steamers, les peniches, les chaloupes, etc. Et, comme chaque navire a ses lanternes hissées aux mâts, et que les feux sont de diverses couleurs, c'est un aspect fort curieux et très-féerique que la rencontre successive de ces bâtiments qui s'approchent ou qui s'éloignent. C'est un horizon charmant. J'ai gagné ce plaisir à mon voyage de nuit.

Voici comme nous procédons dans nos voyages :

Généralement nous allons droit à l'hôtel le plus renommé. On y gagne de toutes manières, en égards, en bons services, en confort, en économie d'argent même. Notre déjeuner nous est toujours servi à part, dans le petit salon de notre appartement. Quant au dîner, par agrément, et même par étude de mœurs, de coutumes, de costumes et de choses, nous le prenons à la table commune.

M. Dory a la charge de fourrier du régiment. C'est lui qui avise à tout ce qui concerne nos bagages, nos chambres, nos repas. Il nous sert aussi d'éclaireur. Pendant que le matin je garde la chambre et même le lit, pendant qu'Emile se repose de son côté des fatigues de la veille, notre bon précepteur, qui sait le grec et le latin, mais qui ignore complètement l'allemand, le hollandais, ou toute autre langue de notre époque, quitte de très-bonne heure l'hôtel, et s'en va, les mains dans les poches, flaner dans la ville. Il prend l'air, étudie le vent, s'oriente, avise, questionne en baragouinant le jargon du pays ou en faisant baragouiner le français, prend avec ses jambes le plan de la ville, en mesure les distances, en comprend les monuments, et nous revient si savant, si habile guide, si fameux cicerone, qu'il fait honte à ceux du crû et stupéfie les indigènes. Alors, après notre déjeuner, le voici qui, de rôdeur se fait gentlemann, prend sa canne et ses gants, et nous dirige sur tous les points, ne nous fait grâce de rien, et assaisonne ce qu'il nous montre des mille récits qu'il bourdonne à nos oreilles. Aussi le verras-tu quelquefois en scène dans mes lettres.

Donc nous sommes à Dusseldorf, sur la rive droite du Rhin.

Des environs charmants, de beaux édifices, de jolies maisons, des rues régulières, tel est l'ensemble que représente, au premier aspect, cette ville, l'une des plus coquettes des rives du Rhin.

C'était autrefois la capitale du duché de Berg, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XIX^e, et aussi sous Napoléon I^{er} et Joachim Murat; mais à présent elle est le chef-lieu de la régence Prussienne.

En 1794, les Français la bombardèrent : aussi le château et les principaux édifices furent-ils convertis en un monceau de ruines.

Un électeur palatin, dont nous avons beaucoup entendu parler à Heidelberg, car il est l'auteur du gros tonneau de ce vieux manoir, Charles-Théodore, a construit avec magnificence dans Dusseldorf le quartier de *Karlstadt* dont les édifices ressemblent à des palais, et dont les larges rues sont bordées

de tilleuls. Il y a , en outre , la vieille-ville , *Alstadt* , et la nouvelle-ville , *Neustadt*. Cette dernière a été construite par l'électeur Jean-Guillaume.

Sur la place du marché s'élève la statue équestre, en bronze, de cet électeur, par Grupello.

A l'occasion de cette statue, M. Dory nous a fait remarquer sur le toit de la maison qui est derrière la statue, une autre statue en bronze, mais de petit modèle.

— C'est, nous dit-il, le buste d'un apprenti de Grupello, qui , au moment de la fusion de la statue de l'électeur, eut l'heureuse inspiration de jeter du bronze dans le fourneau, et contribua ainsi au succès de l'œuvre , qui serait sortie incomplète du moule, par insuffisance de la matière.

— Et alors, dit Emile, Grupello a récompensé son apprenti en faisant sa statue. C'est une action digne d'un artiste.

Les monuments dignes d'être remarqués à Dusseldorf sont : l'église collégiale et celle de Saint-Lambert, qui renferme le tombeau de l'infortunée Jacobée de Bade, ainsi que les sépulcres en marbre des anciens ducs de Berg.

— Qu'est-ce que Jacobée ? et pourquoi l'appelé-je infortunée ? vas-tu me dire.

Jé te répondrai : Pour un prince de Hollande qui voyageait sur les bords du Rhin, voir à Bade et aimer la fille du margrave, la belle Jacobée, fut l'affaire d'un instant. Jacobée quitta donc le vieux château de Bade et les collines pittoresques de la Forêt-Noire, pour venir habiter, dans les plaines fleuries de la Hollande, le *manoir de Teilengen*.

C'était en 1426. Là, toute au bonheur de recevoir son époux aux jours de ses loisirs, Jacobée vivait dans la solitude. Mais voici qu'un jour, un jeune cavalier, perdu dans la campagne, vint frapper à la porte du castel. La fille du margrave le reçut à sa table et allait le congédier ensuite, lorsque le prince hollandais survenant, à la vue de l'étranger, entra dans une étrange fureur. De la pointe de son glaive il perça le cœur de l'inconnu, et, du revers, il fit tomber la tête de la belle Jacobée.

Hélas ! l'étranger n'était autre qu'un chasseur égaré à la poursuite de ses faucons. Rien n'était plus innocent que son entrevue avec Jacobée !

L'infortunée princesse fut mise en ce tombeau de l'église de Dusseldorf, et, pas un étranger ne passe dans le voisinage de ce tombeau sans s'arrêter pour prier et pleurer.

Assise sur les bords d'un grand fleuve et traversée par un rail-way, Dusseldorf, qui a, en outre, la rivière qui lui doit son nom, est devenue le centre d'un commerce très-considérable. Plus de deux mille vaisseaux y viennent chaque année d'Amsterdam et de Rotterdam. On fabrique des châles, des tissus de laine, des soieries, des étoffes imprimées. La fonte, l'acier, les teintures y ont un grand débouché. Tu sais, en outre, que la moutarde est un article spécial qui n'atteint nulle part ailleurs, pas même à Dijon, le même degré de perfection. Enfin, dans tout le voisinage de la ville, on fait

un tel commerce de fleurs que la vente ne s'élève pas à moins de huit cent mille francs. Tu ne seras donc pas étonnée que chaque fois que rentre Emile, il m'apporte un de ces bouquets dont tes parterres seraient jaloux.

Mais ne vas pas croire que, pour être une ville de commerce et d'industrie, Dusseldorf n'ait pas un goût très-prononcé pour les beaux arts. Non, certes !

D'abord la musique y est en grand honneur, et les sociétés chorales du Bas-Rhin s'y donnent rendez-vous pour exécuter de ces grands concerts qui ravissent, témoin celui dont on nous a honoré hier, tout exprès, je crois, pour notre bien-venue.

Figure-toi ensuite que dans le château de Dusseldorf, détruit par les Français, et dont on a reconstruit certaines parties en pierres rouges, Jean-Guillaume de Neubourg, l'électeur à la statue de bronze, rassembla jadis, en 1697, tous les tableaux qui lui venaient de ses aïeux, et en augmenta beaucoup le nombre. Ainsi, croiras-tu qu'il ne réunit pas pas moins de quarante-six *Rubens*, neuf *Rembrandt*, vingt-deux *Van Dyck*, cinq *Annibal Carrache*, un *Corrège*, dix-sept *Giordano*, sept *Caravage*, trois *J. Robusti*, deux *André del Sarto*, cinq *Titien*, quatre *Poussin*, un *Raphaël*, un *Carlo Dolce*, un *Guido Reni*, et un *Gérard Dow*, sans compter les *Schalcken*, les *Gaspar Craher* et autres.

La réputation de cette collection se répandit bientôt dans toute l'Europe. Elle devint un but d'admiration pour tous les voyageurs. Mais survinrent les guerres de notre révolution, et la terreur que nos armées inspirèrent furent telles que deux fois ces tableaux furent emballés et transportés hors de leur portée. L'électeur Maximilien, duc de Bavière, prit plus de précaution encore : il fit conduire ces richesses artistiques à Munich, et les plaça dans sa galerie dont elle font le plus bel ornement.

Dusseldorf n'a conservé, de toute cette antique et riche galerie, que *l'Assomption de la Vierge*, de *Rubens*.

— Alors, me dis-tu, après l'admiration donnée à cette toile, fort belle sans doute, tu n'as rien plus trouvé qui alimente ton goût pour la peinture ?

Si, ma chère Agathe. Le feu sacré qu'avait allumé dans la ville le goût de Charles-Théodore a survécu, et depuis quelques années, Dusseldorf a commencé à former une nouvelle galerie de tableaux de peintres vivants, et nous y avons vu des *Lessing*, des *Archenbach*, des *Sohn*, des *Schirmer*, des *Kähler* et des *Khems*. Cet amour du dessin et de la peinture est même si prononcé chez les habitants, qu'ils partent, au retour de chaque printemps, armés de leurs crayons et de leurs albums, pour recueillir sur le Rhin, en Allemagne, partout, des croquis, des vues, les plus beaux sites et les merveilles de la nature.

Je t'ennuie de tous ces détails, peut-être : mais que veux-tu ? nous entrons dans la terre classique de la peinture et des tableaux. Il faut t'attendre à lire souvent des noms de peintres, et le catalogue de leurs œuvres. Je t'épargne-

rai le plus possible ; mais tu me pardonneras, aussi, dans l'occasion, le cri de l'enthousiasme.

Te dirai-je que le philosophe F. Jacobi, son frère le poète G. Jacobi, le baron de Hompesch, dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, le poète Henri, et les peintres Cornélius, Lenzen et Achenbach, ont illustré Dusseldorf par leur naissance ?

Je termine en t'apprenant que nous venons de faire une promenade au *Jardin de la Cour* et à la *Maison de Chasse*, résidence du prince de Hohenzollern-Sigmaringen. De là nous avons été au *Mont Grafenberg*, d'où la vue s'étend au loin sur une vaste plaine couverte de jardins et de maisons de campagne.

Mais cette vue de jolies villas a porté mon esprit et mon cœur vers ton beau retiro de Bagneux. Aussi me suis-je bien promis de t'écrire en rentrant. Je tiens parole. On est si heureux de payer une dette de cœur.

A bientôt, ma chère Agathe. Jusqu'à nouvelle lettre reçois mes embrassements les plus tendres, et crois-moi ta melleure amie,

F. D.



A bord du *Dampfschiff Colnstadt*, septembre 1855.

MADAME,

Vous souvient-il de ces vers de notre immortel Boileau, dont les satires et les épîtres ont bercé votre enfance ?

— Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux...

J'ai vu ce mont Adule, le mois dernier, et je m'en fais gloire, car, dès son origine, le Rhin est un beau fleuve.

Vous vous rappelez aussi ces autres vers du même poète :

— Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux terni l'antique gloire :
Que Rhimberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours...

* Je me trouve en ce moment sur ces bords fameux et en face de ce Wesel terrassé en deux jours.

— Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles.

Aussitôt essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse :
Son front cicatrisé rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

Vraiment le Rhin conserve encore sa barbe limoneuse ; mais j'avoue qu'il n'a plus la figure poudreuse ni l'aspect d'un guerrier.

Il paraît cependant qu'au temps de Boileau , son allure de matamore lui avait conquis des preux, car le poète nous dit :

— Ils marchent droit au fleuve... où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.

Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu du regard du Héros ;

Revelle suit de près.

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.

Chacun d'eux au péril veut la première part.

Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde, impatient, s'élance :

Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent le flots, tremblants sous un si noble poids.

Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron coupent déjà les eaux :

Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.

Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace :

Il s'avance en courroux....

.....Le plomb vole à l'instant,

Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.

Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :

Le destin, à ses yeux, n'oserait balancer.

Bientôt, avec Grammont, courent Mars et Bellone ;

Le Rhin à leur aspect d'épouvanté frissonne ;

Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés ,

Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés.

L'ennemi, renversé, fuit et gagne la plaine :

Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;

Et, seul, désespéré, pleurant ses vains efforts ,

Abandonne à Louis la victoire et ses bords !

Pardonnez-moi cette longue citation, Madame ; mais comment ne pas lire cette magnifique description du passage du Rhin par les troupes du grand roi, quand on est sur les lieux mêmes où s'accomplit ce merveilleux fait d'armes ?

Oui, je suis à bord du bateau à vapeur le *Colnstadt*, et, au moment où je vous écris, nous battons les flots du Rhin, à l'endroit précis où Condé, d'Enghien, Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart passaient ce fleuve et refoulaient les Hollandais, dans la fameuse guerre de 1692.

Voici la butte de terre d'où Louis XIV regardait le combat.

Mais pour rester dans le vrai, faut-il vous dire que la pensée a brodé ce récit : mais le récit pur, sincère de ce fait d'armes immortel le *Passage du Rhin*, est que l'on avait dit au prince de Condé que le Rhin était guéable, et le Rhin ne l'était pas.

« Alors, dit un des témoins oculaires, le comte de Guiche, alors je vis le plus pitoyable spectacle du monde, plus de trente officiers noyés ou se noyant, et Revel à leur tête; enfin le Rhin plein d'hommes, de chevaux, d'étendards, de chapeaux, etc... Ce fut là que je vis Brassalay, le cornette des cuirassiers, dont le cheval s'était noyé au milieu de l'eau, étant botté et cuirassé, nager d'un bras et sauver son étendard de l'autre ; et M. le prince faisant toujours serrer le reste, quoiqu'il s'en noyât sans cesse, qu'en un moment j'eus quatre ou cinq escadrons de l'autre côté de l'eau. Alors, en abordant au rivage, fut tué le chevalier de Longueville, etc. »

Hélas ! Louis le Grand est tombé ! Les héros qui l'entouraient ne sont plus ! Le Rhin coule toujours... Et, là-bas, je vois Wesel qui montre des bastions et des redoutes plus formidables que jamais. Dernier échelon du système des fortifications de la Prusse. Il termine la ligne qui part de Mayence-passe à Coblenz et à Cologne, et vient tourner en équerre vis-à-vis de la Hollande. N'est-il pas vrai qu'au nom seul de ce Wesel, tout le siècle de Louis le Grand se réveille.

Mais que vous dirai-je de tout ceci, après que M^{me} de Sévigné a écrit là-dessus des pages fameuses qui ont la première place dans votre Mémoire ?

Puisque je me permets de vous écrire et de faire le cicerone, le littérateur, laissez-moi me poser aussi en historien, Madame, et vous dire que ce *Wesel*, qui s'efface déjà derrière nous, fut témoin jadis de la victoire que Charlemagne remporta sur les Saxons en 879. C'est une ville habituée au feu, du reste, car elle eut de nombreux sièges à soutenir contre les Français, les Espagnols et les Brandebourgeois.

Cette autre ville, *Xanten*, *Vetera Castra*, où les Romains avaient deux légions, que nous laissons aussi derrière nous, sur la rive gauche du fleuve, doit vous intéresser, car vous aimez les belles œuvres. Or, c'est à Xanten que la tradition place le manoir des fameux *Niebelungen*, les héros de poé-

sies allemandes que vous avez lues assurément, et qui méritent bien leur gloire.

Et, en face du passage du Rhin de Louis XIV, je vous signale aussi des ruines. Là était jadis le vieux *Fort de Schenkenschanz*, autrefois la clé des Pays-Bas. Nos armées s'en étaient emparé, en 1682, par les mains de Turenne. Elles le prirent de nouveau, en 1704.

Ma bonne mère a eu grand bonheur à vous écrire, l'autre jour; mais aujourd'hui j'ai réclamé d'elle cette faveur, car vous avez eu la bonté de me donner le droit de vous faire part de mes jeunes impressions. Je suis fier de vous les adresser, et je vous demande de vous montrer assez indulgente pour bien accueillir le timide bavardage d'un étudiant au début de la vie.

Arnheim, septembre 1855.

Décidément nous sommes en Hollande, chère Madame.

Nous avons franchi la frontière à *Lobish*, et j'ai une certaine reconnaissance au cœur en vous disant que les douaniers hollandais sont parfaitement élevés, pleins de bonnes manières, et qu'on voit en eux les preuves d'une haute civilisation.

Des autres variétés de la nation qui nous accueille, je ne puis rien dire encore. Cependant, dès le début, je ne puis m'empêcher d'admirer la force vitale et l'activité de ce peuple. Gêné par une nature fort ingrate, souvent surpris par les envahissements de la mer, il conquiert le sol par de patients et pénibles travaux. Les contrées que nous parcourons ne nous offrent plus, comme le pays rhénan, cet incomparable panorama de sites pittoresques, de cîmes bleuâtres, de rochers couronnés de ruines et de vieux castels, de riches et romantiques vallées, mais nous y rencontrons de calmes paysages, de belles prairies, des collines verdoyantes, et d'innombrables troupeaux, qui paissent en liberté. Partout ce sont de charmantes villas, des campagnes émaillées de fleurs; partout règnent la fraîcheur et la propreté.

Je ne sais quel écrivain compare la Hollande à une tulipe qui s'épanouirait dans un vase de boue.

Voulez-vous une description savante du pays que nous allons parcourir, Madame? Ecoutez ce que m'en disait mon bon précepteur, hier, quand nous franchissions ses frontières:

— La Hollande, aujourd'hui que les caractères distinctifs des nations tendent à se confondre, est une des contrées les plus curieuses à observer, attendu que ses habitants conservent encore, pour la plupart, les mœurs et les costumes de leurs ancêtres, et qu'ils ont une physionomie nationale,

comme le sol où ils sont fixés présente un aspect particulier et même exceptionnel. Ce sol est entièrement lactice. Il est l'œuvre de la patience, du courage et de l'amour de la liberté. Chose merveilleuse ! les Hollandais lui ont eux-mêmes donné sa figure et sa forme ainsi qu'aux canaux qui la sillonnent, aux rivières et aux lacs qui la découpent en tout sens. Conquise sur l'Océan, la Hollande est couverte de gras pâturages et de riantes plantations, où l'horticulture est portée à sa perfection, mais où le *joli* l'emporte sur le *beau*, la propreté et la symétrie sur le naturel et la hardiesse, et le goût des ponpons sur celui des ornements bien entendus. Le climat est brumeux et humide, mais le froid des hivers et le vent d'est, qui souffle fréquemment alors, en corrige l'insalubrité.

Arnheim est la première preuve de tout ce qu'avance ici M. Dory.

Cette capitale de la province de Gueldre est coquette et gracieuse. Placée sur la rive droite du Rhin qui, avant de l'atteindre, se divise en deux branches, dont l'une, sous le nom de *Waal*, va rejoindre la Meuse à Nimègue, et l'autre, appelée *canal de Pannerden*, puis *Bas-Rhin*, arrive à Arnheim, elle s'étage sur une colline délicieuse, et montre avec orgueil ses rues droites et ses jolies maisons. Son église produit un fort bel effet dans le paysage. Mais ce qui la décore magnifiquement c'est le *Château de Hjartesberg* ou *Sonsbeck*, qui la domine, et dont le parc et les hauts arbres couronnent les hauteurs.

Ce domaine appartient au baron de Heckeren

A notre arrivée à Arnheim, et pendant que M. Dory me raconte que cette ville fut prise par les Français en 1672 ; qu'elle devint, au commencement du XVIII^e siècle, une des principales forteresses de la Hollande ; et qu'en 1813, les Prussiens et les Français s'y livrèrent un combat acharné dans lequel le général Charpentier fut tué, nous sommes circonvenus par une nuée de jeunes drôles qui veulent à tout prix porter nos valises. Vainement M. Dory résiste : ils se cramponnent si fort à notre suite, que, de guerre las, nous acceptons l'un d'eux pour guide.

Deux voyageurs, M. et madame Blummer, qui sont avec nous très-satisfaits d'avoir à qui parler, nous proposent alors de gravir la colline, et d'aller planter notre tente sous les beaux ombrages qui ornent son sommet. De là, l'horizon doit être magnifique. Nous nous rendons à leurs vœux, et nous voici, bras dessus, bras dessous, escaladant à qui mieux mieux. Nous trouverons un restaurant, nous a promis le drôle en question. Dans cette espérance, nous rions, nous batifolons, nous cueillons des fleurs ; nous récitons des vers ; M. Dory se ferait presque un Tityre, afin de chanter une églogue. Vue splendide, verdure luxuriante, soleil brûlant, idylles et pastorales tout autour de nous.

Enfin nous sommes à la porte du parc de Hjartesberg, dans une demi-lune qui fait face à une chaumière mesquine : c'est là le restaurant.

— Ah ! drôle... s'écrie M. Blummer furieux, c'est là ton Chevet, à toi !

misérable , tu voulais te faire payer ta course , et voilà tout. Tu mériterais que je te...

— *Quos ego...* s'écrie M. Dory , en parodiant la colère de M. Blummer par le souvenir de la colère de Neptune , dans l'Enéide.

En effet , mauvais cidre , beurre gâté , œuls suspects , pain très-indigeste... tel est le menu de notre repas , que , du reste , nous prenons à l'ombre des charmilles , sur la rive d'un petit lac , qui clapote à nos pieds , et où je tends en vain des engins au poisson...

— Corne de bœuf ! m'écriai-je , où serait la poésie d'un repas champêtre , si l'on nous servait des gélinoites ou un beefsteak aux pommes ? Allons donc avec les bergers de Virgile , écrivons-nous :

*Fronde super viridi , sunt nobis mitia poma ,
Castaneæ molles , et pressi copia lactis .*

Je vous expliquerai ces vers à mon retour à Paris , Madame. Pour le moment , je vous dirai que notre carte , car on a eu l'audace de nous envoyer une addition , bicoque , va ! ne s'élève pas à moins de seize francs de notre monnaie de France.

Et encore faut-il payer le guide !

Et encore , pour avoir mis le nez , rien que le nez , à la grille du château de Hjartesberg , ne sommes-nous pas poursuivis par une armée de jardiniers et de portiers , réclamant un pour-boire , et , au lieu de fleurs , nous jettant force injures !

Telle fut notre partie de campagne , sur la belle colline de Arnheim...

Nimègue , septembre 1883.

Pour nous venger d'une pareille déception , Arnheim nous étant suffisamment connu , ce qui demande peu de temps , nous louons une calèche à deux chevaux , et nous allons à Nimègue , M. et madame Blummer pour dîner ; ma mère , M. Dory et moi , pour voir et pour connaître.

Puisque je me donne un si beau rôle , laissez-moi faire le savant , et montrer comme mon précepteur déteint sur moi.

Nous arrivons à Nimègue par les plaines de la Gueldre , et les yeux fixés sur les horizons du Brabant septentrional.

Nimègue est le *Castellum-Noviomagum* de Jules César. Mais d'avoir appartenu aux Romains n'est pas son seul titre d'antiquité.

Elle fut aussi la résidence de notre Charlemagne , qui y bâtit le *Château de Falkenhof*. Malheureusement les Français l'ont détruit en 1794. Hélas ! à cette époque , ils détruisaient tout ! Nous avons donc à parcourir les ruines faites par le canon français , et nous avons pu revoir encore la niche d'un ju-

bé, ainsi que les fonts-baptismaux d'une église, auxquels la tradition attribue une origine païenne.

Du reste, Nimègue est une ville forte de plus de vingt mille habitants, la plupart catholiques, ce qui nous rassérène l'âme, car il paraît que nous entrons dans le calviniste et le luthérien jusqu'au cou.

Nous visitons l'Hôtel-de-Ville, qui est construit dans le style de la renaissance. Au moins, Nimègue, assez peu belle en soi, a-t-elle le mérite de la gratitude. Je remarque sur le fronton de cet édifice les statues de plusieurs rois et empereurs d'Allemagne, qui ont été ses bienfaiteurs.

Dans une des salles qui tient lieu de Musée, M. Dory me signale un grand sabre à deux mains.

— Cet instrument de supplice, me dit-il, servit à l'exécution des célèbres comtes de Horn et d'Egmont, décapités à Bruxelles, en 1568.

Qu'est-ce que le comte de Horn ? qu'est-ce que le comte d'Egmont ? Je ne saurais encore vous le dire. M. Dory me promet leur histoire, qu'il me contera au lieu même de leur mort, c'est-à-dire, sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles. Donc la suite au numéro prochain.

Nous allons prier dans l'église de Saint-Étienne, édifice gothique du XIII^e siècle. Elle renferme le tombeau en marbre de Catherine de Bourbon, épouse du duc Adolphe de Gueldre, morte en 1469.

M. Dory ne manque pas de me dire, et je vous l'apprends après lui, si déjà vous ne le savez, Madame, que c'est à Nimègue que fut signé, en 1678, le fameux traité de paix entre notre Louis XIV, l'Espagne et les États de Hollande.

A Nimègue, au grand plaisir de M. Blummer, amateur consommé, paraît-il, nous dînons à l'hôtel des Pays-Bas, dont le propriétaire voudrait absolument nous retenir, et nous envoyer par le bras du Rhin, Waale, à *Bommeler-Waard*, où le fleuve se confond dans la Meuse, et prend le nom de *Merve* ou *Merwede*.

— Là, nous dit-il, vous verrez le *Câteau de Lewestein*, jadis forteresse puissante, dans lequel fut mis au cachot le célèbre Hugot de Groot, qui ne dut sa délivrance qu'au dévouement de sa femme. Enfermé par ses soins dans une caisse de livres, le captif put ainsi gagner la frontière.

— C'est la femme qui perdit l'homme, c'est à la femme de le sauver ! dit avec un gros rire le facétieux M. Blummer, plus satisfait de son dîner que de son déjeuner.

Sur ce nous partons pour... Arnheim, et c'est d'Arnheim que, très-heureux de vous avoir prouvé que j'ai bonne souvenance de vos recommandations, Madame, je me permets de vous baiser les mains, et de me dire

Votre très-respectueux et très reconnaissant.

ÉMILE D.

Utrecht, septembre 1855.

Avant de quitter Mimègue , avant hier , ma chère Agathe , nous avons été témoins d'un singulier spectacle. Comme Émile , toujours un peu étourdi , a oublié de t'en parler , je vais le faire pour lui.

Le Rhin n'est pas seulement un fleuve , c'est une rue , une vraie rue.

Sous les Romains et les Francs , ce fut une voie militaire , toujours couverte de légions , se rendant d'une forteresse à l'autre , d'un camp à l'autre camp.

Aux siècles nébuleux du moyen-âge , ce fut le chemin des Saints , saint Goar , saint Castor , saint Crescentius , et bien d'autres transformèrent ses rivages ; et d'idolâtres les firent catholiques. Alors Constance eut son prince-évêque ; Bâle , son prince-évêque ; Strasbourg , son prince évêque ; Spire , son prince-évêque ; Worms , son prince-évêque ; Mayence , son archevêque-électeur ; Cologne , son archevêque-électeur.

De nos jours , le Rhin est la route des bateaux à vapeurs , des steamers , des chaloupes , des bâtiments de toutes sortes. C'est la rue du commerce !

Note bien que c'est à M. Dory que je dois toute cette belle érudition.

Donc , nous étions monté , à Nimègue , sur un belvédér , construit tout à côté des ruines de Falkenhof , et nos regards erraient avec bonheur sur les riantes campagnes de la Gueldre et du Brabant , sur le Rhin , en amont de la ville , sur le Rhin , en aval , lorsqu'au loin , en amont , nous voyons arriver sur la nappe d'or du fleuve , comme un long serpent noir qui glissait , tournait comme les flots , manœuvrait de manière à conserver toujours le milieu entre les rivages , et venait , venait à nous , sans qu'il nous fût possible de deviner quel était cet affreux leviathan , ce gigantesque mastodonte marin.

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme.

Tu sais que la Hollande est privée de forêts. Le bois manque , et cependant il y fait plus froid qu'ailleurs. Or , la Suisse et le pays Rhenan l'approvisionnement , et lui expédient leurs sapins et leurs mélèzes. La Forêt-Noire , spécialement lui envoie sa plus belle espèce de pins , qui a même pris de là le nom de pin hollandais. Lorsque ces arbres , jetés des montagnes et des rochers de la Murg , du Rhin , et des autres rivières , sur les rivages , sont dépouillés de leurs branches , on les réunit en radeaux. Alors ils descendent leurs cours d'eaux respectifs , le Neckar , l'Enz , la Nagold et la Galt , les uns ; les autres , la Kingig , la Murg et la Rensch. Tous ces trains se réunissent à Mannheim. Alors on les lie ensemble , bout à bout , et ils partent pour Cologne , où cette immense masse de bois s'augmente encore , et finit par ressembler à une île flottante , dont la valeur est , dit-on , quelquefois de cinq cent mille francs. C'était un de ses longs et magnifiques radeaux que nous voyions arriver.

Bientôt la monstrueuse machine approche assez pour que nous puissions en voir toutes les parties. Figure-toi une île longue et plate , se mouvant

au gré des vagues. Toute une légion de matelots la dirige , armés de prodigieux avirons , dont ils battent l'eau pour imprimer la rapidité au train , et avec lesquels ils le tiennent à distance des rives. Le drapeau national flotte à la tête , au bout d'une perche. La fumée, une fumée épaisse entoure de ses noirs bouillonnements une marmite digne de Gargantua , à l'arrière , et des femmes, un peu le type des sorcières d'Hamelet, la remplissent de je ne sais quels ingrédients. On tue de pauvres moutons qui bêlent, en regardant tristement les verts pâturages des bords du fleuve ; car il faut que ces hommes vivent ; et l'homme vit de la mort , hélas ! Aussi je ferme les yeux , et quand je les ouvre , l'affreux dragon passe sous nos yeux avec la rapidité d'une flèche qui file, et bientôt s'éloigne comme emportée par un grand coup de vent.

Ces grands trains viennent de plus en plus rares. Il paraît que les pilotes habiles manquent à leur direction. Combien de choses vont mal ici-bas, parce que les pilotes habiles manquent !...

Nous avons laissé à Arnheim , ma chère amie , les beaux *Niederlandische-Dampfschiffahrts-Gesellschaft* du Rhin. Tire-toi de ce mauvais pas, si tu peux. Nous avons ici un chemin de fer , et vivent les chemins de fer ! Oh ! je t'entends m'appeler : Profane ! Ne te fâche pas , Agathe. Je dis : Vivent les chemins de fer ! quand il s'agit de franchir les grandes distances. Mais j'aime, dans les voyages surtout , les petites excursions à pied ; les promenades le long des sentiers en fleurs ; les vallées où l'on se repose , les collines d'où la vue plonge dans les mystérieux horizons ; les roches perdues dans la brume, et que l'on conquiert en les gravissant ; les bois dont on respire les senteurs fortifiantes ; les prairies et les marges des rivières, lorsqu'il est question de voir et d'étudier ; les marches même quand on doit rencontrer des ruines qui nous iront en face, lorsque vous pleurerez sur les drames qu'elles ont vus... Mais ce ne sont pas ces va-et-vient d'un court voyage en plein air que tu aimes. Il te faut presque les courses du Champ-de-Mars ou de Chantilly , pour que tes jambes soient satisfaites ; voilà pourquoi tu me traites de : Profane ! Mais comme il s'agit ici d'aller à Utrecht , que je n'ai pas des tibias de cerf ou de gazelle ; je me permets de dire , et je répète : Vivent les chemins de fer !

Des hauteurs du chemin de fer de Arnheim , car le chemin de fer , à Arnheim, commence sur les hauteurs , nous découvrons le Rhin qui bientôt se bifurque, et va, à notre gauche , vers Leyde, d'où bientôt il gagne la mer, et à notre droite, sous forme de canal remonte vers l'Yssel , pour aller au Zuyderzée.

M. Dory nous apprend que ce fut Drusus, le grand colonisateur du Rhin, et le fondateur de ses cinquante forteresses qui fit creuser ce canal.

En nous montrant aussi, au loin, les horizons vaporeux de l'Yssel , qui rejoint le Zuyderzée à Kampen, il nous rappelle que ce fut là, jadis, que nos Père, les Francs-Saliens, posèrent leurs premières habitations , et commen-

cèrent à se montrer d'acharnés adversaires pour les Romains, vainqueurs des Gaules.

Dans quelques ondulations de terrain , à notre droite toujours , nous pourrions presque découvrir les donjons de *Deventer*, entre la Gueldre et l'Over-Yssel ; dont l'église fut jadis brûlée et les chrétiens massacrés par les Saxons, irrités des menaces de Charlemagne, les conviant au christianisme. Je crois même que cette flèche aérienne que nous avons vue se perdre dans les nuages, n'est autre que celle de son église de Saint-Libuin, le missionnaire envoyé par le zélé Charlemagne, pour leur montrer la lumière de l'Évangile.

Du reste, c'est dans les forêts qui l'entourent que jadis , au temps de ce merveilleux Charlemagne, les populations teutoburgiennes adoraient l'image fatigué du grand Irmensul , le maître du monde, sous les traits d'Arminius, le Germain vainqueur du Romain Varus, dont la défaite terrible faisait dire souvent à Auguste, l'empereur de Rome : *Larus, Varus, rends-moi mes légions !*

Nous cheminons rapidement vers Utrecht : nos wagons n'ont pas le confortable de ceux de l'Allemagne ; mais, en somme, peu importe : nous sommes plus occupés des choses du dehors que de celles du dedans.

D'abord nous traversons un pays stérile, très stérile. Il nous est facile de constater les ravages terribles qu'a exercés la dernière invasion de la mer qui, cette année même, a rompu ses digues. Pauvre contrée de Hollande, quels dangers ne court-elle pas toujours !

Après la station de *Maabergen*, nous voyons, à droite, à l'entrée d'une forêt, la *Pyramide*, petite colline élevée par les soldats de Marmont, à Napoléon I^{er}, lorsqu'il fut sacré empereur, en 1804. A cette époque l'armée du maréchal Marmont jouait son rôle en Hollande, et campait en ce lieu.

Ensuite, après avoir décrit une large courbe, à partir de *Maren*, notre rail-way traverse les collines de la Gueldre dans une tranchée profonde, et arrive à *Driebergen*. Mais cette ville est loin de notre ligne, et nous ne pouvons juger de sa beauté. Puis nous atteignons *Zeist*, très-jolie petite cité, sur notre droite. La secte des frères Moraves compose seule sa population. J'ai eu occasion, plusieurs fois déjà, de parler de la communauté des Frères Moraves. Sache bien que cette secte de communistes, sorte de franciscains, se recommande par la pureté de ses mœurs, sa piété, la simplicité de son habillement et son industrie. Les femmes se distinguent par la couleur des rubans de leurs bonnets. Sur les bords du Rhin et en Allemagne, il n'est pas rare de trouver de ces Frères Moraves.

Maintenant, à droite encore, se montre la haute tour de la cathédrale d'*Utrecht*, et, le chemin de fer traversant le canal qui met en communication cette ville avec Leek, des deux côtés de notre route nous ne voyons plus que parcs, jardins, kiosques, villas. Nous nous arrêtons enfin, et l'Hôtel de Neerlande nous reçoit.

Nous étions à peine installés dans notre appartement, ma chère, et mon

fil, et M. Dory, n'avaient pu encore que se montrer les différents canaux qui occupent le milieu des rues de la ville ; comme dans presque toute la Hollande , lorsque je sentis le parquet de ma chambre trembler sous moi , et il se fit à ma porte une commotion qui l'agita , comme si on y eût déposé un lourd sac de blé. J'allai ouvrir. C'était tout simplement le maître du logis, qui venait prendre mes ordres pour le dîner. Cet homme n'était pas un homme, Agathe, c'était un poupart, un bonze , un sac surmonté d'une tête de quatre pieds carrés , en culotte de velour rouge , c'est le pays du gros velours, tu sais ? en casaque de molleton blanc , les mollets gonflant leurs bas chinés à les crever, et allant s'enfoncer dans des souliers, dont M. Dupin eût été jaloux , le tout se terminant , en haut, par une petite calotte blanche comme en portent nos chefs de cuisine, et offrant le visage le plus écarlate, le plus drôlatique, le plus burlesque qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Ce homard gigantesque roula jusqu'à moi , s'inclinant, se redressant, saluant mon fils, saluant le bon Dory , dont les lèvres commençaient un rictus comique , et enfin , quand je fus replacée sur mon divan , il ouvrit une bouche formidable, et me dit :

— Ze zavoir le franzais, gar, ze avre appris la quizine à Baris, mohoi ! auzi me fais zhonneur de gauzer avec des franzais... Bous arrivez en une crande bille, Madame , et vous adressez-vous au blus meilleur hôtel. Oh ! ze regonnaiss là les franzais : ils ont de l'esprit zusqu'au bout des doigts !

Sur ce, la conversation s'engage. Comment ne pas causer avec cet homme ? Il avait le tic-tac d'un moulin, et ne demandait qu'à aller. Le voilà , nonobstant son atroce accent, qui se met à nous exalter ses cotlis, ses entre-mets , ses hors-d'œuvre d'abord , puis les lits de sa maison, la vue que l'on a des fenêtres, et mille autres choses. Je crois même que sans le rire, un rire fou qui s'empara d'Émile , il allait nous faire l'éloge de sa culotte. Heureusement M. Dory le mit sur le chapitre de la ville. Aussitôt mille fusées s'échappèrent de cette outre. Ce qui nous amusa le plus, c'est que pour l'arrêter, M. Dory se mettait en travers fort inutilement : cela devint le plus curieux dialogue.

— Utrecht est une des plus anciennes villes de la Hollande... disait le gros homme, dont je te traduis la phrase.

— Oui ; oui, l'ancien *Trajectus ad Rhenum* des Romains, et le *Wiltrecht* des Francs... répondit le précepteur de mon fils.

— Le roi Dagobert y fonda la première église , pour les Frisons , et saint Wilsibrod en fut l'évêque... reprenait le premier.

— Saint Boniface vint y prêcher l'Évangile... ajoutait l'autre.

— Les archevêques du chapitre étaient jadis des prélats très-puissants , qui illustrèrent cette ville.

— Et maintes fois les empereurs firent leur résidence à Utrecht.

— Charles-Quint y construisit le *Château de Wrezburg* , sorte de fort qui

fut démolie par les bourgeois de la ville , lors de la guerre de l'Indépendance, en 1577.

— C'est même à Utrecht que naquit le précepteur de ce terrible Charles-Quint, Adrien Floriszoon, qui devint pape sous le nom d'Adrien VI.

— Je vous montrerai sa maison, dont on a fait l'hôtel du Gouvernement, et où l'on voit plusieurs tableaux relatifs à la vie de ce pape... dit l'outré, en se gonflant démesurément.

— C'est très-bien alors... fit M. Dory , qui voulait éloigner ce terrible bavard : je compte que vous aurez la complaisance de nous faire voir la ville. A demain donc ! Ce soir nous nous reposons.

Mon gros poupart ne bouge pas pour cela. Tout au contraire, ravi de la pensée d'être le cicerone de ses amis les *Français*, le voilà qui prête une oreille attentive à Émile , qui s'est approché de lui et lui parle en tapinois , pendant que M. Dory tourne le dos, et regarde par la fenêtre. Que lui dit-il ? Je l'ignore. Il achève à peine que mon homme bondit comme un boule-dogue, et, se frottant les mains d'aise, reprend soudain la porte, s'éloigne après un immense salut, et disparaît.

Nous nous en croyons délivrés lorsqu'il revint , hélas ! Le digne homme a été déposer son bonnet, sa casaque, il rentre porteur d'un habit antique , de drap vert-pomme, et se plaçant avec dignité en face de M. Dory :

— Son Ezellenze, dit-il en se plaçant les mains derrière le dos , à la façon napoléonienne, Son Ezellenze voyage *incognito*, à ce qu'il paraît ? Ze la remerzie beaucoup de l'honneur qu'elle fait à mon hôtel, etc. , etc,

Vraiment M. Dory, qui voit ce Gargantua tomber dans un piège, et qui lance à Émile un regard de reproche , veut imposer silence au bavard. Celui-ci le domine de toute la force de ses poumons et nous dit :

— Qu'il ne dévoilera pas l'anonyme de M. le ministre des affaires étrangères de France, voyageant secrètement avec M. son jeune secrétaire, mais il ne permettra pas non plus qu'il circule dans la ville sans escorte. Certainement lui, Bernarditto Anstalff, tiendra très-fort à honneur de guider l'envoyé du gouvernement français , et sera le très-humble truchement de Son Excellence.

Utrecht est une ville de cinquante mille âmes : elle mérite d'autant plus l'attention de M. le ministre, qu'elle compte vingt mille catholiques dans sa population. Au milieu de la ville , le Rhin se divise en deux bras ; il faut à Son Ezellenze un citoyen habile pour lui désigner le *Vieux-Rhin* et la *Vecht*, ce sera lui, Anstalff. Le niveau des rues étant beaucoup plus élevé que celui de la rivière et des canaux, il se fait gloire, lui, Bernarditto , de préserver M. le ministre de toute chute.

Au moyen-âge, les églises d'Utrecht jouissaient d'une grande réputation de magnificence. Ce sera lui qui en fera voir les vestiges. La cathédrale de Saint-Martin, bâtie, en 720 , par le saint évêque Wilsibrod, fut détruite par des incendies et des orages. L'évêque Henri de Vianden la fit restaurer , en

1251. Mais, en 1674, une nouvelle tempête en ébranla la nef. Or, depuis cette époque, entre le jubé et la tour, il s'est formé une ouverture qu'on cherche vainement à masquer avec des planches du plus mauvais effet. Toutes ces choses, il les expliquera, et les fera toucher du doigt sur les lieux, lui, Anstalf. Il fera remarquer aussi le tombeau, en marbre, sculpté par Verhulzt, de l'amiral Van Gent, tué dans le combat naval de Sousbaï, en 1672. Il montrera aussi, dans les caveaux de l'édifice, les vases qui renferment les entrailles des empereurs Conrad et Henri IV, morts à Utrecht. On verra que le tombeau de saint Wilsibrod est mutilé au point d'être méconnaissable.

Ce qui mérite une mention toute particulière, c'est la tour, la haute tour, commencée en 1321, et achevée en 1382. Elle repose sur une voûte magnifique. La partie inférieure est un carré long à double étage, et la partie supérieure un octogone percé à jour. On n'a pas moins de quatre-cent-cinquante-trois marches à gravir pour atteindre la plate-forme de cette tour, du haut de la quelle la vue embrasse presque toute la province de Hollande, une partie de la Gueldre et du Brabant septentrional.

Et puis, Son Ezellenze jouira, par ses soins, du magnifique carillon de Saint-Martin, lequel carillon est au-dessus de tout éloge.

— Alors, Monsieur, je pourrai proclamer que votre propre carillon, celui de votre bavardage, efface celui de Saint-Martin... s'écrie le bon Dory, dont les yeux étincellent de colère.

Bernarditto Anstalf ne comprend pas, et s'échappe de plus belles en ses dires :

— L'université d'Utrecht, continue-t-il, a été fondée en 1636, et conserve toujours sa belle et antique réputation. Elle a son palais dans la ville, et la grande salle de ce palais vit signer, en 1579, le traité d'union, entre les provinces de Hollande.

C'est à Utrecht que se trouve le seul hôtel des monnaies qui existe en Hollande, et Son Ezellenze sera curieuse d'y jeter un coup-d'œil, quoique l'hôtel des monnaies de *Baris* l'emporte *peut-être* sur celui d'Utrecht.

Quant à l'Hôtel-de-Ville, construit seulement en 1830, il est déjà pourvu d'un Musée qui prouvera, sans doute, à M. le ministre, et à son jeune secrétaire, ainsi qu'à Madame, que les Hollandais aiment les arts. On y admirera surtout une madone du peintre Schoreel.

Enfin, à l'est de la ville, Son Ezellenze se promènera sous les beaux ombrages de la célèbre *Allée de Maillebahn*, qui n'a pas moins de six-cent-soixante-huit mètres de longueur, et qui est plantée de huit rangées de tilleuls. Votre grand Louis XIV, lorsqu'il nous faisait la guerre, défendit à ses soldats de causer aucun dommage à ces arbres magnifiques.

— Maintenant vous allez entamer, sans doute, l'article des velours qui font la renommée de votre ville? dit M. Dory d'un ton bougon.

Et puis, une autre chose que vous ne me révélez pas, Monsieur, et cependant vous êtes bien en train de parler, puisqu'on ne peut arrêter votre langue,

c'est que votre ville est la métropole du jansénisme : car, ne nous y trompons pas, la doctrine de Jansénius, pour vivre inaperçue, n'en existe pas moins dans beaucoup de convictions religieuses, et... c'est encore un de ces fléaux... qui ont porté les esprits au désordre... et à l'insurrection... Eh bien ! mais mon langage vous épouvante-t-il, que vous pâlissez ? seriez-vous janséniste, par hasard ? Sarpejeu ! si je le savais, je quitterais votre hôtel à l'instant même...

Ma chère Agathe, ce fut un coup de théâtre que ces quelques mots de notre ami. Ce que n'avait pu faire son air de mauvaise humeur, son attaque contre le jansénisme le fit en un clin-d'œil. Evidemment Bernarditto Anstalf, le gros hôtelier du Neerland, la pipe de bière, que dis-je, l'énorme tonneau de bière hollandaise, le poupart, le bronze en habit vert, et en culotte de velours d'Utrecht, était janséniste ! Aussi, halluciné par le titre de ministre des affaires étrangères prêté au précepteur de mon fils, et terrifié du ton méchant de Son Excellence, monseigneur Dory, le pauvre homme ne dit plus mot, laissa voir la pâleur envahir sa face de homard, salua gauchement, recula bêtement, et s'éclipsa rapidement lorsqu'il atteignit la porte, si bien que nous ne le vîmes plus et n'en entendîmes plus parler.

Nous avons profité du reste de l'aventure, car on nous servit au dîner comme des ambassadeurs ; et, chose merveilleuse, le lendemain, notre carte ne se ressentit en rien des courbettes des valets, et des honneurs d'un repas à trois services.

Use de la recette quand tu passeras à Utrecht, ma chère Agathe : elle a son prix.

Lorsque nous quittons Utrecht, nos wagons longent la Vecht, et traversent une contrée couverte de jardins, de maisons de campagne, de prairies verdoyantes coupées de bouquets d'arbres et de haies, et semée de milliers de troupeaux aux vaches noires et rouges. Il y a quelque chose de pastoral et de sylvestre qui fait plaisir à l'œil et repose l'esprit, dans ce calme et placide aspect d'une nature plane et sans contraste.

Bientôt on nous signale, et je vois, en effet, les milliers de moulins à vent qui entourent la grande ville vers laquelle nous arrivons à toute vapeur.

C'est Amsterdam.

Adieu, ma chère Agathe ; soigne bien ta santé ; réunis quelques amis à Bagneux ; donne-toi de la distraction ; mais n'oublie pas celle qui te porte en son cœur.

F. D.

VII.



Amsterdam. — L'enfance d'une grande ville. — L'écho révélateur. — Une contrefaçon de la forêt de Bondy. — Les Juifs indiscrets. — Le réveil d'une cité maritime. — Hollando-graphie. — Le palais. — Le Midsipmann-Russophile. — Comment s'en vont les trépassés ! — Intéressante locomotion des Tuchesek. — La Nouvelle-Eglise. — Une chaire en dentelle. — Bourse et Vieille-Eglise. — Honneur aux moutards d'Amsterdam ! — Grot concert à la Strauss. — Jardin zoologique. — Un repas fantastique. — Le sabbat des Juifs. — Musées. — Une synagogue le soir. — Stoomboot Mercurius. — Le Zuyderzée. — Saltimbanques et jongleurs. — Une kermesse hollandaise. — Le cirque Loisset. — *Saardam* ou *Zaumdum*. — La cabane d'un héros. — L'empereur-charpentier de marine. — Où l'on devient Russe. — *Broecks*. — Le canal du nord. — *Le Helder*.

Amsterdam, septembre 1855.

MADAME,

Nous sommes à Amsterdam depuis cinq jours déjà, et je suis Hollandais jusqu'à la pointe des cheveux. Il ne me reste de Français que le cœur.

Que voulez-vous ? j'ai la tête si occupée des Bataves, des ducs de Gueldre, des seigneurs de Frise, de Charles-Quint, de Philippe II, de Guillaume de Nassau le *Taciturne*, le fondateur des Provinces-Unies, que pour peu que vous ayez d'ennui à vous occuper de leur histoire, ne lisez pas ma lettre... Il me serait impossible de parler d'autre chose en ce moment, tant je suis plein de mon sujet. Je crois que M. Dory m'enivre avec ses récits hollandais. Et pourtant, ils ne ressemblent guère aux Mille et une Nuits, car loin d'être fantastiques, ils sont d'une accablante réalité.

Au fait, pour vous servir d'introduction, et ne pas rendre trop sévère le début de ma lettre, lettre que vous voulez savante, sérieuse et pleine de faits, me dites-vous dans votre aimable réponse, parlons d'abord d'Amsterdam.

Nous avons fait notre entrée dans cette belle ville, par un soleil magnifique qui ruisselait sur les dômes, les coupolés, les clochers, les canaux, les mille navires qui vont et viennent au beau milieu de ses rues, les quais interminables aux somptueuses demeures qui forment ces mêmes rues, et les arbres énormes qui les décorent. Il était midi. M. Dory avait fait placer ma

mère dans un omnibus très-confortable, et, montant avec moi sur un haut siège, disposé à l'anglaise, derrière le cocher, nous dominons là, comme d'un observatoire, les innombrables moulins à vent qui forment l'enceinte de cette grande cité, et la ville que nous allons parcourir pour nous rendre à l'hôtel du Doëlen, Doëlenstrasse, ou rue du Doëlen, si vous aimez mieux, dont à l'avance nous avons fait choix.

Or, de notre résidence aérienne, comme d'une chaire savante, mon cher maître commence là leçon :

— Ce n'est pourtant qu'au *x^e* siècle, me dit-il, qu'après une lutte de mille ans contre la mer, les marécages et la nature entière, les Bataves parviennent à reposer sur cette terre qu'ils ont conquise par le courage et la patience.

Au *x^e* siècle encore, des cabanes de pêcheurs couvraient cette digue de *l'Amstel*. Peu à peu ces chétives mâsures devenaient une bourgade. Ensuite les Seigneurs d'Amstel lui donnaient des privilèges. Enfin elle prenait le nom de ville. Resserrée dans un pays humide, marécageux et peu fertile, entre le *golfe de l'Ye* et la *mer de Haarlem*, cette cité naissante devenait bientôt la proie de l'incendie. Mais elle se relevait énergiquement de ses ruines, chassant, en 1292, Gysbrecht-Van Amstel, son suzerain, qui avait eu part à l'assassinat du comte Florès de Hollande, prenait le nom d'*Amsterdam*, et devenait la plus opulente et la plus splendide cité du comté de Hollande.

Vois un peu comme elle présente la forme d'un arc immense, dont la corde est l'*Ye*, l'un des bras du Zuyderzée. Ses murs sont entourés d'un large canal, et, dans l'intérieur de la ville, regarde, voici quatre autres grands canaux parallèles à celui de l'extérieur, reliés entre eux par une foule d'autres canaux qui les coupent perpendiculairement, pour aboutir à un même centre. N'admires-tu pas comme tous ces canaux sont bordés de boulevards plantés de tilleuls, décorés de superbes maisons, et forment ainsi de charmantes promenades ?

— Mais alors ces canaux se croisant ainsi à angles droits, forment une foule d'îles qui composent autant de quartiers ? dis-je à mon précepteur.

— Précisément, et voilà pourquoi tu vois une multitude de ponts mobiles, qu'un mécanisme ingénieux fait lever en l'air quand un navire veut passer. Tiens, regarde ici : cette goëlette pavoisée et couverte de marchandises arrive... Le pont se lève, le vaisseau passe, le pont retombe.

— Cela est vraiment très-curieux... Que de ponts en effet, que d'églises, quels beaux palais, que de clochers, et... tous ces carrillons, écoutez donc ! qui font entendre des mélodies aériennes. Avec tout cela, il y a un mouvement, une agitation, une vie, tout comme à Paris.

— N'appelle pas cela curieux, mon ami, dis que c'est admirable ! reprend M. Dory. Figure-toi que la couche supérieure de tout ce sol d'Amsterdam se composant de bourbe et de sable, toutes les maisons sont construites sur pilotis. Un jour, ne s'aperçut-on pas que des myriades d'insectes, espèce d'artisans, apportés certainement par des navires venant des zones tropica-

les , rongeaient les pilotis et menaçaient les maisons de chute et de destruction ? Juge un peu quel fut l'effroi des habitants. L'hiver vint à propos, car il fit justice de ces hôtes malencontreux.

Nous arrivons à notre rue du Doëlen, et notre installation dans un fort bel appartement force ici mon orateur au silence.

Pour mon compte, j'ai une fort jolie chambre qui donne sur des bosquets où l'on prend le café, où l'on fume, où l'on bavarde.

Silence ! On cause en français à cette table, et c'est de Sébastopol que l'on parle. Écoutons.

Je ne me fais pas scrupule d'écouter, Madame. Ne s'agit-il pas du glorieux siège que nos braves armées livrent à une cité de bronze et de granit ? On est contre nous, là au-dessous... C'est un Russophile qui déclame. Il annonce que nous ne prendrons jamais cette terrible ville, le boulevard de la Crimée...

On écoute la discussion dans le bosquet. Ne pourrais-je donc me venger du Cosaque qui nous maltraite si fort ? A l'affut !

— Pendant que l'empereur des Français reçoit la visite de la reine d'Angleterre, ce qui nous amuse beaucoup, dites-le moi, Monsieur, s'écrie notre homme, que devient la Prusse ?

— *Russe* ! répondis-je énergiquement, caché que j'étais par un rideau...

Cette réponse, provenant comme d'un écho, éveilla l'attention. Le Cosaque n'ajouta pas moins :

— Et que fait l'Autriche ?

— *Triche* ! criai-je.

Vous dire, Madame, le rire fou qui s'empara des curieux auditeurs de nos politiques qui savaient le français, serait impossible. Je profitai du tapage pour regarder les causeurs... c'était un tout jeune officier de la marine hollandaise, et un vieux hospodar, un Kalmouk sans doute.

Sur ce, le dîner sonna. C'est une œuvre trop sérieuse en voyage que celle du dîner pour la manquer, Madame. Je descendis en hâte, donnant le bras à ma mère, et suivi de mon cher précepteur. On causait encore, dans la salle, de l'écho du Doëlen. Le hasard me donna pour voisin, juste, l'officier de marine russophile. En face de nous, quel n'est pas l'étonnement de ma mère, de retrouver M. et M^{me} Blummer, qui nous avaient quittés à Arnheim. Ils nous demandent de les mettre à notre remorque pour parcourir la ville. Comment refuser ? En attendant, le dîner doit leur plaire, car il est fort confortable. En effet, les mandibales de M. Blummer jouent à ravir. Pour moi, j'entre si bien en connaissance avec l'ennemi de nos succès futurs à Sébastopol, qu'il m'offre de me conduire, le lendemain, voir une partie de la ville, et de m'en faire les honneurs, comme on lui a fait ceux de Paris, d'où il arrive, où il a vu la reine d'Angleterre, et dont il a bien voulu trouver assez convenables les produits de l'Exposition universelle. Sur ce, nous nous saluons, et

nous laissons la table aux amis de la bouteille. Il y en a quelques-uns en Hollande.

Notre toilette faite, M. et M^{me} Blummer requis de nous suivre, nous partons à pied, pour notre première excursion dans la ville. Je ne vous dirai pas que nous étions brillants ; mais au moins nous étions... distingués. Pardonnez-moi cet amour-propre : il a son prix. Où allions-nous ? Dam ! un peu à la grâce de Dieu !

Nous suivons d'abord une rue fort belle, ayant de riches magasins, sans canal à son centre, et si peuplée qu'il ne tenait qu'à nous de l'appeler rue Saint-Honoré ou Chaussée-d'Antin ; toutefois, son vrai nom était *Kalverstrasse*. Je le sais à cette heure, mais je l'ignorais alors. La fantaisie prit à je ne sais qui de notre société, peut-être bien suis-je le coupable, de tourner à droite, de traverser des ponts, de franchir une place, celle de Rembrandt ; sa statue en bronze me reste au souvenir ; et, autant nous admirons l'élégance et la beauté de la ville, ses aspects pittoresques sous ses grands arbres et ses îlots de maisons nageant dans les eaux, autant nous restons stupéfaits, quand, ayant pénétré dans des rues plus étroites et plus sombres, nous ne rencontrons plus de maisons à façades sordides, à fenêtres crevées, à portes immondes. Et puis, toute une population sale et déguenillée encombre les devantures de ces échoppes, et une odeur nauséabonde monte à notre cerveau. Nous voulons retourner sur nos pas, nous nous retournons...

— Ciel ! que veut ce monde ? crie ma mère toute effrayée.

Figurez-vous, Madame, que la Cour des Miracles, avec tous ses truands, ses malingreux, ses escogriffes, ses sacrispans, hommes, femmes et enfants nous eussent suivis en masse, nous n'aurions pas eu plus étrange, plus ignoble, plus abominable escorte que celle qui nous foulait les talons. Et notez que toute cette populace qui nous pressait de la sorte semblait vouloir nous toucher, nous palper, nous pelotter. Les femmes, hâves, décharnées, purulentes, nous riaient d'un sourire jaune. Les plus jeunes, maigres et flétries, les cheveux râsés, toutes sans exception, et remplaçant leur chevelure absente par d'immondes tours de toute couleur, allaitaient sans vergogne leurs enfants, comme dirait M. Dory. Les hommes, vêtus de souquenilles et voilant leur nudité dans des lambeaux de houppelandes, nous considéraient de cet œil cupide qu'allume la vue de la richesse. Les enfants, enroulés dans des robes ou des paletots trop grands pour leur âge, nous tendaient la main.

Était-ce le costume étranger peut-être de M. Dory et de M. Blummer, les bijoux de ma mère, une certaine casquette brodée d'or, à la mode des étudiants d'Allemagne, que j'avais eue à Heidelberg, ou le mantelet de dentelles de M^{me} Blummer, qui excitaient la curiosité de cette plèbe impure ? Je ne saurais le dire.

— Sommes-nous donc dans la forêt de Bondy ? m'écriai-je.

— Nous sommes tout simplement dans le quartier des Juifs ! répondit placidement mon digne pédagogue.

— Oh ! sortons-en donc au plus vite ! fit ma mère.

En vérité, Madame, le peuple juif est véritablement maudit de Dieu, car il porte un signe de malédiction sur la tête, et inspire l'horreur aux autres peuples ! Oui, c'est une nation déicide, car le ciel en fait la honte de la terre...

Notre position était un cauchemar : nous avons su nous y soustraire sans retard. Une heure après, nous étions dans un jardin public, à entendre des chants... français, s'il vous plaît, et une fort belle et bonne musique qui nous rendit l'âme plus sereine et plus heureuse.

Le lendemain matin, en attendant le réveil de ma mère, et pendant que M. Dory était parti en éclaireur, je sortis, moi aussi, curieux de voir le réveil d'Amsterdam.

En effet, les magasins s'ouvraient de toutes parts ; les navires étaient en mouvement, déchargeant leurs marchandises ici, à la porte même de leurs destinataires, reprenant là de nouvelles cargaisons devant les entrepôts ; les ponts se levaient et s'abaissaient sans relâche ; les paysans de Haarlem, les paysannes de la Gueldre, de jeunes Frisonnes, ou des femmes de Saardam ou de Broeck, arrivaient, vêtus de costumes pittoresques, et apportant des provisions destinées aux marchés ; de nombreuses laitières avec leurs seaux peints en blanc ou en bleu, et ornés de cercles de cuivre brillant ; on lavait le devant des maisons jusqu'au troisième étage, à l'aide de pompes ; on enfonçait des pilotis dans la vase, pour poser de nouvelles fondations ; là, des soldats portaient, tambour en tête, pour aller manœuvrer au-dehors ; sur plusieurs points, des sergents de ville, stationnant auprès de certains appareils, distribuaient de l'eau à tout venant. J'interrogeai l'un d'eux sur cet usage, il ne put répondre. Mais en rentrant à notre hôtel, je sus que, malgré sa situation au milieu des eaux, Amsterdam manque d'eau potable. L'eau à boire est fournie par Utrecht qui l'envoie dans des cruches de terre. C'était cette eau que j'avais vu distribuer. Et encore ne la donne-t-on que moyennant finance. Les classes pauvres reçoivent la leur de la rivière de Vecht, à douze kilomètres d'Amsterdam. En outre, je remarquai bien vite que toutes les maisons sont pourvues d'une citerne pour recueillir les eaux pluviales. Mais leur aspect jaunâtre, et leur goût nauséabond, me fait supposer que nul ne peut en boire.

Dans cette course matinale, j'avisais une foule de petits bateaux disséminés sur les canaux les moins fréquentés. Rien ne me semblait curieux comme les petites maisonnettes en planches dont ils étaient chargés. Il ne manquait rien à ces habitations flottantes de tout ce qui constitue un ménage de terre ferme, jardin, basse-cour, animaux domestiques. Un passant put m'apprendre qu'un grand nombre de familles pauvres vit ainsi à moindres frais que ces réduits misérables, mais qui ne laissent pas d'offrir un côté pittoresque.

Bientôt j'arrivai sur la place du Marché, vaste, assez régulière, et que décore un château fort de briques, moderne, avec tourelles et donjons. Je l'avais vu la veille, lorsque nous nous sauvions des juifs. J'étais donc dans leur voisinage. Comment faire? J'entrevois deux tours blanches, carrées, entre lesquelles brillait le signe de notre salut, et je tenais à aller entendre la messe. Je bravai donc le dégoût que m'inspiraient ces misérables et, longeant un canal, j'atteignis l'église. La statue de Moïse d'un côté, et celle d'Aaron de l'autre, décorent sa façade. Elle est neuve. Mais le Dieu qui l'habite est le plus ancien des êtres, et je le priai avec bonheur. Votre nom, Madame, se confondit avec celui de ma mère sur mes lèvres et dans mon cœur.

En sortant de l'église, je voulais retourner à l'hôtel, mais ne trouvant personne qui me comprît, je dirigeai mal mon chemin, et j'allai tomber en face de la mer, c'est-à-dire en face du Zuiderzée, qui est une véritable mer. Oh! le spectacle valait le déplaisir de s'être égaré. Je me trouvais dans une Venise. C'était le port : on le nomme *Buitenkant*. A la vue de ces milliers de vaisseaux qui se pressent là, sous vos yeux, on reconnaît vite, bien vite, l'une des reines du commerce du monde. Deux magnifiques bassins, assez larges pour donner asile à près de deux mille navires, sont protégés par de puissantes digues, qui offrent aussi l'avantage de mettre la partie de la ville la plus rapprochée de l'Ye à l'abri des irruptions de la mer.

Tout près de la digue occidentale, on me fait remarquer une sorte de halle qui est l'établissement d'emballage pour le hareng. On m'apprend aussi que la pêche du hareng était autrefois l'une des branches les plus importantes de l'industrie d'Amsterdam. Il n'était pas rare, dit-on, de voir une flottille de plus de deux mille barques partir pour cette pêche. A peine en compte-t-on deux cents aujourd'hui. Toutefois, le retour de la première barque est encore un événement. On lui fait fête, et les harengs qu'elle apporte sont envoyés, par un exprès, au roi, qui fait, en échange, un don de cinq cents florins.

Tout près de cette halle, en traversant un pont jeté sur le port, on est à l'Hôtel des Bateaux à vapeur, *Nieuwe-Stads-Herberg*, ou Nouvelle Auberge de la Ville. Je suis admis à monter dans la salle supérieure, moyennant un demi florin, et vraiment je m'applaudis de cette courte ascension, car on y jouit d'une vue magnifique sur l'Ye et le Zuyderzée. Et puis j'aime la mer. L'aspect des navires qui partent ou qui arrivent, ceux que l'on charge ou que l'on déponille de leur fret, ces banderoles de toute couleur qui flottent au vent, les barques et les canots qui se croisent dans tous les sens, les chants des marins, leurs costumes, l'odeur du goudron, la mer qui s'agite, l'horizon sans limites, la terre qui fleurit à côté des vagues et des lames qui menacent, les contrastes de ces deux vies de l'homme de mer et de l'homme de terre, tout ce spectacle grandiose éveille si fort mon imagination que je rêve et médite en face de ces grandes œuvres de Dieu.

C'est ce qui m'arrive ce jour-là. Je m'oublie au point que l'heure du déjeuner est venue, que ma mère m'attend sans doute, et que le bon Dory va se faire méchant pour me gronder.

Cependant je ne résiste pas à monter aussi sur une autre plate-forme que l'on me signale plus loin, celle de la Société de *Zeemanshoep*, *Espérance du Marin*. La vue changelà, et ce n'est plus la mer seule que l'on voit, mais toute la ville d'Amsterdam, avec ses milliers de moulins à vent qui forment sa ceinture, avec ses canaux, ses navires errants dans la cité, et sa multitude fourmillante.

Cette Société du *Zeemanshoep*, pardon de ces mots étranges, mais que diriez-vous de *Keddermolen-Sleeg*, de *Hout-Gracht*, de *Zwanenburg-Waal*, de *Ouderijes-Woorkburgwool*, et bien d'autres avec lesquels nous sommes obligés de nous familiariser ? cette Société, dis-je, est composée de trois cents membres, pour la plupart capitaines de navires. Ils placent à leur grand mât un pavillon rouge portant le numéro d'ordre de leur inscription sur le registre de la Société, afin de se reconnaître quand ils se rencontrent en pleine mer. Une caisse de secours pour les veuves et les orphelins est annexée à cette Société. C'est donc une œuvre toute de philanthropie, et celles-là je les aime.

J'irais bien voir aussi, dans la même rue que l'Hôtel de *Zeemanshoep*, l'*Ecole des Marins*, que l'on me dit être l'un des plus remarquables établissements d'Amsterdam. Quatre-vingts jeunes gens, fils de marins, y sont élevés aux frais de l'État. Une petite frégate est placée dans la cour, et sert à leur enseignement pratique. Je vois les flammes de ses mâts que le vent lutine, mais la pensée de ma mère m'appelle au plus vite auprès d'elle.

Il y aurait bien encore l'*Ile de Kattemburg*, à laquelle on arrive par le pont du même nom, où se trouvent tous les grands chantiers de la Hollande, et ses modèles de navires, et ses provisions de toutes sortes,

Et puis le *Port-Franc*, *Ryks-Entrepôt-Dok*, avec d'immenses entrepôts...

Mais il me faut partir. Je me contente de les voir de loin. Je vous les signale, Madame, pour que ma lettre vous serve de guide à votre premier voyage en Hollande.

Je prends alors mon grand élan, et me voilà retournant vers *Doëlenstrasse*. Heureusement je ne me trompe pas cette fois, car je me sers d'un magnifique clocher, que je sais voisin de notre hôtel, comme d'un phare. Aussi je vais sans m'arrêter. Seulement, une chose appelle encore mon attention. C'est tout un régiment de jeunes filles, étrangement habillées, qui se rendent à quelque église sans doute, ou à la promenade peut-être, conduites par des religieuses. Représentez-vous, Madame, toutes ces jeunes filles vêtues d'une longue robe dont la moitié est du plus beau rouge, c'est tout le côté gauche, et l'autre moitié du plus beau noir, c'est le côté droit. Je trouve cette bizarrerie bien stupide. Ce sont les orphelines protestantes, me dit-on.

Bon ! voilà que je rencontre, un peu plus loin, toute une armée de mou-

tards, orphelins protestants aussi. Mais le noir ni le rouge n'entrent pas dans le costume de ces enfants. Ils ont culotte et casaque mi-partie jaune et mi-partie vert.

Je crois qu'en Hollande on ne brille pas par l'imagination. Que l'on fasse du bien à ces enfants, c'est merveille ! Mais, tout au moins, qu'on ne les change pas en caricatures, et que la bonne œuvre ne devienne pas une arlequinade !

Permettez-moi, madame, à défaut de fleurs de Hollande, de vous offrir quelques jolis petits mots de langue, et veuillez vous exercer à les prononcer. A mon retour, nous pourrons ainsi faire du hollandais.

Patentoliefabrykraap ! Kleedingstukken ! n'est-ce pas joli ?

Et celui-ci donc ? *Koekbanekhabker !*...

Au début de ma lettre, je vous annonçais des récits très-graves, et je ne suis encore qu'à la superficie des choses et aux bagatelles de la porte. Je les ajourne à une autre lettre, madame, d'autant mieux que celle-ci est déjà fort longue et que je crains de vous fatiguer... la vue.

Je laisse la plume à ma bonne mère, pour la première fois que son cœur la portera vers vous, et, priant Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde, je vous offre toutes les pensées les plus respectueuses et les plus affectionnées de l'âme de votre jeune ami,

E. D.



Amsterdam, septembre 1855.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de t'écrire bien longuement, ma chère Agathe. Ta pauvre Fanny vient d'être bien malade par le cœur. Emile m'a manqué pendant toute une matinée. Monsieur ne s'était-il pas avisé d'aller... je ne sais où ? Je l'ai cru mort, tué, noyé, perdu ! Juge de ma douleur... Enfin il m'est arrivé vers midi, les mains dans les poches, et me racontant avec une philosophie sans égale qu'il venait de faire des études morales sur le peuple d'Amsterdam. Heureusement ses embrassements chaleureux m'ont rendu quelque vie. C'était avant-hier, cela, et hier, vendredi, j'ai pu sortir.

Emile s'est fait l'ami, je ne sais trop comment, d'un jeune et bel officier de la marine hollandaise, qui s'était promis de nous faire les honneurs de sa capitale. Il a tenu parole hier, et nous a fait voir les principaux monuments de la ville.

Chemin faisant, comme il me donnait le bras, je lui ai parlé de sa profession, par politesse. Il m'a paru enthousiaste de la marine, et il ne trouve rien au monde de plus beau que cette vie de dangers et de fatigues. D'ailleurs, tout Hollandais est marin. On ne vit que dans l'eau ici.

— Notre flotte, me dit-il, se compose de cent et un vaisseaux de première

et de deuxième classe, y compris dix-huit bateaux à vapeur, avec deux mille trois cent cinquante canons, et quarante-trois chaloupes canonnières portant cent cinquante-deux bouches à feu.

Le corps de marine actif est de cinq mille deux cent soixante neuf hommes. La marine marchande compte près de sept mille navires, dont deux mille pour les voyages de long cours.

On voit sur toutes les mers le pavillon national de Hollande, qui n'est autre que le tricolore français, avec cette différence que chaque zone de couleur commence à la hampe.

— Et votre armée de terre, lui dis-je, est-elle nombreuse ?

— Elle compte neuf régiments d'infanterie, répondit-il, huit de cavalerie, quatre d'artillerie, un corps de pontonniers et un corps d'ingénieurs.

Quant à la population complète de la Hollande, elle compte à peu près quatre millions d'habitants, dont un million de catholiques et cent mille juifs.

Cette population est répandue sur une superficie de quatre cent quarante myriamètres, sans y comprendre le duché de Luxembourg.

Vous savez, du reste, que notre Hollande ne compte que onze provinces :

Le Brabant Septentrional,

La Gueldre,

La Hollande Méridionale,

La Hollande Septentrionale,

La Zélande,

L'Utrecht,

La Frise,

L'Over Yssel,

Le Groningen,

La Drenthe,

Le duché de Limbourg.

En outre, le Luxembourg est gouverné, à titre de grand-duché de la Confédération Germanique, par notre roi des Pays-Bas.

— C'est très-bien ; mais toute votre grandeur et votre puissance consistent dans vos magnifiques possessions en Asie, en Afrique et en Amérique, ajoutai-je, comme pour glorifier la Hollande.

— Oh ! alors la superficie de nos terres est de vingt mille quatre cents myriamètres, avec neuf millions d'habitants.

En somme, le revenu de l'État s'élève à soixante-onze millions de florins, mais notre dette est de trente-six millions.

Mais, pardon, Madame, nous voici au *Palais* ; veuillez me permettre de vous y introduire et de changer la thèse.

Cet édifice a été construit en 1648, par Jan-Van Kampen. Pour en asseoir les fondations, il fut obligé de poser treize mille six cent cinquante-neuf pilotis. C'est un carré qui mesure quatre-vingt quatorze mètres de longueur, soixante-dix-huit de largeur, et trente-neuf de hauteur. Ses frontons sont ornés

de bas-reliefs. Vous voyez qu'il est surmonté d'une coupole haute de vingt-deux mètres. Cette coupole a un magnifique carillon : malheureusement vous ne l'entendrez pas , car il a besoin de réparation en ce moment.

— Je vous avoue que nous en avons bien assez d'autres dans votre ville , lui dis-je. Nos oreilles françaises ne sont pas habituées à ces harmonies aériennes. Mais qu'y a-t-il sur cette flèche de la coupole ? N'est-ce pas un vaisseau doré ?

— Qui représente les armoiries d'Amsterdam, acheva notre officier.

Il y a quarante ans , ce palais servait encore d'Hôtel de Ville.

Je ne vous dissimulerai pas que le patriotisme des Hollandais se trouva vivement blessé lorsque , en 1808, le roi de Hollande, Louis Bonaparte, donné par votre grand Napoléon , comme tous les rois de l'Europe , choisit ce palais pour le lieu de sa résidence. Ils virent avec une indignation profonde ces vénérables salles , où les anciens de la Commune tenaient autrefois leurs réunions , envahies par les courtisanz et les valets de chambre...

— Monsieur, Monsieur , fit le bon Dory , qui écoutait jusque-là sans mot dire, permettez-moi une simple observation qui ne laisse pas d'être concluante. Je tire de ma poche, vous voyez , ce petit livre , qui est un court abrégé de l'Histoire de la Hollande, car j'aime connaître l'histoire des pays que je visite , et je lis :

« Lorsque, en 1808 , le roi Louis Bonaparte voulut transférer sa résidence d'Utrecht à Amsterdam , cette dernière ville lui envoya une députation pour le prier de donner au plus bel édifice de la ville la plus belle destination qu'il pût jamais obtenir , à savoir : l'honneur d'être le Palais du Roi. Le roi y consentit, et le palais fut approprié à sa nouvelle destination. »

Voici le volume, Monsieur, voulez-vous me permettre de vous en faire hommage ? ajouta M. Dory d'un air quelque peu narquois.

— Hum ! fit Emile malicieusement, mais en sourdine, c'est un reste d'une mauvaise humeur de Russophile...

Je n'ai pas compris ce que voulait dire mon fils...

Notre officier, quelque peu confus, refusa le livre , et demeura muet.

Nous quittons la superbe place sur laquelle s'élève le Palais, et nous entrons. Pour être juste , je te dirai , ma bonne Agathe , que l'intérieur témoigne de la richesse de la cité qui a fait construire ce monument. La Salle du Trône est , sans contredit, la plus belle de ce genre qui existe en Europe. On est frappé d'admiration en voyant la grand'salle des Fêtes , autrefois salle des délibérations municipales. Elle est toute revêtue de marbre blanc , et compte trente-trois mètres de hauteur sur quarante de long et vingt de large. Au-dessus des deux portes d'entrée principales sont placés des drapeaux et des trophées pris sur les Espagnols dans la guerre de l'Indépendance, et sur les tribus indiennes des colonies. Les peintres et les statuaires néerlandais du ^{xviii}^e siècle ont orné ce palais de leurs chefs-d'œuvre. On en trouvent

partout. Il n'est pas jusqu'aux poète Huygens et Vondel qui n'aient célébré , dans leurs vers , cet admirable édifice.

— Mais depuis que ce palais a été transformé en habitation royale, dis-je au marin silencieux, où la municipalité tient-elle ses séances ?

— Les bâtiments de l'Amirauté servent aujourd'hui d'Hôtel-de-Ville, me répond-il froidement. Il renferme un grand nombre de beaux portraits de nos bourgmestres et d'illustres citoyens. Sous ses murs se trouve un caveau dans lequel on conserve le trésor de la Banque d'Amsterdam.

Nous faisons l'ascension de la coupole , et cela en mérite la peine. Nous dominons toute la ville ; nous pouvons compter tous ses clochers , et elle en a de superbes ; nous distinguons à merveille la forme de l'arc qu'elle affecte ; nous admirons ses navires qui se promènent, et nous remarquons facilement que du côté de la mer la ville est protégée par la puissante écluse de *Halwegen*, et du côté de l'est par le Fort de *Naarden*.

A peine sommes-nous descendus sur la grande place du Palais, que nous nous trouvons face à face avec un enterrement. C'est un protestant que l'on conduit à sa dernière demeure, sans passer d'abord par la maison de Dieu. Comme à Paris , le corps est dans un corbillard ; seulement , un seul cheval le traîne. Quant au cortège, il se compose de six hommes en noir, en longs manteaux, et coiffés de hauts chapeaux à trois cornes qui portent , comme des bricks, de longs crêpes flottants... Ce sont des pleureurs payés. Mais de la famille, pas un membre ! le pauvre trépassé gagne son asile sans un seul des siens !... Je trouve la mort bien triste partout ; mais elle est encore plus lugubre pour les Luthériens et les Calvinistes !... dans la ville d'Amsterdam.

Pour me rappeler à des idées plus sereines, voici mon Emile qui me montre, à un autre angle de la place, un singulier équipage dans lequel se prélassa, avec béatitude, une antique douairière. Figure-toi une de nos plus antiques berlines jaunes, repoussée de tous les carrossiers par son affreux ventre et son atroce lourdeur. Ote lui ses roues et pose-la à terre, comme un traîneau. Donne-lui pour cheval un étique roussin, et en heiduque fais asseoir un vieux père Pipelet en chapeau tromblon. Tel est l'équipage en question. Juge si mon fils rit. On appelle cela aller en *tuchesck*. Et il y a bien des dames qui font ainsi leurs visites. Dis-moi si cette mode te plaît ; je t'enverrai un *tuchesck* : ce sera mon cadeau de voyage.

Quel sacrilège , ma chère Agathe ! Avoir donné au protestantisme , si froid, si guindé, si raide, le sublime édifice, tout voisin du Palais, que l'on nomme ici la *Nouvelle-Eglise*. C'est une abomination ! Ce magnifique monument date de 1418. En 1424, un incendie le réduisit en cendres. On le rebâtit aussitôt. Vers 1500, la Nouvelle-Eglise comptait trente-quatre autels. En 1578, les Iconoclastes modernes les brisèrent sans miséricorde. Les délicieuses peintures des vitraux représentent la délivrance de la ville. Mais ce qui nous livre au dernier paroxysme de l'admiration, c'est la chaire sculptée en bois, dont toutes les parties sont des chefs-d'œuvre, un vrai poème ,

une hymne religieuse, mais surtout la merveilleuse pyramide à jour qui monte jusqu'à la voûte et sert d'abat-voix. Cette chaire est unique au monde, je ne crains pas de le dire. L'escalier est tout fouillé à jour. Les panneaux offrent dans leurs profondeurs d'admirables perspectives, des paysages, des groupes, des édifices. C'est toute l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament mise en action. Elle est le don d'un bourgmestre. Dire que c'est un méthodiste glacé, un Calviniste enrôlé, un orgueilleux luthérien ou un quaker ridicule qui parle du haut de cette sublime tribune !

A la place du maître-autel ; chère, se trouve le beau monument érigé en l'honneur du célèbre amiral de Ruyter, mort en 1676. C'est une magnifique statue couchée, qu'entourent des tritons sonnante de la conque, des proues de navires, et que surmonte une Renommée.

Du reste, il y a bien d'autres tombeaux dans cette église, en y comprenant le sarcophage aérien de l'amiral Wittebintinck ; je remarque spécialement ceux de Van-Kinsbergen et de Van-Spoyk, le brave marin qui se fit sauter avec son vaisseau afin de ne pas tomber aux mains des ennemis.

Nous admirons aussi l'orgue, l'orgue qui forme double étage, l'orgue que supporte une boiserie d'un travail exquis, et que décorent des fermoirs peints avec talent. En outre, des colonnes gracieuses se joignent à la boiserie et sont d'un très-bel effet.

Il faut dire que les indigents sont nombreux à Amsterdam, et, néanmoins le désir que tu me connais de soulager les pauvres, ils se jettent sur vous avec tant de violence et vous obsèdent d'une si déplaisante complainte, qu'il faut presque user de violence pour s'en débarrasser. C'est ce qui nous arrive sur divers points de la ville, mais notamment à notre sortie de la Nouvelle-Eglise. Cela tient, je crois, à ce que l'on est très-généreux dans cette ville, car on prétend que chaque jour vingt mille indigents dînent aux frais de la cité.

Sur la même place du Palais, notre jeune officier nous fait voir la *Bourse*, superbe édifice terminé en 1845. Une colonnade et une statue de Mercure en forment les principaux ornements. Elle est le témoin d'un singulier usage dans la première semaine de la kermesse, à la fin de septembre. Tous les enfants de la ville, précédés de tambours et de fifres, ne sont-ils pas admis à faire une entrée solennelle dans la grand'salle de l'édifice ? Pourquoi cet honneur à des gamins ? vas-tu dire. S'il faut en croire la tradition, c'est un privilège qui consacre le souvenir d'un service signalé que des enfants occupés à jouer rendirent à la ville en découvrant un plan d'attaque de l'ennemi.

De la Bourse, notre guide, dont le visage a peine à se rasséréner, nous conduit à la *Vieille-Eglise*. C'est un fort beau monument du *xiv^e* siècle, avec de nombreux pignons sur les bas côtés, et que décorent de splendides vitraux. Elle appartient aussi au culte réformé. Nous pouvons même assister au prêche, car le ministre est dans la tribune et péroré devant une assez maigre assemblée. Mais il parle en hollandais d'abord ; ensuite son verbe me semble

pâteux et son geste peu expressif. Nous nous contentons donc de voir les tombeaux des grands amiraux Heemskerk, Van-der-Huist, Sweers, Van-der-Zan, et du feldmaréchal Wirtz.

L'*Église de l'Ouest, Wester-Kerk*, offre à nos éloges un clocher fort remarquable par la beauté de ses proportions. Mais nous ne lui rendons pas visite. La fatigue nous saisit, et l'heure du dîner vient. D'ailleurs, notre bel officier a perdu la moitié de ses charmes, à savoir sa belle humeur. Je crois qu'il garde quelque peu rancune à notre terrible Dory.

Au dessert, on nous remet un petit papier, très-joliment imprimé, qu'Émile s'empresse de nous traduire. Voyons si tu auras le même talent.

ZATURDAG, SEPTEMBER, ETC.

GROOT CONCERT

a la Strauss.

PROGRAMMA :

Ouverture *Fingals-Hohle*, van Mendelsohn.

Duet it de *Normani di Parigi*, van Mercadante.

Stradelle, van Strauss.

Ouverture *Nebucodenozar*, van Verdi.

Introductie en Dans rict *Robert le Diable*, van Meyerbeer.

Tot Slot :

DER NEUIGRECTSKRAMER.

Entrée f. 0. 75 de Persoon.

Voilà un échantillon de la langue hollandaise, ma chère Agathe. Tu vois que le français y figure pour un quart.

C'était au *Parc* que le concert avait lieu. Pouvais-je refuser à mon fils un plaisir aussi pur ? Nous avons donc été au Parc. La société y était parfaitement représentée, la musique bonne, et les rafraîchissements détestables. En fait de glaces ou sorbets, il n'y a que Tortoni, Blanche, Gousset ou Durand... mais ils sont loin de nous à cette heure... Je me trouvais à côté de dames élégantes qui causaient de manière à me laisser peu goûter les symphonies. Mais je goûtais encore moins leur caquetage, qui ne pouvait satisfaire ma curiosité. Elles parlaient en hollandais. Cependant le mot *moutre* revenait si souvent sur leurs lèvres, que mon cœur finit par me le faire deviner. *Moutre* veut dire mère !

Les derniers mots de notre jeune Russophile, c'est le nom dont Émile a baptisé l'officier de marine, avaient eu pour but de nous recommander le *Jardin Zoologique* d'Amsterdam, qui effaçait notre Jardin des Plantes, d'après lui, comme le soleil efface la lune. Il nous avait surtout vanté le restaurant du Jardin comme un restaurant modèle, un vrai Chevet, un Véry, un Vé-

four. M. et madame Blummer, qui avaient recueilli la seconde partie du programme, nous prièrent de les accepter dans notre société. Donc, ce matin, vers dix heures, une berline, et non pas un tuchesck, nous conduit à la grille du fameux Jardin. Premier avantage sur notre Jardin des Plantes, on nous fait payer un florin par personne. Le second avantage, celui d'un restaurant, dont on manque à Paris, est aussitôt recherché par M. et madame Blummer, et même par nous, car, je l'avoue, nous avons très-faim. On nous montre, en effet, un splendide bâtiment, dont le fronton porte l'heureux mot : *Restauration*. Déjà M. Blummer passe sa langue sur ses lèvres, et, tout chaffriolant, il va droit au bureau. Il y a un bureau. Ce bureau, par malencontre, est fermé.

— Qu'est-ce à dire, fermé ? s'écrie M. Blummer.

Et il frappe de sa canne à briser les vitres. Rien ne s'ouvre. Enfin, l'un des volets s'entrebaille : un œil effaré paraît.

— Il est midi, mon bonhomme ! fait M. Blummer. Vos beefsteaks devaient être cuits, déjà. De grâce, levez-vous ! Regardez, le soleil est au plus haut des cieux. Ayez pitié de braves étrangers, et servez-leur vite à déjeuner.

L'œil effaré s'ouvre démesurément, à ces mots ; mais il n'en sort pas le moindre éclair d'intelligence.

— Allons, à vos fourneaux, vivement ; nous mourons de faim, et votre cuisine a grande renommée.

L'œil se ferme, pour exprimer qu'il ne comprend pas.

— Bigre ! sont-ils bêtes, en Hollande ! crie M. Blummer.

L'œil se rouvre. Cette fois il a compris ; et soudain deux mains s'avancent simultanément par l'entrebaillement, l'une présentant un biscuit, l'autre réclamant trois *cens* (*).

— Un biscuit ! hurle l'Allemand... mais il n'y a pas là pour ma dent creuse !...

Ma chère Agathe, pour abrégé, sache que ce fut à grand-peine que nous venons à bout de nous faire servir quelques tranches de venaison à la mode hollandaise. Il nous fut encore bien plus difficile d'obtenir quelques tasses de café. Et note que nous ne pouvions nous rejeter sur le pain. Ici, à Amsterdam, on sert des pains en miniature, et dans de toutes petites boîtes. Un pain faisait à peu près une bouchée pour M. Blummer. De sorte qu'il était obligé de répéter à chaque instant :

— Du pain, s'il vous plaît !

Alors on prit le parti de mettre à côté de lui une cargaison de quarante boîtes, formant une provision de quarante pains.

Maintenant, ma chère amie, n'attends pas de moi la description du jardin zoologique. Il est fort beau, j'en fais l'aveu. Nous y trouvons, rangés sous les ombrages, isolés sur leurs perchoirs, et dans la grande tenue de parade,

(*) Un *cens* a la valeur de deux sous de notre monnaie.

la plus belle réunion de perroquets et perruches qu'il soit possible de voir. Sa collection de singes est plus complète que la nôtre, et plus malicieuse, peut-être; j'en atteste un énorme sapajou qui me fit une peur atroce en s'emparant de mon chapeau, lequel eut bien à souffrir, et vola la bague de M. Blummer, qui, du reste, s'y était prêté. Ce jardin possède aussi beaucoup plus d'animaux que le nôtre; mais, au point de vue scientifique, il en est loin comme la lune du soleil, pour prendre la comparaison de notre officier de marine.

Nous arrivons de cette fameuse expédition, ma bonne amie, et je suis d'autant plus fatiguée, que j'ai l'estomac malade par suite de notre abstinence. Aussi, en attendant le dîner, et pour charmer mes loisirs, ai-je eu la bonne idée de t'écrire. Causer avec toi m'a fait du bien. Je te remercie donc du service que tu me rends de si loin, je t'embrasse sur tes deux joues, et je te demande de me regarder toujours comme ta meilleure amie.

F. D.



Amsterdam, septembre 1855.

Oh! Madame, permettez-moi de rire encore, j'en éprouve le besoin, et rien n'est fatal, à mon sens, comme un rire rentré. Or, apprenez que ce matin, samedi, j'étais allé à la découverte avec l'ami Dory. Nous nous dirigions vers le port pour demander l'heure du départ pour Saardam où nous sommes en ce moment, à l'occasion de la Kermesse, et puis pour y voir la fameuse maison de Pierre le Grand.

Arrivés dans le voisinage du port, nous avions plaisir à observer tous les marins, matelots, mousses, que sais-je, tous ces gens à l'épaisse encolure, aux gros vêtements goudronnés, au chapeau plat, fumant leurs pipes et buvant leur choppe devant les nombreux établissements de ce quartier, qui portent sur une enseigne, se balançant au vent, ces mots :

LIKEURREN, THÉE EN COSSY.

— Eh! cher fils, quel est cet homme? me dit mon professeur, en me désignant un quidam, tout de noir vêtu, en culottes courtes, bas noirs, et large chapeau tricorne plat, qui se dirigeait vers le quartier des Juifs.

Le bon Dory rumina quelques instants, puis ajouta :

— C'est un rabbin, ou je me trompe! Suivons-le : je ne doute pas qu'il se rende dans quelque synagogue. C'est aujourd'hui samedi, les Juifs célèbrent le sabbat, *sabbatum Domini*. Nous serons témoins des cérémonies du culte de Moyse...

Chère madame, je commence ma lettre par vous demander la permission

de rire : je me suis trompé ! c'est de pleurer , que je voulais dire , car la chose est trop grave , si grave qu'elle atteint au lugubre , au funèbre , à l'abomination de la désolation.

M. Dory a dit vrai. Le rabbin , que nous suivions à distance , tourne dans le voisinage de l'église catholique aux deux tours blanches carrées , où je vous disais avoir entendu la messe , l'autre jour , traverse un pont , arrive devant un portique à degrés , au-dessus duquel je reconnais le Jehovah des Hébreux.

Nous entrons résolument ; mais , pleins de respect , nous ôtons nos chapeaux , en pénétrant dans le temple. Deux ou trois hommes , ayant des écharpes de soie et laine blanches par-dessus leurs habits , nous disent aussitôt de nous couvrir. En effet tous les assistants ont leurs chapeaux sur la tête. Hélas ! ce n'est pas un temple , c'est une halle , une Bourse. Cinq cents hommes à peu près remplissent un assez grand quadrilatère , dont les murailles , peintes en blanc , ne laissent voir aucun ornement. Les uns sont debout , les autres assis : tous sont enveloppés dans une écharpe en soie blanche , même les enfants. Ceux qui surviennent , déploient leur écharpe qu'ils ont apportée ou qu'ils retirent d'un siège dont ils prennent possession , et s'en couvrent la tête d'abord , puis les épaules après en avoir baisé l'extrémité. Sans doute des versets de l'Écriture y sont attachés. Au centre de cette vaste pièce , une estrade carrée domine la foule. Sur cette estrade un autel sans insignes est élevé ; des rabbins occupent les angles. Un autre rabbin est agenouillé au milieu devant un grand livre. Ces rabbins ont le tricorne sur la tête : c'est la marque de leur dignité. Celui qui est agenouillé prie à haute voix , tantôt d'une voix glapissante , tantôt sur un ton grave , tantôt faisant de grandes exclamations , montant à l'aigu , descendant soudain aux notes les plus basses. Par moment la foule se prend à parler avec lui , avec les mêmes accidents d'harmonie , ce qui est fort peu agréable à l'oreille. Puis il reprend seul avec un accent déclamatoire fort étrange. Ce qui nous frappe le plus , jusqu'à ce moment , c'est de voir que nonobstant la sainteté du lieu , car pour les Juifs ce lieu doit être saint , tous ces Juifs , il n'y a pas une seule femme , si ce n'est trois , je dis *trois* , qui sont dans une galerie qui fait le tour de l'enceinte à la hanteur de quinze pieds , tous ces Juifs , dis-je , rient , causent à haute voix , parlent affaires , se sourient , se montrent du doigt , vont et viennent , s'appellent par signes , et ont l'air d'être à un marché , à une vente aux enchères , à une Bourse. — Jésus-Christ disait des Israélites de son temps :

— *Populus hic labiis me honorat , cor autem eorum longè est à me !*

Je ne puis même pas dire que les Israélites que j'ai sous les yeux honorent Dieu des lèvres. Non ! hélas ! non. Ils ne l'honorent ni des lèvres ni du cœur. C'est ce qui me fait dire le mot de l'Écriture : Abomination de la désolation ! Oui , c'est un peuple maudit !...

Soudain, quatre des assistants, dont un en chapeau gris, montent sur l'estrade, et prennent quatre espèces de chapeaux chinois, comme nous en voyons dans nos musiques militaires, et les voilà qui accompagnent le rabbin, petit homme aux petits yeux gris, qui descend, et va ouvrir une sorte de bahut d'où il tire un rouleau de parchemin qui, déroulé, doit être fort long, et dont chaque extrémité est fixée à un bâton, à l'aide desquels il le porte. Préliminairement on enlève une housse de soie verte dont il est enveloppé, et on l'apporte alors processionnellement, mais sans gravité, au centre de l'estrade. Là, deux autres Israélites déroulent la longueur d'un mètre de cette longue bande de peau blanche, et apparaît le texte sacré, en hébreu, de l'Écriture sacrée de l'Ancien Testament. Le bourdonnement des Juifs cesse à peine dans ce moment qui devrait être solennel. Cependant ils s'inclinent médiocrement lorsque sonnent les clochettes de chapeaux chinois, et... c'est fait. Les voilà tous qui replient leurs écharpes et s'en vont, comme délivrés d'une corvée, pendant que l'on va déposer en hâte le livre sacré de Moïse.

Croiriez-vous, Madame, que nous, Français, chrétiens-catholiques, nous fûmes en cette circonstance et plus recueillis et plus pieux que ces juifs infidèles et impies ! Que le Christ avait raison de les appeler *Sépulcres blanchis* ! Blanchis était bon pour le temps où le divin Sauveur était sur la terre. Maintenant ces misérables Juifs ne sont plus que des *Sépulcres en ruines*.

Nous nous retirons, nous aussi, le deuil dans l'âme, et des pleurs aux yeux.

Pour retourner à notre Doëlenstrasse, nous traversons le quartier de ces maudits. Il offre un tout autre aspect, en ce jour de Sabbat. Il n'y a plus dans les rues, toujours immondes du reste, ni leurs petites charrettes de fruits qu'ils crient à vous étourdir, ni leurs éventaires si nombreux de cornichons et de concombres confits dans le vinaigre, ni leurs guenilles étalées pour les vendre ; mais tous sont en toilettes assez convenables ; les femmes se tiennent sur leurs portes, parées, jaunes, le tour, l'ignoble tour de faux cheveux sur la tête, lorsqu'elles ont à peine vingt, vingt-cinq ou trente ans ; elles causent, elles allaitent leurs enfants, elles vous sourient, elles vous insultent du regard, elles semblent se moquer de vous, tant il y a peu de pudeur dans leur physionomie ; enfin, hommes et femmes étalent la dégradation de leur être et affichent les stygmates de leur réprobation.

Au déjeuner nous racontons à ma mère et aux Blummers ce dont nous venons d'être témoins. Curiosité grande, vous le pensez. Pour la satisfaire, nous offrons de conduire notre société à la synagogue portugaise, la plus fameuse d'Amsterdam, où nous savons qu'à trois heures il y a réunion.

En attendant, nous nous rendons au Musée.

Quelles belles pages de peinture nous voyons là, Madame ! Il serait difficile de trouver ailleurs des tableaux précieux de l'École néerlandaise. Laissez-moi vous nommer seulement les toiles suivantes :

Étude d'Animaux , par *Paul Potter* ;

La Chasse à l'Ours , de *Rubens* ;

La Garde de Nuit, par *Rembrand* ;

L'École du Soir , de *Gérard Dow* ;

Un Paysage , par *Ruysdael* ;

L'Annonciation , de *Murillo* ;

Les Enfants de Charles I^{er}, par *Van-Dyck*.

Voyez-vous, c'est à être ébloui, c'est à se pâmer d'aise, c'est à rester là des heures en contemplation ! Vous riez peut-être de mon enthousiasme d'ignorant ? Mais, Madame, c'est précisément parce que je suis fort ignorant en peinture, comme en tant d'autres choses, hélas ! qu'il faut que ces peintures que j'ai eues sous les yeux soient bien merveilleuses pour avoir autant charmé mon sens grossier et avoir ainsi éveillé toute mon admiration. La nature y est si vraie, que le dernier paysan du monde deviendrait un illuminé en face de si belles choses, et resterait bouche bée !

Amsterdam peut bien posséder de magnifiques musées, elle qui donne le jour aux princes de la peinture. Né en 1606, sur les bords du Rhin, près de Leyde, d'un brave meunier, Rembrandt, devint, à Amsterdam, l'élève de fameux maîtres, et y fonda lui-même une école de peinture.

Dire par combien de toiles merveilleuses il se rendit fameux serait impossible.

Je ne cite ici que sa *Garde de nuit*. Rien n'est original comme cette réunion de *gardes nationaux* de l'époque, en toutes sortes de costumes, avec de ces visages flamands qui font rire, et de ces nez si massifs qu'ils font bosse sur la toile...

Vous savez, d'autre part, que cet artiste excelle par sa manière à lui de produire des effets de lumière.

Vous ne serez pas étonnée d'apprendre que l'une des places d'Amsterdam est décorée de sa statue.

Un témoin de mon bonheur et de mon exaltation nous signale gracieusement un autre Musée et porte même la bonté jusqu'à nous y conduire ; c'est celui de M. Van-der-Hoop. Là passent sous nos yeux, tour à tour, et me font jeter de nouvelles clameurs de délire à la grande joie de ma mère qui jouit autant que moi :

Une Hôtellerie, de *Teniers* ;

Des Cavaliers, de *Wouwermans* ;

Et puis des *Van der-Werf*, des *Hoblème*, des *Weld*, des *Storck*, des *Jeanson*, des *Dujardin*, des *Stenn*, et vingt autres.

Mais il est deux heures : nous nous rendons à la synagogue portugaise, car à quatre heures part le bateau de Saardam.

Cette synagogue n'est plus un quadrilatère mesquin et retréci, où quatre à cinq cents personnes tiennent mal à l'aise, c'est un vrai temple, un parallélogramme, fort élevé, garni de bancs, bien éclairé, et dont une estra-

de occupe l'un des foyers. Lorsque nous arrivons à son péristyle, dont l'architecture ne manque pas de caractère, les Israélites s'empressent de nous renseigner obligeamment sur la place que nous pouvons occuper. Nous entrons. Le vide est dans ce temple. Seulement deux vieux juifs, coiffés du bicorné de nos aïeux, se tiennent aux entrées, comme pour maintenir l'ordre. L'un d'eux surtout, vrai type de juif, les dents jaunes, les yeux creux, les traits amaigris, la taille voûtée, a l'expression du fanatisme religieux dans toute sa personne, me frappe si fort, et je le regarde tant et si bien, que son image ne sortira jamais de mon souvenir. Il va, il vient, fait ranger une bande d'enfants qui se présente sous la conduite d'un maître, et voilà que commence, en guise de musique d'ouverture, et pendant que les juifs qui stationnent au dehors pénètrent, se placent, s'affublent de leurs écharpes, le chant le plus rauque, le plus discord, le plus sauvage et le plus baroque que l'on puisse se figurer. Ce sont tous ces enfants qui crient de la sorte, et comme nous sommes à deux pas de leur orchestre, la place n'est plus tenable. Nous devons déguerpir, et, en effet, pour épargner à ma mère la souffrance qu'elle endure, M. Dory ouvre bravement la marche, et nous conduit juste à l'opposite de ces bruyants criards.

Je ne vais pas vous dire ce qui se passa, chère Madame ; ni l'entrée des juifs, les uns distingués comme des banquiers de la cité d'Antin, les autres chétifs comme des marchands de pomme de terre frites ; ni leurs écharpes baisées ; ni leurs rabbins psalmodiant je ne sais quelles hymnes auxquelles le peuple ajoutait les refrains. Je vous dirai seulement que mon vieux juif clamait de tout son cœur, et qu'au refrain en question il était le plus ardent à dominer les autres voix de sa voix tremblante et grêle.

En face de nous se trouvait bon nombre de jeunes gens. Quelques-uns me semblaient occupés de la cérémonie ; l'un d'eux surtout, qui, comme les anciens, avait un livre, et paraissait plongé dans la lecture. Mais le plus grand nombre riait, chuchottait, était nattentif. Seulement quand revenait le refrain, ah ! dam, alors ils donnaient un coup de trombonne effrayant. Toujours même absence de femmes, à cet office du soir. Je trouvai qu'en général il y avait plus de recueillement que le matin, dans l'autre synagogue. Ce qui nous surprit beaucoup, fut, qu'à un certain moment, le chant ayant changé d'expression, les juifs se levèrent et, pendant qu'on l'exécutait, ils imprimaient tous à leur corps un balancement plus ou moins prononcé qui avait quelque chose de fort original. Le vieux juif surtout, en ce moment, semblait vouloir imprimer une bousculade à tous ceux qui l'entouraient, tant était consciencieux et accentué le mouvement de pendule qu'il donnait à sa vieille dépouille. Son bicorné en tremblait sur sa tête, et surtout quand un enfant, un jeune homme, ou tout autre coreligionnaire changeait de place ou se laissait aller à quelque distraction.

La cérémonie se termina comme celle du matin, par l'exposition du texte sacré avec accompagnement de chapeaux chinois.

Nous avons été remarqués. Or, je dois vous dire qu'à notre sortie, les Israélites nous firent tous les saluts et toutes les politesses possibles, surtout le jeune juif pieux.



Saardam, septembre 1853.

Une demi-heure après, nous voguions sur le Zuyderzée, hôtes du *Stoomboot-Mercurius*, bateau à vapeur qui fait le service d'Amsterdam à Saardam, où je termine cette lettre. Mais que de mal nous avons eu à nous faire comprendre au bureau pour obtenir des places, payer, et savoir surtout si nous aurions un autel à Saardam pour passer la nuit!

Heureusement un noble sire de la ville, qui allait à sa villa du côté de Broeck, vint au secours de M. Dory.

Le ciel était terne et il ventait frais sur le Zuyderzée, ce jour-là. Nous avions froid, et le *Stoomboot-Mercurius* ne nous épargnait aucune des rafales qui soufflaient. Aussi étions-nous groupés dans un coin, à l'abri du tambour de la machine, lorsqu'un voyageur vint à M. Dory et lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur est étranger à la Hollande, et, si je ne me trompe, il est Parisien ?

— Comme vous dites, monsieur, répondit mon cher maître.

— Je demeurai long-temps à Paris, moi-même, et si je puis vous être de quelque utilité à Saardam, monsieur et madame, je me mets à votre disposition.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, et nous acceptons.

— Peut-être d'ailleurs sommes-nous d'anciennes connaissances ? J'imagine que mon nom ne vous est pas étranger...

— Quel est-il, monsieur ? Veuillez nous le confier.

— Loisset...

— J'ai connu de ce nom un artiste fameux qui faisait les délices du cirque de Franconi, aux Champs-Élysées... Serait-ce ?

— C'est parfaitement cela, monsieur...

Sur ce, chère madame, vous avouerez-je que voilà notre artiste acrobate, notre hercule-écuyer, bel homme, gracieux personnage, causeur distingué même, sachant parfaitement son français, son anglais, son allemand, son hollandais, qui se met à nous conter son histoire, véritable histoire de Bohême, pleine de poésie, de décousu, de splendeurs et de misères.

Après avoir été long-temps l'ornement du cirque de Paris, mon bohémien s'était ennuyé d'être aux ordres d'un maître, et s'était fait maître lui-même. Ayant épousé l'écuyère habile que vous avez admirée jadis sous le nom de Caroline, il avait, de ses deniers, acheté une fort belle collection de chevaux,

s'était entouré d'une troupe d'artistes, avait composé tout une musique, et traînant à sa suite soixante-dix personnes, il allait de ville en ville, plantant sa tente pour un mois, dressant ses pavillons, exhibant ses coursiers, faisant sonner ses fanfares et se couronnant de gloire. C'est ainsi qu'il avait parcouru l'Allemagne, la Prusse orientale, l'Angleterre. Il était en ce moment à Saardam, et venait d'Amsterdam, où on lui dressait un cirque pour la Kermesse prochaine.

Si je faisais un roman de ma lettre, Madame, peut-être choisirais-je mieux mes tableaux, et mon imagination me fournirait sans doute de plus brillants sujets que celui qui tombe là sous ma plume. Mais vous m'avez dit de vous raconter ce qui nous adviendrait, sans rien changer : je reste donc fidèle historien. D'ailleurs un saltimbanque honnête n'est pas à dédaigner, surtout lorsqu'il a de l'esprit et qu'il remplit bien sa carrière. Or, dans son récit, c'était un bon père de famille qui parlait, et quand sur le promontoire de Saardam, il nous montra les robes blanches de deux femmes qui flottaient au vent, les larmes lui vinrent aux yeux, lorsqu'il les salua de loin et nous dit :

— Ma femme et ma fille !

Alors ce bon et généreux artiste, heureux de retrouver des membres de son public parisien bien-aimé, ne voulut-il pas nous faire les honneurs de ses arènes ?

— Vous aurez les meilleures places, nous dit-il, les places d'honneur ! Mes chevaux feront pour vous leurs plus beaux exercices, tous mes meilleurs écuyers passeront tour à tour sous vos yeux, c'est à vous que ma femme, ma fille et ma sœur adresseront leurs sourires, et, un moment encore, elles se croiront à votre beau cirque de l'Impératrice, ou au grand cirque Napoléon de vos boulevards. Venez, je vous en conjure !

Écoutez, Madame, il y avait quelque chose de si vibrant dans la voix de cet homme, que nous n'avons pu le refuser.

— Ouï, dit ma mère toujours bonne, nous irons vous admirer et vous applaudir, car je me souviens de la terreur que je ressentais jadis à vous voir faire l'Hercule, debout sur votre vigoureux étalon, et tenant votre enfant suspendu par le pied, comme si vous alliez lui briser le crâne de votre massue.

Cependant Amsterdam ne nous apparaissait plus dans le lointain que comme une cité fantastique perdue dans les brumes de l'horizon. Saardam, au contraire, nous arrivait à toute vapeur, sur la rive droite de l'Ye, avec sa large couronne de moulins à vent, ses tentes bariolées des bateleurs ambulants de la Kermesse, dont les banderolles de toutes couleurs tranchaient sur la verdure de l'île, car Saardam ressemblait à une île verdoyante. Son clocher pointu surmontant une haute tour à quatre pans, rose de ton, ses kiosques sous leurs ombrages de saules pleureurs ; ses mille maisonnettes peintes et de toutes formes, entourées de pelouses et de parterres ; les mille aspects des rues où une foule bigarrée allait et venait comme des ombres

chinois; les musiques de ses jongleurs; les canaux bordés de hauts arbres et les navires qui glissaient le long de leurs rives; rien n'était charmant comme cette vue féerique que couvrait un ciel gris, mais qu'éclairaient de furtifs rayons d'un pâle soleil.

Enfin nous abordons. Tout d'abord M. Loisset, qui était là chez lui, ne veut nous rendre la liberté que quand nous avons salué sa famille, vu son cher Mac-Colum, caressé ses nobles chevaux, arpenté son cirque, examiné la place que nous y occuperons, visité ses loges, critiqué les décors et les armoiries des supports. Mais enfin il nous laisse voler de nos propres ailes, et nous voici allant dans Saardam, traversant le champ de foire, allant à la queue du loup à travers sa Kermesse, tant la foule est serrée, pressée, pantelante, et nous dirigeant à travers les mille jolies rues pittoresques et champêtres, car elles ont toutes leurs pelouses, leurs frais jardins, leurs saules, leurs peupliers, leurs jalousies vertes, leurs murailles lisses, brillantes peintures de tous les tons, avec des auvents gracieux, vers la fameuse maison de Pierre le Grand.

— Qu'est-ce qu'une Kermesse, mon ami? Et que signifie cette maison de Pierre le Grand, dont tu m'as déjà parlé? me dites-vous, Madame, car je vous entends d'ici.

En Hollande et dans les Flandres, on appelle Kermesse une fête de village, ou une fête de ville, fête toute pour le peuple et par le peuple. Ainsi la fête de Saint-Cloud, une fête de nos Champs-Élysées, seraient ici des Kermesses.

Je passe maintenant à Pierre le Grand.

Pierre Alexiowiche I^{er}, le génie civilisateur de la Russie, et l'un des grands hommes les plus étonnants des temps modernes, naquit le 10 juin 1672. Il était le plus jeune des fils du Tzar Alexis Michæloviche, et petit-fils de l'illustre chef de la dynastie des Romanof, de cette dynastie appelée à l'honneur d'étendre et de régénérer le grand empire fondé, dès le XI^e siècle, par le conquérant Rourick, conducteur de barbares et barbare lui-même.

J'espère que je me montre un peu Russophile, hein? moi qui stygmatiser les autres de ce nom! mais c'est M. Dory qui me dicte les mots qui précèdent et ceux qui suivent...

Les premières années de Pierre furent entourées de périls. A la mort de Fœdor, fils aîné d'Alexis, en 1682, les grands de Russie, déterminés dans leur choix par l'incapacité de l'imbécile Iwan, second fils de ce prince, donnèrent la couronne à Pierre I^{er}, jeune enfant de dix ans, issu d'un autre lit. Cela ne faisait pas le comte de la princesse Sophie, du même lit qu'Iwan, et sa sœur. Les jours de Pierre furent menacés. Sa mère, Nathalie Nuriskine, l'emporta dans ses bras la distance de soixante verstes pour l'arracher à la fureur de ses ennemis. Sophie triompha, Iwan fut sacré. Pierre, dont on corrompit les mœurs afin de tuer son génie, se devinant lui-même,

VOYAGES.

4

sous l'inspiration d'un aventurier de Genève, Lefort, qui fait briller à ses yeux l'éclat des sciences et des arts de l'Europe, s'éloigne de la Russie, vient étudier dans cette Europe les merveilles du savoir, et s'installe à Saardam, pour se faire chapentier, apprendre la marine, qui doit être la grande ressource de la Russie, et préparer le règne le plus fameux dont l'histoire consigne les hauts faits dans ses Annales.

Or, ici à Saardam, où ce Pierre se ~~fit~~ Pierre le Grand, il s'était construit de ses propres mains une chaumière qu'il habita pendant plusieurs années de sa vie, et c'est cette chaumière que nous allons visiter.

Nous traversons donc Saardam, au milieu des plus étranges costumes de paysans hollandais qui nous regardent; il faut voir comme, parmi les toilettes les plus excentriques des jeunes filles de la Frise, dont les tempes sont couvertes de plaques de cuivre luisant et doré les unes, argenté les autres, ou de petits miroirs qui leur reflètent le visage, coiffées de chapeaux mirobolants, de bonnets étranges, et de cent originalités dont les gravures que j'achète pour former un album à ma mère vous donneront une idée. Bientôt nous suivons à l'ouest une rue qui longe la digue, nous traversons un petit pont, et nous arrivons dans un jardin que précède une maison de paysan des plus coquettes, car on y foule les nattes et les tapis : en outre les meubles, et les tableaux, et la vaisselle d'étain, et les porcelaines y sont dans un état de propreté inimaginables.

Alors, nous avons devant les yeux, à six pas plus loin, la cabane de bois que fit de ses mains le tzar Pierre I^{er}, en 1697. Cette maisonnette, tout en bois, poutres et planches, est abritée maintenant sous un large toit qui la domine et la préserve. Elle se compose de deux pièces seulement. Les deux pièces sont ornées de guirlandes de soie tricolore. Dans la première pièce nous trouvons trois chaises de bois à trois pieds, une table de bois et une couchette en planches faites par Pierre lui-même. Des nattes couvrent le sol qu'a foulé le pied d'un roi, d'un héros, d'un grand homme. Au-dessus de la cheminée on lit cette inscription gravée sur une plaque de marbre, œuvre de l'empereur Alexandre I^{er}, et hommage qu'il rendit à son illustre aïeul, pendant son séjour en Hollande, en 1814 :

PETRO-MAGNO ALEXANDER.

Puis à côté, sur une autre tablette de marbre, on lit :

ALEXANDER I^{us} BENEDICTUS IMPERATOR
hanc lapidem ipse posuit D. III. Kal. Quintilis.

CIDIDCCCXIII

Quod læto ac grato animo testatur
Test. V. Goudriaan. Holl. Sept. Gubern.

Une alcove basse, fort peu commode, est ouverte dans cette première pièce, et donne à la seconde une forme qui n'est plus régulière.

Cette seconde pièce offre à la vue des portraits de Pierre le Grand : l'un, de grandeur naturelle, est peint à l'huile; les autres sont gravés. Beaucoup d'autres gravures couvrent les murailles.

Dans les deux pièces, des fenêtres étroites ouvrent sur le jardin converti en pelouse, qui l'entourait. Une allée couverte de coquillages et de galets entoure ce petit domaine du héros.

D'ailleurs, qui sait ? N'auriez-vous pas vu cette fameuse cabane, ne serait-ce que dans le fameux opéra comique de *l'Etoile du Nord* ou dans le vaudeville le *Bourgmestre de Saardam* ? Il est donc inutile que j'insiste autant sur sa description.

Sur un autre marbre blanc, nous lisons encore en lettres d'or :

Willem Koning der Nederlandem ,
Wilhelmina, den 22 september 1834.

Et enfin, sur une dernière plaque :

Willem-Prins-Van-Orange, Feld-Marschal
Hasselt-Lewen, 8 augustus 1834.

Vous voyez que des rois sont venus méditer en ces lieux,

Nous inscrivons très-modestement nos noms sur un registre destiné à recevoir les réflexions des visiteurs. Je remarque peu de noms français, mais, en échange, beaucoup de noms allemands et plus encore d'anglais. La Russie est fort peu représentée sur les pages de ce livre, qui est précisément placée sur la table faite à la hache par Pierre le Grand, sur laquelle il a maintes fois mangé, sur laquelle il a beaucoup médité, creusé, préparé l'avenir, et qui lui a vu écrire ces mots fameux :

« Je suis ici pour vivre conformément aux paroles que Dieu fit entendre » à notre père Adam : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Il » est vrai que je ne travaille pas par nécessité ; mais je veux m'instruire » dans la science de la marine, pour aller ensuite écraser les ennemis du » nom chrétien. »

Et il a tenu parole !

Les grands chantiers qui existaient à Saardam, au temps de Pierre le Grand n'existent plus depuis long-temps : mais les nombreuses expressions hollandaises qui, dit-on, se sont conservées dans la terminologie nautique de la Russie, rappellent assez le séjour du grand réformateur en Hollande.

Après plus d'une heure de séjour dans ce retiro d'un charpentier-empereur, nous retournons à la Kermesse, qui déborde jusque dans le voisinage de la cabane impériale. Nous visitons *Zaandam*, comme on dit, au lieu de

Saardam ; nous nous extasions devant l'infinité de petites rues propres de cette bourgade, de l'infinité de petites maisons plus propres encore, devant les kiosques qui bordent le canal ou plutôt les canaux ; et, enfin, après un dîner passable, nous nous rendons aux vœux du bon Loisset en allant voir.

La Lutte des Voltigeurs ;
Le Double Saut Périlleux ;
Le Pas des Guirlandes.
Door Mejulvr Mina Schreiber ;
La Tronka Hispaniola
Door den Heer Edwards ;
De Heer Thomas Mac-Collum ;
Geboren Carolina Loyo , etc. , etc. ,
Et Arlequin Skelet
Of de Magt der Tooverkunst ,
Groote pantomime met veranderingen , in 6 tableaux.

Nous faisons heureux ces braves Bohémiens , n'était-ce pas un vrai bonheur pour nous-mêmes ?

Pour nous, le spectacle était plus tôt sur les banquettes, où se pressaient des masses de paysannes de la Hollande septentrionale, se faisant remarquer par la fraîcheur de leur teint autant que par la grâce de leur costume national, et surtout le fronton d'or, le turban russe, et les chapeaux à petits miroirs.

Aujourd'hui dimanche, après la messe entendue dans une petite chapelle catholique, et nos devoirs religieux remplis, nous allons partir pour Broeck, sur la rive qui regarde l'ouest du Zuyderzée.

Broeck est un village célèbre par une propreté sans pareille. Presque toutes les maisons sont construites en bois et peintes de diverses couleurs. Devant les portes sont placés des sabots que leurs propriétaires ont soin d'ôter de leurs pieds avant de franchir le seuil de leurs maisons. Ma mère, qui a déjà visité la Hollande il y a dix ans, me dit merveilles de l'aspect pittoresque de Broeck.

Et puis de Broeck, nous verrons le grand canal du Nord, creusé dans les terres d'Amsterdam au Helder, sur la mer du Nord, et près de l'île de Texel. Ce canal, le plus grand et le plus large de l'Europe, permet aux vaisseaux de sortir à toute heure, sans craindre les orages ni les bancs du Zuyderzée.

Maintenant qu'il est terminé, un navire arrive au Helder en dix-huit heures, et enfin en mer. Tandis qu'autrefois il était forcé d'attendre deux mois pour oser affronter les dangers du Zuyderzée, terrible et orageux.

Plus de cinq mille grands vaisseaux font chaque année le voyage de ce canal.

En vérité, j'abuse de votre patience, chère Madame ; mais pour obtenir mon pardon laissez-moi vous baiser au front, et vous-dire que le fils de votre amie vous aime comme, sa mère.

E. D.

III.

La mer de Haarlem. — Dignes d'Halfwège. — *Haarlem*. — Usage antique des matrones. — Saint-Bavon. — Comment pour 28 fr. on se fait bercer à Haarlem. — Une fleur de 28,000 fr. — La rencontre dans l'église. — Le Géant et le nain. — L'ascension périlleuse. — Le pavillon du bois. — Un escalier Bleu. — Le manoir de Teilinghen. — *Leyde*. — Comment l'on se mange la main gauche pour se conserver la main droite. Saint-Pancrace. — Ruines du Forum Hadrianum. — Une fraîche soirée de Hollande. — *La Haye*. — Le guide F. Barris. — Ce que c'est que le Vyver. — La colère d'un peuple. — Où l'on voit une exécution au Binnenhof. — Une revue du roi. — Anglais et Français. — Un monsieur qui prend la mouche. — Une dame au pied de la statue de bronze de Guillaume le Taciturne

Haarlem, septembre 1855.

Nous avons dit adieu à notre belle ville d'Amsterdam, ma chère Agathe ; nous nous sommes éloignés de notre jeune officier de marine qui nous a délaissés le premier, car nous ne l'avons plus revu, et, traversant la mer de Haarlem, nous sommes arrivés à Haarlem.

Ne t'effraie pas, ma chère amie ; la mer de Haarlem est, à cette heure, une plaine verdoyante, toute capitonnée de bouquets d'aulnes et de frênes ; tout émaillée de fleurs, parsemée de gras troupeaux, et comptant déjà pas mal de belles mairies.

En quittant Amsterdam, le chemin de fer nous a d'abord fait passer près du vieux châtelet de *Schwanenburg*, ce qui veut dire Manoir du Cygne. Quand on parle de cygne, on s'attend à voir quelque nappe d'eau. J'attendais donc toujours la mer, croyant qu'on allait nous débarquer près de quelque hâvre. Mais pas plus de mer que dans ton Baigneux, qui n'a pas une goutte d'eau. Voici qu'on annonce *Halfwège*, qui veut dire *Demi-Chemin*. Là, nous trouvons d'énormes écluses qui arrêtent des eaux agitées et bien effrayantes ; car, figure-toi, ma chère, que les terres, même celles du rail-Way, sont beaucoup plus basses que les eaux que l'on entend battre avec violence.

— Ah ! voici la mer de Haarlem ! pensai-je.

Point du tout. On repart. Si les écluses dont je parle s'ouvraient, c'est horrible à dire, tout le pays serait immédiatement inondé. Pendant que je frémissais en faisant cette réflexion, voici qu'un inspecteur du chemin de fer entre dans notre wagon pour l'inspection des billets.

— C'est la mer de Haarlem, cette eau, Monsieur ? lui dis-je

Hélas ! il me fit signe de la tête qu'il ne comprenait pas.

Non, Madame, me dit un vieux monsieur digérant dans un coin, un bourgmestre sans doute, c'est l'Ye. Mais ses eaux sont déjà loin derrière nous, et nous sommes en ce moment en pleine mer de Haarlem.

— Comment ? mais je ne vois que prairies fertiles, gras troupeaux, fleurs, fermes, arbres ! dis-je toute étonnée.

— Madame, reprit mon bourgmestre, cette magnifique plaine dont vous parlez était naguères encore un lac d'une longueur de soixante kilomètres sur trente de large, avec cinq mètres de profondeur, ayant, en effet, le nom de Haarlem. Quoiqu'elle fût peu profonde, l'eau, fouettée par le vent, s'élevait souvent à une grande hauteur et fondait sur nos digues. Dans nos guerres de l'indépendance, on osa même aventurer des flottes sur ses vagues afin de lutter avec plus de succès contre les Espagnols qui dominaient depuis trop long-temps nos contrées. Mais comme ce lac, cette mer, si vous voulez, s'étendait de plus en plus, et submergeait une grande partie des pays du Rhin qui nous arrive bien divisé en ces contrées, et le territoire de l'Amstel ; que vers la fin du *xvi^e* siècle l'eau fit de si formidables ravages qu'elle engloutit plusieurs villages éloignés, et que notamment, en 1836, elle menaça même Amsterdam et Leyde, qui sont plus bas que la mer du Nord, alors on avisa.

On commença donc à dessécher la mer de Haarlem en 1840. Quatre énormes machines à vapeur y travaillèrent sans relâche, et l'année dernière seulement on termina cette œuvre de titan.

— Il faut dire que l'on n'a pas mis de retard à employer le sol desséché... fit madame Dory, car c'est une terre promise à présent.

— Non, certes ! répondit le gros monsieur. Ce succès n'a pas livré moins de six mille huit cent trente huit hectares à l'agriculture et a fait grand bien au pays.

Le bourgmestre parlait encore que l'on nous annonçait Haarlem. Nous le saluâmes avec reconnaissance, et, prenant de suite un guide, nous nous mîmes à parcourir la ville. Nous n'étions pas fatigués : nous avions eu à peine une heure de chemin de fer.

De prime-saut, je te dirai, ma chère Agathe, que Haarlem est une fort jolie ville.

D'abord elle est située au milieu de la plaine la plus verdoyante possible, et la verdure est si belle en Hollande ! Mais ensuite elle est assise sur la belle rivière de la *Spaaren*, et possède de fort belles rues, de très-jolies

maisons et une église magnifique dont la haute tour est plus belle encore.

Nous passons, tout en arrivant, en face d'une maison de fort gracieuse apparence, à la porte de laquelle je vois, cloué, une très-jolie pièce de broderie en carré. Je n'y attache pas d'importance, à te dire vrai, malgré la beauté du travail, et tu sais que je m'y connais. Mais voici que dans une autre rue, et à une autre porte, je trouve de même une pièce de broderie d'un travail encore plus fini.

— Que signifie cette sorte de mouchoir, si richement brodé, cloué à cette porte ? demandai-je à notre guide que M. Dory avait choisi comme sachant le français.

— Ah ! Madame, répondit-il en riant, c'est un usage de la ville que toutes les femmes qui viennent de donner le jour à un enfant attachent ainsi à leur porte un *drapeau* brodé, et elles mettent de l'amour propre à le broder le plus magnifiquement possible. Il est rose où plutôt doublé de rose si c'est un garçon, et blanc, si c'est une fille.

Cette mode est ancienne, car elle remonte à 1574, et voici ce qui lui donna occasion :

Les Espagnols, commandés par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, livraient à cette ville un siège terrible, lors de la guerre de l'Indépendance des Pays-Bas, contre Philippe II, roi d'Espagne. Malheureusement Haarlem était très-mal fortifiée et ne comptait que quatre mille hommes de garnison. Mais tous les habitants avaient pris les armes, les femmes mêmes avaient voulu fournir leur contingent que commandait une veuve du nom de Keneau Hasclaer : dans deux sorties, les Espagnols furent repoussés, et après avoir perdu dix mille hommes, ils transformèrent le siège en investissement.

Pour maintenir le blocus et le rendre plus rigoureux, ils formèrent une petite flotte qu'ils lancèrent sur la mer de Haarlem, Désespérés, et après d'inutiles tentatives de secours, les Haarlemois eurent l'idée de placer leurs femmes et leurs enfants au milieu de leurs rangs et de se frayer un passage. Leur projet fut bientôt connu.

Comme les Espagnols redoutaient leur bravoure intrépide, ils offrirent la paix à la condition que la ville se rendrait, et que cinquante-sept des habitants les plus notables leur seraient donnés comme otages. On hésitait : mais les otages demandés s'offrirent d'eux-mêmes, ce qui leva toute difficulté : avec cela, la garnison était réduite à dix-huit cents hommes : les Espagnols entrèrent donc dans la ville :

Après trois jours, le gouverneur de Haarlem apprend que les Espagnols vont se précipiter sur les bourgeois désarmés. Il n'a que le temps d'obtenir que l'on respecte au moins les femmes qui viennent de mettre au monde quelque enfant ; et Frédéric de Tolède y consent en fixant pour signe de miséricorde un petit linge cloué à la porte de la maison de la nouvelle mère...

— Je comprends l'usage... fit M. Dory. Mais qu'advint-il alors ?

— On fit de nos habitants un carnage épouvantable, Monsieur. Ces in-

fortunés périrent par milliers, les uns par la hache du bourreau, les autres dans les eaux de la mer qui baignait nos murailles. Ce fut quatre ans après cette sanglante journée que sonna pour nos pères l'heure de la délivrance.

— Oh ! vive Guillaume le Taciturne ! fit Emile à ce moment. Je connais son histoire maintenant, et il me tarde de la raconter à votre amie, ma bonne mère.

Ainsi, ma chère, prépare-toi à lire le drame que couve et prépare le génie de mon fils à ton intention.

Il paraît qu'Haarlem fut long-temps la résidence des anciens comtes de Hollande.

Il paraît aussi qu'un certain Jean Koster, né à Haarlem, aspire à l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie, car nous trouvons sa statue, et ses titres à la gloire, sur la place du marché. Seulement les descendants des Haarlemois témoins des travaux de ce Koster sont bien peu jaloux de sa mémoire, car nous gémissons de voir la statue de ce rival de Guttemberg mutilée par les pierres des enfants de Haarlem.

— Mais quelles raisons peuvent avoir les Haarlemois pour attribuer à votre Koster l'invention dont l'Europe entière fait honneur à Guttemberg ? demanda M. Dory.

— Ils prétendent, Monsieur, que maître Koster avait déjà imprimé un ouvrage en 1423, tandis que Jean Guttemberg ne débutait qu'en 1440...

— Allons ? fit M. Dory, *Adhuc sub judica lis est...*

Nous entrons alors dans l'église consacrée à Saint-Bavon, du x^v siècle, d'une belle élévation, voutée en bois, avec arceaux, voussures, culs-de-lampes et retombées gracieuses.

D'abord nous remarquons une superbe balustrade de bronze du plus heureux effet ; puis une fort belle chaire en bronze et en bois, dans le style de la grille. Mais ce qui attire surtout nos regards c'est un orgue admirable, décoré avec une recherche merveilleuse, supporté par de superbes colonnes, et couronné par les statues de David et de Jonathas, et enfin surmonté des armoiries de Haarlem, *une épée portée par deux lions*. Le tout est d'un aspect magique à l'œil. Saint-Bavon est affecté au culte protestant, et c'est une jeune luthérienne qui nous en fait l'exhibition. Elle nous apprend que cet instrument est le plus beau et le meilleur qui existe au monde.

— Vous pouvez en juger, du reste, ajoute-t-elle : pour cela vous n'avez qu'un mot à dire ; l'organiste viendra sans tarder, et sous ses doigts, tour à tour vous entendrez les fanfares de la guerre, les accents de la supplication, les sanglots de la douleur, et vous serez bercés par les éclats de la foudre, les mugissements de la tempête, la grande voix du vent dans les arbres, ou le souffle des zéphyrs !

Notre guide nous traduit ces paroles et ajoute sérieusement :

— Voulez-vous donc vous faire *bercer* ?

— Que donne-t-on pour cela ? demande M. Dory toujours précautionneux , et l'homme positif par excellence.

— Treize florins ! et le pour-boire... répond la jeune fille.

— C'est-à-dire vingt-huit francs !... Nous ne nous ferons pas bercer... dit gravement M. Dory.

Et, sur ce, le voilà qui s'approche du tombeau du poète moderne , Bilderdijk , mort en 1834 , et pleuré pour son beau talent...

Puis, pour passer sa mauvaise humeur sans doute, il va prendre une pose admirative devant un autre tombeau , celui du bourgmestre Deraad , mort au xviii^e siècle ;

Puis encore, car sa colère est grande , devant un boulet des Espagnols fixé à la muraille , après avoir percé la voûte de l'église , et provenant du siège de 1577 , par le duc d'Albe ;

Devant un vaisseau de très-petit modèle , ex-voto offert par la ville pour je ne sais plus quel fait d'armes de l'amiral Python ;

Et enfin en face de deux raies noires , l'une élevée de trois pieds au-dessus du sol de l'église , et fixée à la muraille , et l'autre à sept pieds et demi du même sol.

— Que signifient ces lignes ? dit-il brusquement à la luthérienne.

— Monsieur , nous fait-elle répondre par notre drogman , ceci est la hauteur d'un jeune homme du pays , mort il y a long-temps ; et cela la taille du frère de ce jeune homme ; le premier était fort petit , et le second fort grand , comme vous voyez...

— Un nain et un géant alors ! fit durement M. Dory.

En ce moment, ma chère Agathe, une société pénétrait aussi dans l'église de Saint-Bavon , pour en faire l'étude, comme nous-mêmes.

— Bonjour, Monsieur, dis-je à l'un des voyageurs qui marchait en tête. Comment, vous, ici ?

Ce Monsieur balbutie, m'examine, et croit à peine ses yeux , et enfin s'écrie :

— Madame D.....!...à Haarlem !

Et son visage exprimait une surprise sans égale...

Toi aussi, Agathe, tu le connais, ce chevalier errant ! devine quel il était ? donnes-tu ta langue aux chiens ? Oui... Eh bien ! c'était une de nos connaissances de Paris... M... G.....!...

Tu comprends que c'est nous alors qui lui faisons les honneurs du temple, de l'orgue , des tombeaux , du boulet... Il est en compagnie de jeunes Belges qui nous font toutes sortes d'avance de courtoisies. Nous voilà donc gravisant la haute tour du clocher de l'église. Je comprends que c'est pour grossir la somme de ses honoraires que notre guide féminin nous pousse dans l'escalier ; mais, en vérité, l'admirable vue qui se déploie sous nos regards , une fois arrivés, mérite bien cette périlleuse et longue ascension. Seulement M. Dory nous manque sur la plate-forme... Je le crois bien : le digne homme n'est

plus léger , et il a horreur du vide. Heureusement Emile lui donne le bras , et nous voilà tous plongeant un regard avide sur la splendide mer de Haarlem qui verdoie comme un paradis terrestre fraîchement sorti de la main du Créateur , sur la ville qui poudroie à nos pieds , sur la mer qui miroite et moutonne au loin , sur les villages semblables à des corbeilles de fleurs jetées sur de vastes pelouses , sur Amsterdam qui nous offre l'aspect d'un mirage , sur Leyde semblable à un oasis , partout , car partout cette nature de Hollande est sublime , ravissante , délicieuse , vue ainsi sous les chauds rayons d'un soleil de midi.

Ici nous voyons le joli hameau de *Blæmendaal* , qui est le but des fréquentes promenades des Haarlemois. Là , voici le chemin qui conduit derrière des dunes habitées par une immense quantité de lapins. Plus loin ce sont les formidables digues élevées par Louis-Napoléon , roi de Hollande , alors que notre grand Napoléon faisait des rois. A droite , le mont Brederolle , appelé l'Escalier-Bleu , à cause de la couleur de son point le plus élevé. A Gauche , les ruines du *Manoir de Brederode* , résidence des comtes de ce nom , très-souvent cités dans l'histoire du pays. Car ce fut un Brederode qui dans la soirée du 15 avril 1566 , se montra avec une besace sur le balcon de la maison de Ruylenborg , à Bruxelles , et créa ainsi le nom redouté des *Gueux*. A défaut de M. Dory , que tu ne possèdes pas comme nous , lis dans l'histoire ce qui a trait aux gueux , et tu frémiras. Enfin , au-dessous de nous , Haarlem ! Et dire que dans cette cité si paisible à cette heure , il y eut une si terrible Saint-Barthélémy , en 1577 !...

Descendus de la tour , nous réglons nos comptes avec la Luthérienne : car ce sont de vrais comptes à régler dans certains endroits ; tant pour l'église , tant pour la tour , tant pour le cicerone , tant pour le guide. Heureusement nous avions soustrait le : Tant pour l'orgue ! Puis , messieurs les Belges nous conduisent par la barrière *Houtpoort* , et en longeant de magnifiques jardins , au milieu d'un parc délicieux où nous trouvons le *Pavillon* , château d'été de style italien , construit par un banquier d'Amsterdam , du nom de stope , et plus tard acheté par le roi Louis Bonaparte.

Chemin faisant , nous admirons d'abord les fameuses tulipes hollandaises et les hyacinthes tant recherchées des amateurs de l'Europe entière. Tu sais que jadis surtout , en 1636 et 1637 surtout , les Hollandais s'étaient tellement affolés de fleurs , qu'ils payaient fort cher la moindre bulbe , et que leur commerce joua un grand rôle dans ce pays. On faisait des achats et des ventes à terme. Une seule bulbe fut payée 13,000 florins , c'est-à-dire à peu près 28,000 francs de notre monnaie. Cette rage est tombée sans doute , mais la tulipomanie n'en subsiste pas moins encore en Hollande où ces fleurs , et toutes les fleurs en général , sont magnifiques et parfaitement cultivées. Te rappelles-tu d'avoir appris autrefois ces vers de Delille :

— Je sais que dans Harlem , plus d'un triste amateur
Au fond de son jardin s'enferme avec sa fleur ;

Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille ;
D'une anémone unique adore la merveille ;
Où , d'un rival heureux enviant le secret ,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.

Au Pavillon, nous avons remarqué, dans la cour, le célèbre groupe du Laocoon, et dans les galeries, mises en évidence comme première page de peinture, *la bataille de Waterloo*, par Pierreman :

Une Marine, de Schotel ;

Une Forêt, de Nugen ;

Et le Départ de Philippe II des Pays-Bas, de Krusemar.

La journée était charmante, ma bonne amie, et j'avais plaisir à me promener sous les beaux arbres de ce parc, avec un Français au bras et en parlant de la France. Tu n'as pas été oubliée. Nous sommes revenus ainsi à Haarlem, en faisant un peu l'école buissonnière. Émile était heureux aussi de causer avec nos Belges et de contempler les nids de cigogne du parc. Quant au bon Dory, il était allé préparer notre départ, car nous n'avons pas de motifs pour coucher à Haarlem, nonobstant les beaux carillons de ses clochers.

Leyde, septembre 1855.

Nos Belges et notre Français voyageant en sens inverse de nous, l'embarcadère de Haarlem a été témoin de nos adieux. Comme ils quittent des contrées que nous allons voir, et qu'ils vont parcourir des pays que nous savons par cœur, nous nous sommes renseignés mutuellement, puis, après les mains serrées, nous nous tournâmes le dos.

A *Vogelenvang*, première station après Haarlem, on nous fait voir les ruines du vieux château de *Teilengen*, où mourut, en 1436, la belle et malheureuse Jacobée de Hollande, dont je t'ai parlé dans ma toute première lettre, je crois.

Près de cette station se trouve aussi le manoir de *Hartencamp*, qui fut pendant deux ans la demeure de Linnée, et où il écrivit *le Système de la Nature*, que nous avons lu quelquefois ensemble.

Nous apercevons ensuite, à notre gauche, le clocher pointu de *Sassenhem*, village qui date de la grande émigration des Bas-Saxons.

Plus loin, nous remarquons un vaste édifice, c'est le *Séminaire catholique de Warmond*. Ce nom de catholique fait battre mon cœur. Quand on est dans des contrées rebelles à la sainte doctrine de Jésus-Christ, j'éprouve un serrement de cœur, et je répète souvent ces mots du Psalmite : *Quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum*. Tu sais qu'à force d'entendre M. Dory, je connais un peu le latin ?

Enfin, voici les flèches, les croix, les coqs et les girouettes des clochers et des monuments de Leyde qui nous apparaissent brillants sous les feux du soleil couchant, comme des étoiles d'or sur le bleu du ciel. Cette soirée est magique : de Haarlem à Leyde, ce ne sont que prairies, bois, horizons vaporeux, villages verdoyants, et le soir, ces aspects poétiques élèvent l'âme, font rêver, et rappellent ces vers d'une hymne de nos églises :

O quando lucescit tuus
Qui nescit occasum dies!
O quando sancta se dabit
Quæ nescit hostem patria !

Ne trouves-tu pas que je deviens *bas-bleu*, à me lancer ainsi dans la poétique sacrée? Laisse-moi penser avec toi librement...

J'entends M. Dory qui dit à Émile que Leyde n'est autre que le *Lugdunum-Batavorum* des Romains. Suivant les historiens, ajoute-t-il, c'est la ville la plus ancienne de la Hollande. Toutefois son renom ne fixa les regards qu'à partir de la guerre d'indépendance de la Hollande contre l'Angleterre.

Cet article savant, interrompu par notre arrivée, et notre installation à l'*Hôtel du Lion*, sera continué demain. Ce soir je me repose, et je me permets même de t'embrasser de loin, avant de me coucher. Ne frissonne pas trop fort au contact du baiser qu'un bel ange, mon ange gardien, va te porter de ma part, sur ton oreiller de dentelles. Tu ne penses peut-être guère à moi ! Ce serait fort laid... Bonsoir !

Continuation de l'article scientifique :

A propos, ma chère Agathe, nous retrouvons ici, à Leyde, un vieil ami, le Rhin, le Rhin dont nous avons suivi les rives avec tant de bonheur. Mais, ici, le Rhin n'est plus qu'un fleuve déchu, vieilli, ruiné. Je ne sais pourquoi le Rhin me rappelle les grandeurs, puis la décadence de Louis XIV. En effet, ce n'est plus qu'un roi ruiné par son long cours. Il n'a plus la beauté de ses premiers ans ! Pour s'être trop partagé, il a perdu sa force et sa puissance..

Mais enfin Leyde est sur le Rhin, entrecoupée d'un nombre assez grand de canaux, sur lesquels on a jeté cent cinquante ponts en pierre. C'est une grande et belle ville, murée, généralement bien percée et bien bâtie. Le pays qui l'entoure, appelé *Rhinlande*, est d'une telle fertilité qu'on le considère comme le jardin de la Hollande. Elle possède un ancien château-fort, un Hôtel-de-Ville gothique, digne de fixer l'attention des curieux, et orné d'un vaste perron. Au-dessus de la porte du nord, on lit une inscription hollandaise, en vers, se rapportant à la délivrance de la ville. C'est un acrostiche contenant le chiffre de l'an 1574, et composé de cent trente-et-une lettres, nombre de jours qu'a duré le siège. Une des salles, qui forme musée, renferme une *Crucifixion*, par Cornélius Engelbrechtsen ;

Le Jugement dernier, de Lucas de Leyde ;

Un Episode du siège, par Ignace-Van-Brée;

Et des portraits, par Tlink, Mieris, Verschoten, etc.

M. Dory ne manque pas de nous conduire au Musée des Antiquités, dont l'Inde et l'Égypte ont tous les honneurs.

Il nous fait visiter aussi le Musée d'Histoire naturelle, l'un des plus complets de l'Europe, à ce que nous dit le guide.

En suivant le *Canal de Papenburg*, nous traversons deux grandes places qui portent le nom de *Ruines*. Ce mot parlait trop à l'imagination, pour ne pas en demander l'origine. On nous répond qu'elles étaient autrefois le siège d'un quartier populeux. Mais, en 1807, une explosion à bord d'un navire chargé de soixante-dix barils de poudre et stationnant sur un canal, saccagea ce quartier qu'il fit sauter, et porta le deuil dans plusieurs centaines de familles.

Cette terrible catastrophe ne manque pas de faire dire à M. Dory :

— C'est ici que l'on inventa la *Bouteille de Leyde*. Cet événement est dû au hasard et aux physiciens Cunéus et Muschenbroeck, qui donnèrent ainsi, 1746, un nouvel éclat à l'électricité. Chacun voulut éprouver la commotion d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité. Ce fut surtout parmi les Français, toujours avides de nouvelles découvertes, que cette expérience excita une vive sensation. L'abbé Nollet donna, en présence de Louis XV, une commotion au régiment tout entier des Gardes-Françaises, etc., etc.

Laissons M. Dory faire de la physique, ma chère Agathe, et parlons de Leyde, de son université si fameuse, et à juste titre.

Tout-à-l'heure M. Dory disait à Émile qu'elle fut fondée en 1575. Hugo Grotius, Cartesius, que nous connaissons sous le nom de Descartes, Scaliger, Boheraave, les sectaires Arminius et Gomar furent professeurs à Leyde. Cette université est célèbre toujours par l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles, ainsi que par ses collections précieuses, dont notre cher ami ne nous fait pas grâce, bien entendu, non plus que de la grand'salle ornée des portraits de tous les professeurs qui ont enseigné à Leyde. Le jardin botanique de cet établissement est riche surtout en plantes des Indes orientales.

Nous visitons l'*Église de Saint-Pierre*, la plus grande de la Hollande, et nous y voyons les tombeaux des savants Boerhaave, Sphanem et Scaliger.

Puis, quand nous arrivons *au Bourg*, le Bourg est l'édifice le plus élevé de Leyde, nous entrons dans une autre église, celle de *Saint-Pancrace*. Trois nefs, celle du milieu de style bysantin, les deux autres, ainsi que le jubé, de style ogival; l'intérieur soutenu par une colonnade de trente-huit pilastres, dont l'un porte le cénotaphe du bourgmestre Van-der-Werff, telle est cette église.

Le Bourg, que je t'ai nommé tout-à-l'heure, est situé au centre de la ville, sur une colline. Les murs de refend, récemment restaurés et crénelés, appartiennent à un antique castel de Drusus. Ce Drusus nous suit partout, ma

chère ! Cependant il y a des archéologues qui ne font remonter son origine qu'au temps de Hengiste , duc des Anglo-Saxons , en 450. Aujourd'hui ce château-fort , ce burg , ce bourg , comme tu voudras , est entouré d'une promenade et sert aux réunions publiques.

Maintenant un mot sur les drames de Leyde , qui se rattachent aux drames de Haarlem.

Dans la fameuse guerre de l'Indépendance , juge un peu comme je profite de la faconde de mons Dory ! pendant cinq mois , du 26 mai au 3 octobre 1574 , Leyde se défendit avec une persistance héroïque contre les Espagnols commandés par Valdez. L'histoire de ce siège est une des belles pages de l'histoire de la Hollande ; écoute la preuve de ce que j'avance :

Sommé par Valdez de se rendre , le gouverneur Jean Van-der-Doës lui fit savoir que si les vivres venaient à manquer à ses concitoyens , *ils mangeraient leur main gauche et sauveraient la droite pour la défense de leur liberté*. En effet , pendant sept semaines , la ville , privée de viande et ayant épuisé toutes ses provisions , se vit réduite à abattre les chevaux , les chiens , les chats , les mulots et les loires. On dévora les racines et les mauvaises herbes , on ramassa les os jetés. A la famine vint se joindre la peste , qui fit périr six mille personnes. Les survivants n'avaient plus assez de force pour enterrer les morts.

Néanmoins , le jour de la délivrance approchait.

Voici venir deux pigeons messagers : ils apportent la nouvelle que le *Taciturne* , Guillaume d'Orange , a résolu de rompre les digues. On n'ignorait pas que ce sacrifice coûterait au pays un dommage de sept tonnes d'or. Mais la devise des Hollandais :

MIEUX VAUT PAYS GATÉ QUE PAYS PERDU ,

devait être une vérité. Aussi rompit-on les digues. La rupture n'eut pas l'effet désiré. L'inondation envahit bien les champs de Delfland et de Schieland , mais le pays le plus élevé du Rhin ne fut pas atteint. Le vent nord-est repoussa la marée. Des murs de la ville on voyait une petite flotille cherchant en vain à s'approcher. Déjà un nouveau danger menaçait Leyde , et celui-ci venait de l'intérieur. Une bande d'affamés vint trouver le bourgmestre Peter-Van-der-Werff , celui dont le tombeau est dans l'église de Saint-Pancrace , et lui demanda du pain ou la reddition de la ville. Celui-ci offrit son corps , mais refusa de rendre Leyde. Les émeutiers se retirèrent tout honteux.

Enfin les éléments vinrent en aide à la ville si rudement éprouvée. Un violent orage élargit les brèches des digues , et le vent ayant tourné au sud-ouest , l'eau se répandit avec violence sur tout le pays. En quelques instants , non-seulement les murs de Leyde furent atteints , mais aussi les retranchements des Espagnols furent inondés. Plus de mille des leurs périrent dans les vagues. La même marée porta alors Guillaume d'Orange , le Taciturne , avec

ses bateaux d'approvisionnements, sous les murs de la ville. Les Espagnols furent forcés d'opérer leur retraite. C'était le 3 octobre 1574. Ce jour mémorable est encore à présent l'occasion d'une grande fête pour la ville de Leyde.

Elle aura lieu le mois prochain.

Voilà mon récit, ma chère Agathe. Il ne me reste plus qu'à le signer, chose que je fais avec un gros baiser à ton adresse.

F. D.

La Haye, septembre 1855.

MADAME,

C'est le docte Émile qui vous écrit aujourd'hui.

Je me trouve tellement saturé de bonheur en Hollande, où je vois mille choses qui me charment, avec ma mère, dont les baisers et la présence sont pour moi la félicité suprême, qu'il est nécessaire que je dise toutes mes joies à quelqu'un, sinon je sauterais en éclats comme une machine à vapeur sans soupape de sûreté. Laissez-moi donc continuer de vous adresser toutes mes impressions, à vous que je chéris à l'égal d'une seconde mère.

Avant de quitter Leyde, nous avons fait une excursion, hier, au village de *Katwyk-an-Zee*, afin d'y voir les grandes écluses qui donnent à la branche tarissante du Rhin l'eau nécessaire pour faire sa jonction avec la mer. Ce pauvre vieux Rhin est tellement affaibli par l'âge, en ces contrées, qu'il perd... ses eaux ! J'ai appris avec fierté que les digues colossales que je voyais élevées sur la mer, à l'entrée de ce canal, sont dues au gouvernement d'un Français, le roi Louis Bonaparte.

Ensuite, prenant le chemin de fer de La Haye, nous avons traversé l'étroite branche du Rhin, et nous avons touché à *Voorburg*, jadis le *Forum Hadrianum* des Romains. Il n'est pas rare d'y trouver des débris d'habitations romaines.

Tout à côté de Voorburg, nous avons remarqué la *Villa-Hofwyk*, qu'habitaient, au xvii^e siècle, le poète Constantin Huyghens et son fils Christian. Ces deux artistes se sont rendus fameux ; le premier, par l'application qu'il fit du pendule aux horloges et du ressort spiral aux montres ; le second, par la découverte des orbites de Saturne.

Décidément rien n'est admirable et poétique comme les soirées d'automne des contrées du Nord. Je conçois que les bardes, les ossians, les trouvères, nous chantent les beautés de la verte Erin, et les brumes de la Ca-lédonie. Pour moi, rien n'est ravissant comme les clairs-obscurs du soir, et les ténèbres lumineuses des crépuscules, depuis quelques jours. J'aurais le

talent d'un poète, il me semble que je ferais des vers superbes. C'est par une de ces belles soirées, où des horizons fantastiques émeuvent l'âme, que nous entrons dans la gare de La Haye.

Et c'est une cité charmante que *La Haye, Graven-Hage*, comme ils disent en hollandais, vue ainsi à la tombée de la nuit, avec ses mille canaux, ses longs rideaux de peupliers, ses bois du côté de la mer, ses clochers, ses belles maisons, ses riches palais, ses larges places, ses statues, ses colonnades, et sa population empressée. Amsterdam est la ville du commerce, mais La Haye est la ville de l'aristocratie et de la fashion.

Nous descendons à l'*Hôtel-du-Lion-d'Or*, tenu par un homme dont le nom est tellement sympathique à M. Dory, qu'il n'est plus permis d'aller ailleurs. Ce tavernier se nomme François de Salles, nom bien vénérable, en effet, grâce aux vertus du célèbre saint qui l'a porté.

Mais ce n'est pas le seul François de l'hôtel. Il y a aussi François Barris, un vieux soldat qui a bataillé contre les Français, sous l'empire, et qui cependant aime les Français, sait leur langue, et leur offre les services de guide bien plus volontiers qu'aux Anglais. Il a quelque chose de si paternel, de si probe dans la physionomie, que M. Dory l'adopte pour notre trucheman, et l'enrôle à notre service. Cet honnête personnage méritait que j'écrivisse son nom : mon devoir est rempli; vous saurez de qui je parle, quand je citerai François Barris.

Tout d'abord, après notre potage, notre nouveau cicerone vient nous dire :

— Si madame et messieurs désirent voir notre roi de Hollande, puisque vous êtes dans sa capitale, la chose est facile. Sa Majesté se rend au théâtre, et comme la salle est petite, il sera facile de jouir du spectacle et de la vue de la cour.

— Mais nous ne comprenons pas le hollandais... fit M. Dory.

— Le français est la langue universelle, Monsieur, répond le papa Barris : ce sont des artistes français que nous avons ici, et l'on donne ce soir *Un Monsieur qui prend la mouche* ! et puis un opéra fameux, *La Juive*, de Meyerbeer.

— J'ajouterai, dit encore notre vieux soldat, que demain, à l'occasion de la fête de naissance du fils du roi, il y a ici grande revue des troupes de la garnison, par le roi, puis illumination de la *Longue Allée*, et fête de nuit aux *Bains de Scheveningen*, sur les bords de la mer. Vous êtes, sans doute, venus tout exprès ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je, mais puisque tel est le programme, nous en profiterons !...

Nous avons vu un *Monsieur qui prend la mouche* ! Madame ; nous avons vu *La Juive*, Madame, nous avons vu le roi ! Et ça été tout bonheur, pour ma mère et moi, de nous retrouver comme en France, pendant quelques heures. Quant au bon Dory, pendant tout ce temps, il a fait de la musique dans son lit, à sa façon... C'était hier, cela.

Aujourd'hui , la fête en question avait lieu. Je vous laisse à penser si j'en ai manqué la moindre partie.

D'abord, nous nous sommes levés un peu tard ; puis nous avons pris notre chocolat au beurre, beurre et chocolat de Hollande , que je recommande aux amateurs ; puis, François Barris présent, nous sommes partis pour inspecter la ville.

Ne prenez pas François Barris pour un honnête homme seulement : c'est aussi un cicerone fort intéressant, dont le langage est pittoresque, dont les aperçus sont judicieux et les soins parfaits.

Chemin faisant, il nous apprend que La Haye, Graven Hage, veut dire *Haie du Comte*, et, jadis, était un château de chasse des comtes de Hollande, bâti par Guillaume II, en 1248.

En 1581, il s'y tint une assemblée des États, et, en 1608, on y stipula les préliminaires de l'armistice entre la Hollande et l'Espagne.

Le roi Charles II, lors de son retour sur le trône d'Angleterre, en 1680, fut somptueusement fêté dans cette ville.

En 1691, on y conclut, sous les auspices de Guillaume III d'Angleterre, une alliance contre Louis XIV de France.

A la Haye, furent encore conclus, en 1770, l'alliance de l'Autriche, la Prusse et la Russie, avec les puissances maritimes, contre la France, et, en 1778, la triple alliance entre la France, l'Angleterre et la Hollande, ainsi que la paix entre l'Autriche, la Russie et l'Espagne.

Ce ne fut que sous le règne de Louis Bonaparte que La Haye obtint les droits de cité. Elle est, depuis ce temps, la résidence du roi, et elle le mérite. D'abord sa population est de soixante-quatre mille âmes, et, ensuite, la ville est superbe : ses rues sont larges, et ses maisons hautes et d'un style noble. De belles plantations couvrent ses places et bordent ses canaux.

Notre guide nous conduit d'abord au plus beau quartier de la ville, tout planté d'arbres, arrosé d'une large pièce d'eau, et que, pour cette raison, on nomme le *Vyver*, ce qui veut dire *Vivier*. Aux alentours du Vyver, dont l'étang est orné de cygnes et d'un petit îlot au milieu, se groupent le château du roi, et les palais des princes, des ambassadeurs, du frère du roi, des ministres, et de tous les personnages de distinction. Nous y trouvons, en simple négligé et causant familièrement sous les arbres, le prince Frédéric d'Orange, l'ambassadeur de Prusse, et le nonce du pape. Si ce n'était la foule qui manque complètement dans ce quartier, je le proclamerais un petit Paris.

Le sol de la place du Vyver, ainsi que des rues *Vyverberg*, *Kneutersyk*, *Vorrrhout*, *Nordeinde*, etc., est pavé d'un grès gris. Mais M. Dory nous fait remarquer un espace, au centre de cette place, en forme de pyramide, pavé d'un grès blanc.

— Colère du peuple ! nous dit Barris... Au côté sud du Vyver, continue-t-il, remarquez ce vieux bâtiment qui a une tour avec une meurtrière à gril-VOYAGE.

le de fer, et qui surmonte un passage voûté en ogive. C'est la *Prison du Binnenhof*. En 1672, deux frères, du nom de Witt, furent accusés d'avoir osé conspirer contre la vie de Guillaume d'Orange, le Taciturne, et on les enferma dans cette tour. Mais le peuple, furieux, pénétra dans cette prison, les arracha de leur cachot, et, les traînant là, sur cette pierre marquée de deux petites croix, à la base de cette pyramide figurée sur le sol par ce pavage blanc, les y massacra dans sa fureur... Hélas! deux heures après, on avait la preuve que ces infortunés étaient innocents..;

— Et c'est pour cela que l'on dessina cette pyramide ? demandai-je. En vérité, c'est un triste dédommagement !...

— Passons sous la voûte de la prison, traversons ce pont qui couvre ce canal du Vyver, et nous allons entrer dans *Binnenhof*. Vous voyez que c'est un grand carré irrégulier, composé d'une quantité d'édifices, servant de sièges à plusieurs administrations, et sorte de forteresse qu'environnent des bras du Vyver. Dans cette aile droite et dans cette aile gauche, se trouvent les salles de séance des États-généraux. Et ici, au centre de cette cour, eut lieu, le 24 mai 1619, l'exécution du célèbre Olden de Barneveldt, grand pensionnaire de la Hollande et avocat-général.

— Quel fut donc le crime de ce Barneveldt ? demandai-je.

Ici, notre père Barris hésita dans sa réponse. M. Dory dut prendre la parole pour lui.

— Jean d'Olden de Barneveldt, nous dit-il, né en 1549, fut un de ces hommes qui servent leur patrie au péril de leur vie. Tour à tour il lutta contre les prétentions des Espagnols sur la Hollande, et contre Maurice de Nassau, stathouder de la nouvelle république des Provinces-Unies, dont le pouvoir lui semblait suspect et hostile à la vraie liberté. Il advint que cet homme, aux vues nobles et généreuses, fut pris en haine par Maurice. Barneveldt fut arrêté, jugé par vingt-quatre commissaires vendus au stathouder, condamné comme traître à la patrie, et décapité ici même, à ce qu'il paraît. Il avait alors soixante-douze ans, et on était en 1619. Sa mort fut celle d'un héros antique.

Guillaume, l'aîné de ses fils, voulut plus tard venger sur Maurice la mort de son père : il ne put exécuter son projet, et se sauva à Anvers.

Mais alors la colère de Maurice tomba sur René, l'un de ses fils, le plus jeune. La veuve de Barneveldt alla trouver le stathouder :

— Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent, dit-elle; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable!...

— Parole sublime ! m'écriai-je.

— Sublime, mais qu'y a-t-il de sublime pour certaines gens ? acheva M. Dory. Le pauvre René eut aussi la tête tranchée, en 1623 !

— Éloignons-nous de ces lieux ! m'écriai-je avec horreur...

— Pas sans avoir vu cette antique construction, dont l'intérieur offre une salle immense, et la voûte toute une forêt de magnifiques poutres... fit le

guide. On prétend que c'est une ancienne chapelle, et que son origine se perd dans la nuit des temps. En tout cas, elle a bien changé de destination...

— Comment cela ? dis-je, tout étonné de nous voir abordés par des hommes à mine suspecte, qui nous offraient des papiers dont je ne comprenais pas l'usage.

— Parce que c'est maintenant une *Salle de Loterie*...

— Assez, assez ! dit M. Dory tout indigné. Je suis affligé que ces affreuses et immorales duperies soient en usage ici. Je croyais qu'il était de la sagesse des gouvernements de les proscrire de partout.

— D'ailleurs, voici les tambours qui battent et les fanfares qui sonnent, dit ma mère. Si nous voulons jouir de la revue, nous n'avons pas de temps à perdre.

Nous allons, en effet, à la revue, chère Madame. Pour cela, nous n'avons qu'à suivre les régiments qui nous précèdent. Les voici qui se rangent, cavalerie, artillerie, infanterie, compagnies de chasseurs, dans une fort belle plaine verdoyante, encadrée de larges rideaux de tilleuls et formant un immense carré. Une foule énorme stationne sur la route qui conduit à un parc où le roi possède un fort beau château. J'avise une table dressée sur un pont dans le domaine d'un estaminet, et je fais passer mon monde sur ce point. Nous y sommes à ravir. De là, nous dominons le champ de manœuvre. Voici le roi, sa cour, son cortège. Les musiques jouent ; le canon tonne ; la multitude pousse des hurrahs. Evolutions de toutes sortes ; aspect martial des troupes ; irréprochable tenue des soldats ; charges de cavalerie magnifiques. Je proclame les milices hollandaises supérieures aux milices autrichiennes et prussiennes, que j'ai vues à Mayence, à Coblenz, à Cologne, je ne sais où.

Quelle audace ! Croiriez vous que voici des Anglais, des Anglais qui semblent nous suivre à la trace, car nous les avons à nos côtés à Amsterdam, à Utrecht, à Cologne, partout, qui nous passent sur le dos, et viennent prendre le premier rang sur notre petit pont ? Et pas le moindre salut, pas la plus légère marque d'égards, de courtoisie !... Arrière, nation égoïste ! C'est mal de concevoir en sa pensée des désirs de vengeance ; mais je suis outré de ce que l'on n'a pas même demandé pardon à ma mère de salir sa robe, en passant, et, pouvant empêcher la chute de la chaise du plus altier de ces Anglais, je la laisse glisser sur le talus du pont, qui n'a pas de parapet, et la chaise et l'Anglais, qui est dressé dessus comme une statue, tombent ensemble dans le canal fangeux qui borde le Champ-de-Mars...

La foule rit, et je ris avec la foule. Je sais même déjà assez le barragoin hollandais pour comprendre que l'on dit :

— C'est un Anglais qui prend la mouche !

Sur ce, nous arrêtons une calèche, qui passe, et, laissant là roi, soldats et revue, nous entrons dans le beau parc, qui est à notre droite, et nous allons au *Château du Bois*. On nomme, en effet, ce parc le *Bois de la Haye*.

Arbres antiques, d'une ravissante beauté ; rivière charmante, aux mys-

térieuses sinuosités ; lacs et fourrés ; verdure sans rivale ; points de vue pittoresques ; calme et solitude , tout est à souhait dans cet admirable domaine. La tradition affirme que c'est un reste des forêts de l'ancienne Batavie.

Pour entrer dans le château nous payons. Que voulez-vous ? même chez les rois , il faut payer. Ils n'ont plus moyen de rémunérer leurs concierges. Mais ce n'est pas trop payer que donner deux ou trois florins pour voir , toucher , admirer une salle à manger , aux somptueuses grisailles ; une délicieuse antichambre aux tentures chinoises , aux miroirs chinois , aux meubles chinois , aux potiches chinoises ; de vieux laques ; des lustres de vieux saxe ; un grand salon , dont les étonnantes draperies sont uniques au monde. Elles sont de soie , et offrent des arbres et des fleurs , des paysages et des chaumières ; et dans les arbres , et sur les fleurs , et huchés sur les chaumières , le tout en reliefs de soie , des oiseaux de tous les mondes , de toutes les couleurs , de toutes les formes , en relief également. C'est une œuvre sans pareille.

Le concierge royal , qui ne manque ni de tact ni de sel , nous fait terminer notre visite par la salle d'Orange. C'est une vaste pièce , à dôme élevé , orné d'une galerie circulaire , et dont toutes les faces sont peintes avec un art et un talent merveilleux , par des élèves de Rubens.

Lisez , avec moi , la légende qui court dans le dôme. Elle vous expliquera la création de cette salle , digne de l'Alhambra :

AMALIA DE SOLMS , VIDUA INCONSOLABILIS MARITO
INCOMPARABILI P. F. HENRICO PRINC. ARAUS.

Il faudrait tout un livre pour raconter cette belle page de peinture. En résumé , c'est une splendide apothéose de Frédéric-Henri d'Orange , gouverneur des Pays-Bas , et vainqueur des Espagnols. Son épouse la princesse Amélie de Solms , lui dédia cette belle salle , en y faisant reproduire les principaux événements de sa vie. C'était en 1647 , qu'elle faisait construire ce manoir , *Huis-in-Bosch* , en Hollandais ; *Maison du bois* , en Français.

Une heure après , nous étions rentrés à La Haye , en passant devant l'hôtel de Belle-Vue , la ménagerie , et la synagogue. Nous arrivons ainsi à la *Place du Plein* , au centre de la quelle se dresse la statue de Guillaume d'Orange , prince de Nassau , le Taciturne. Ma mère se trouve très-fatiguée , et , comme il fait un ciel admirable , nous prenons des chaises , là , *sub dio* , [au pied du Taciturne , dont nous lisons cette épitaphe , sur le scubassement de la statue :

GUILLELMO PRIMO , PRINCIPI ARAUSIACO , PATRI PATRIÆ GRATUS POPULUS !

et nous devisons.

— Ah ! Messieurs , quel génie que ce Guillaumè , dont vous voyez la statue , le doigt levé , comme un homme qui écoute , qui réfléchit et qui médite , nous dit alors le brave invalide Barris , *ex abrupto* , et sans aucune question de notre part.

Laissez-moi vous en parler, continue-t-il, car je suis Hollandais par le cœur, philosophe par l'esprit, et, tout guide vulgaire que je vous parais, j'ai vu tant de choses, ici bas, que je me réfugie dans mon âme, pour y trouver un abri contre les calamités de la vie. Or, vous, Français, vous me semblez si bons, que c'est bien le moins qu'une fois dans mes vieux jours, je laisse voir ce que je renferme dans ma poitrine, depuis tant d'années.

Dieu fit le monde saint et beau : le péché le fait impur et sordide. Les nations se perdent les unes après les autres. Après les Babyloniens, sont venus les Egyptiens, puis les Grecs, puis les Romains, et tous ces peuples sont tombés dans le néant. Il en sera de même des peuples modernes. Pourquoi ? Parce que les passions mènent l'homme, et que l'homme ne sait pas conduire les passions. Je prends la preuve dans notre histoire à nous, Hollandais.

Notre pays fut long temps d'abord sous la domination de plusieurs souverains particuliers, les comtes de Hollande, les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, et les évêques d'Utrecht.

Mais Charles-Quint, le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, monte sur le trône, et c'en est fait de notre liberté. Il nous met sous le joug, et nous courbe la tête sous un sceptre de fer. Notre esclavage est accompli, et notre perte est consommée.

Philippe II, son fils, lui succède. C'est un homme calme, réfléchi, obstiné au travail, maître de lui-même, au milieu de la plus violente colère. Rien ne peut dérider son front austère. Il irrite les fiers castillans, ses sujets, par d'excessives exigences ; il révolte les Allemands par un orgueil intolérable ; et il s'aliène les Pays-Bas par des menaces sans fin.

Il y eut un jour où ce prince devint le monarque le plus puissant du monde. En lui abandonnant toutes les couronnes d'Espagne, Charles-Quint lui avait mis aussi, par un mariage, l'Angleterre sous la main, et lui avait donné Naples, la Sicile, le Milanais, la Franche-comté, et nos Pays-Bas, en Europe ; puis, hors d'Europe, Tunis, Oran, le Cap Vert, les îles Canaries, et une grande partie du Nouveau Monde.

Dès-lors, notre malheureux pays fut livré à des calamités sans nombre.

Heureusement la Providence avait fait naître en 1533, au château de Dillembourg, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, représentant de l'ancienne maison de Nassau, issue d'Allemagne. Ses ancêtres, parmi lesquels il comptait un empereur, lui avaient laissé de riches possessions dans les Pays-Bas, et, en 1544, il succédait à la principauté d'Orange.

Alors Charles-Quint régnait. Ce prince sut bientôt apprécier Guillaume, dont le caractère réfléchi lui valut le surnom de *Taciturne*, et voyez sur sa statue comme il est grave et mérite ce nom ! Charles-Quint le tenait toujours près de sa personne, le consultait souvent, lui donnait des preuves touchantes de son affection, et, le jour de son abdication, se montrait appuyé sur son bras.

Mais le contraire eut lieu quand Philippe II remplaça son père. L'aversion

du nouveau roi pour Guillaume le Taciturne devint bientôt manifeste. Et, comme après sa première femme, Anne d'Egmont; après sa seconde, Anne de Straxe; après sa troisième, Charlotte de Bourbon, il en eut une quatrième, qui fut Louise, fille de l'amiral de Coligny et veuve de Théligny, victime de la Saint-Barthélémy, protestante comme lui, Philippe II le prit plus en haine que jamais et s'en montra plus sévère que jamais contre les Pays-Bas.

A son représentant farouche, Granvelle, il fit succéder, pour gouverner notre malheureux pays, l'inflexible duc d'Albe, aussi fameux par sa férocité que par ses talents. Celui-ci débute par faire paraître devant une commission les principaux seigneurs des Pays-Bas. Guillaume d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn, sont les principaux cités à ce tribunal de sang. D'Egmont et de Horn sont tout d'abord décapités à Bruxelles...

Oui, m'écriai-je, moi, Emile, j'ai vu au musée de Nimègue l'épée à deux mains qui servit à cette terrible exécution...

— Guillaume le Taciturne refusa de comparaître, lui... reprit notre vieux guide, dont la voix était pleine de sanglots. Et, comme ses biens furent confisqués, et son fils aîné, le comte de Buren, enlevé et conduit en Espagne, notre Guillaume résolut de délivrer son pays et de reprendre par la force les domaines dont on l'avait dépouillé. Il leva des troupes, souleva les villes et les villages, et entra décidément en guerre ouverte avec l'Espagne représentée par le duc d'Albe. Mais alors ce terrible despote exerce de si cruelles atrocités que tous les Pays-Bas tremblent. Guillaume est obligé de déposer les armes, au moins pour un temps, car le tocsin de la Saint-Barthélémy le prévient que dans toute l'Europe on est hostile à la réforme religieuse qui veut lever l'étendard de la révolte.

Mais voici qu'une foule d'habitants de ces contrées, chassés par les persécutions de l'Espagne, équipent un grand nombre de vaisseaux, armés en guerre, et s'emparent de tous les navires espagnols. Ces nouveaux aventuriers, dévoués au Taciturne, chassent leurs ennemis de plusieurs villes, et appellent Guillaume d'Orange pour gouverner les provinces soulevées.

C'est en ce moment que, pour rendre toute réconciliation avec les Espagnols impossible, les Provinces-Unies des Pays-Bas bannissent le culte catholique, sur la proposition de Guillaume, et jurent fidélité aux églises de Luther et de Calvin.

Aussi le duc d'Albe envoie-t-il son fils contre les villes révoltées, et Zutphen, Nardem et Haarlem sont obligées de se rendre après une défense héroïque que la liberté seule peut inspirer. Mais traitées avec une barbarie sans pareille par les vainqueurs, les autres villes jurent de tout souffrir plutôt que de capituler:

— Pauvre Haarlem, 'Im'écriai-je, nous avons su en effet, sur les lieux mêmes, combien elle eut à souffrir en cette terrible circonstance!

— Enfin la cour d'Espagne rappelle le duc d'Albe et lui donne Requesens pour successeur. Enhardi par une victoire et la mort de Ludovic de Nassau

et du comte Henri, son frère, les Espagnols pénétrèrent dans le cœur de notre pays une fois encore, et viennent mettre le siège devant Leyde.

— Oui, mais la rupture des digues les force de les abandonner... dis-je.

— On vous a dit cela à Leyde, aussi, n'est-ce pas ? C'est que ces tristes souvenirs vivent dans tous les cœurs.

Bref, continua Barris, les Provinces-Unies forment le fameux traité de la *Paix de Gand*, dans le but de s'entr'aider à s'affranchir de la servitude odieuse des Espagnols. Elles donnent le titre de souverain à Guillaume d'Orange, et l'invitent à résider à Bruxelles. Et pendant que Requesens est remplacé par l'archiduc don Juan d'Autriche, qu'une mort prématurée ravit, et que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, vient prendre sa place, notre Guillaume, par le *Traité d'Utrecht*, à la date du 20 janvier 1579, affranchit complètement nos provinces du joug des Espagnols, et rend à la Hollande son indépendance et sa liberté.

Alors les États-Généraux de nos provinces, en 1581, assemblés ici, à la Haye, déclarent le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et établissent Guillaume chef de leur gouvernement.

Les Espagnols étaient chassés, la guerre de l'indépendance mise à bonne fin, la maison d'Orange devenue souveraine. Il ne restait plus qu'à guérir les plaies causées par tant de calamités.

Mais, hélas ! le 10 juillet 1584, lorsqu'il n'avait que cinquante-deux ans, à Delft, où il se croyait le plus en sûreté contre toute haine, notre Guillaume le Taciturne fut assassiné cruellement...

Il n'eut que le temps de dire :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi et de ce pauvre peuple !

Barris suspendit son récit, car les larmes d'une extrême douleur étouffaient sa voix, et il regardait la statue de bronze avec amour.

— Mais consolez-vous, lui dit M. Dory : les fils de Guillaume, le prince Frédéric Henri de Nassau-d'Orange, a constitué l'œuvre de son père, et, après lui, maintenant encore, les Nassau-d'Orange qui lui ont succédé, et qui ont dans les veines du sang du Taciturne. Donc...

— Monsieur, répondit Barris, il y a des choses dont on ne se console jamais. Pour moi, le premier motif d'un amer chagrin, c'est que Guillaume était huguenot, et a introduit dans ma patrie les doctrines rebelles de Luther et de Calvin, ce que je vois avec regret, car je suis catholique et fidèle à l'Évangile de Jésus que Luther et Calvin ont défiguré. Ensuite... oh ! tenez, il faut que vous soyez Français et bons comme je vous vois, pour que je vous le dise... c'est que je suis un descendant de Guillaume le Taciturne, par Louise, la fille de l'Amiral de Coligny, que je déplore les erreurs de ceux de mes ancêtres que je dois aimer, et que le malheur et l'abandon sont venus s'asseoir à mon chevet, sans qu'il me soit possible de faire entendre ma voix...

Heureusement la religion me console...

Je vous laisse à penser si nous donnons quelques consolations à ce bon vieillard , Madame.. Mais il est tard : minuit sonne. Il ne me reste que le temps de vous dire bonsoir et bon jour, avant que mes yeux se ferment.

E. D.

IV.

La Mer du Nord. — Coucher de soleil. — Une tempête de nuit. — Bains de Scheveningen. — Une fête aux flambeaux. — L'avenue de feu. — Carrosses et pataches. — Voyage en trekschuites. — Delft. — La tombe du Taciturne. — La victime et l'assassin. — Un Hollandais oublié sur la terre par le ciel. — L'hôtel du Lion-d'Or. — Le genièvre. — *Rotterdam*. — La petite maison d'un grand homme. — Où l'on voit que Gargantua n'est pas un être idéal. — Magnificence d'une ville aux cent bras. — Ce qu'on ne voit qu'à Rotterdam. — Encore une rencontre sur le steamer de la Moselle. — *Dortrecht*. — Derniers aspects de la Hollande. — La douane belge.

Delft, septembre 1855.

MADAME,

Je suis désespéré de vous faire savoir que madame D..... et son fils ont été et sont encore assez indisposés pour ne pas vous écrire. Ils ne veulent pas vous mettre dans l'inquiétude par leur silence, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je prends leur place et vous tiens au courant des différentes circonstances du voyage que nous faisons ensemble.

Ce qui a surtout contribué à fatiguer madame D..... est une fête dont La Haye a été le théâtre ces jours derniers.

Nous avons été le matin visiter la ville ; puis nous nous étions rendus à une revue de troupes de la garnison ; après la revue notre guide nous avait conduits à un château du roi , au bois, parc voisin de sa ville , comme notre bois de Boulogne est à la porte de Paris : si bien qu'à notre rentrée à La Haye, pour faire reposer madame D....., nous avons stationné long-temps sur la place du Plein, au pied de la statue de Guillaume le Taciturne, le héros de la Hollande. J'opinais alors pour que Madame rentrât à l'hôtel et gardât la chambre. Mais il y avait eu fête le matin , à La Haye, et il y avait fête le soir, à Scheveningen, et notre Emile tenait à y aller. Madame D..... fit donc effort, pour être agréable à son fils , et nous partîmes.

Pour rendre cette seconde partie de la journée plus commode et plus

facile, je choisis une excellente calèche, et fouette, cocher ! C'est très-peu de chose, du reste, que le trajet qui sépare La Haye de Scheveningen : une demi-heure de course, tout au plus : et encore une triple allée de vieux arbres, l'une pour les piétons, l'autre pour les carrosses, la troisième pour les cavaliers, partant de la grille de La Haye, appelée *Tolekk*, conduit à ce village. Nous passons devant le château du roi, palais fort ordinaire, et devant une autre statue équestre de Guillaume le Taciturne qui gêne un peu la voie publique, déjà rétrécie par une façade gothique moderne, ayant forme de château-fort, et regardant la demeure du roi. De très-nombreux équipages se rendent déjà comme le nôtre à Scheveningen. Le ciel est orageux : un gros vent de l'ouest charrie de lourds nuages gris. La soirée menace d'être quelque peu orageuse.

Arrivés au bout de cette allée, nous rencontrons le joli village de Scheveningen, avec une ancienne église construite en 1550. Lorsque nous avons traversé l'unique rue formée par les maisonnettes des pêcheurs qui composent ce village, le sol s'élève peu à peu : c'est la dune qui commence. Bientôt nous atteignons le sommet de cette dune. Là, le regard s'arrête étonné, et l'on reste muet de surprise. On a devant soi, à ses pieds, la Mer du Nord roulant sur la côte ses vagues mugissantes.

C'est un admirable spectacle, Madame, que celui de la Mer du Nord, ce soir là, car ses lames s'agitent sous la pression d'un vent violent, le soleil se couche dans des nuages de pourpres et de saphire, en teignant les flots de ses rayons sanglants, et une tempête semble menacer la terre et les eaux de ses fureurs.

Une foule immense de promeneurs va et vient sur la place unie, douce au marcher, brillante sous les baisers de la mer, et aspire avec délices les émanations salines de l'Océan.

À droite nous voyons deux constructions modernes, *le Kursaal et les Bains*. Le Kursaal renferme des salons de conversations, un café et des cabinets de lecture. Pendant l'été les bains attirent une foule de visiteurs, et les baigneurs sont groupés sur les terrasses, et à côté des Bains du Roi, que décore un fronton grec.

À gauche, le port abrite une quantité de barques de pêcheurs, et sur la plage de petits navires déposent le produit de leur pêche, cabillauds, aigrefins, turbots, soles, raies, tous vivants encore, foulés aux pieds par les gamins, et attendant la criée pour être vendus.

En face, la tempête se forme, car voici des bateaux qui luttent contre les vagues pour se rapprocher de la côte, les uns ; les autres, au contraire, paraissent se disposer à partir, et... partent en effet, malgré les reflets sinistres du ciel devenu noir, et taché de sang par intervalles, au fond de l'horizon. On dirait une fournaise d'enfer voilée par d'épais nuages de noire fumée à l'endroit où le soleil a disparu. Le vent devient si fort et agite si cruellement la vague, que les lames viennent se briser avec rage et furie contre le sable,

et que les vaisseaux s'élèvent et disparaissent comme s'ils allaient s'engloutir dans l'abîme.

Oui, c'est un admirable spectacle, à cette heure, que cette Mer du Nord, s'agitant sous la violence du vent, sous les coups de la tempête, sous ce bras tout-puissant du Créateur.

— Ce fut là que s'embarqua jadis Charles II, après les fêtes que lui offrit La Haye, pour retourner en Angleterre, prendre possession du trône de ses pères... dis-je à Emile.

Mais Emile ne m'écoutez pas : il entraîne sa mère sur la plage, au Kursaal, sur le port, partout. Il s'occupe surtout d'observer le triste sort que l'on fait aux chiens de ce pays. Attelés à des charriots par deux, par quatre, on les charge d'énormes poids de marchandises, de poissons, de matériaux, et il faut qu'ils aillent à la ville, ici, là, comme de véritables bêtes de somme. Avec cela, nous dit notre guide, un brave homme du nom de François Barris, on les nourrit si peu, que souvent ils tombent d'inanition, épuisés par la fatigue, l'abstinence et les coups.

Heureusement voici les fanfares guerrières qui se mêlent aux sifflements de l'aiglon, aux éclats du tonnerre qui commence à bondir dans l'espace, et aux murmures de la foule. Nous nous dirigeons aussitôt vers le Kursaal centre de la fête. Hélas ! vainement des guirlandes de lanternes chinoises ont été disposées avec art, vainement des pièces d'artifices doivent égayer le mouvement des promeneurs : un vent sans pitié souffle, éteint, siffle, et se rit de tous les efforts. Et cependant mille équipages, berlins, landaus, coupés, calèches, attelages magnifiques vraiment, de la ville et de la cour, arrivent, se succèdent, se pressent, vont et viennent apportant des flots de visiteurs. Nonobstant la mauvaise humeur du ciel, la fête se fait : jeux, danses, spectacles, vous savez le programme de ces sortes de circonstances, et je ne vous le détaillerai pas, Madame.

Cependant la nuit est tout-à-fait venue : nuit sinistre sur terre, malgré les flambeaux qui brillent ; nuit horrible sur mer, car pas une étoile ne brille aux cieux, et la vague déferle avec un fracas qui brise l'âme, à la pensée des pauvres pêcheurs.

J'appelle alors notre cocher et le guide que nous avons envoyé festoyer en face d'un moka fumeux ; et priant madame D... de songer avant tout à sa santé, je la fais remonter en voiture. Nous redescendons la triple avenue de La Haye. Mais nous avançons à grand-peine, tant est innombrable la foule des véhicules de toutes sortes qui la suivent en tout sens, car figurez-vous que chacun de ses arbres, chacune de ses branches, je dirai presque chacune de ses feuilles se sont changés en lampions, flamboient et font ruisseler la flamme. Lustres de feu, portiques de feu, arabesques de feu, orchestres en plein vent, chants et causeries, rires et quolibets, tout cet ensemble, le long des voûtes de verdure de cette nef magique nous laissent une impression dont le souvenir ne s'effacera pas de long-temps. Vous dire le nombre

de carrosses, de cabriolets, de pataches, de voitures arisocratiques, de charrettes plébéiennes qui circulent ce soir-là de La Haye à Scheveningen et de Scheveningen à La Haye, serait chose impossible.

Nonobstant le plaisir que put avoir votre amie, Madame, la fatigue de la journée et le brisement de cette soirée orageuse la firent se réveiller malade le lendemain. Par sympathie, mon cher élève se trouva harrassé. Aussi défense de quitter le lit. J'ai vu un médecin : de chez le médecin j'ai couru chez le pharmacien ; et un bon traitement avec lochs et juleps va guérir mes souffreteux.

Pendant qu'ils jouissaient du far-niente du repos, j'ai visité le musée de la capitale de la Hollande. Le palais qui le renferme porte le nom de *Maison du prince Maurice*. Le rez-de-chaussée contient des collections ethnographiques et historiques fort curieuses.

J'y ai vu l'habillement complet que portait S. A. S. le prince Guillaume I, le Taciturne, le 10 juillet 1584, lorsqu'il fut assassiné par Balthazar Gérard, les deux pistolets et la pièce de plomb du meurtrier, la montre antique du prince, sa chemise même toute ensanglantée, et la copie du jugement de Balthazar.

J'y ai vu le fauteuil de prison de J. Olden Barneveldt.

Un couteau avec lequel les druides faisaient des incisions aux victimes humaines qu'ils dévouaient à Hésus ou à Teutates ;

Un tambour du roi de Diakura, orné des machoires de ses ennemis ;

Un sceptre antique d'un roi des Parthes ;

Et mille objets historiques ou ethnographiques, du Japon, de la Chine, du monde entier, palaquins, meubles, costumes, pierres, armures, instruments de musique, éventails, parasols, boîtes, coffrets, réchauds, bois de sandal, pendules, bracelets, coupés, cajaks, etc. Je m'explique la richesse de ce musée par ce souvenir, que les Hollandais étaient seuls admis dans le Japon, et ont des relations avec tous les peuples du globe.

Un des conservateurs de ce musée, heureux sans doute de mon étude à tout voir, et devinant que j'étais Français, vint très-obligement se mettre à ma disposition, et fut très-courtois à mon endroit, chose dont je lui garde reconnaissance.

Parmi les peintures qui occupent le premier étage, je puis vous signaler, Madame :

Les bourgmestre d'Amsterdam recevant Marie de Médicis à son entrée dans cette ville, par Kreyser ;

Une admirable *Étude d'animaux*, de P. Potter ;

La leçon d'anatomie, par Rembrandt, merveille de l'art ;

Et des Ruisdaël, des Holbein, des Van-Ostade, des Van-Dyck, et des Rubens.

Aujourd'hui, madame D.... va beaucoup mieux ; Emile, par contre, est

frais comme une rose et gai comme un papillon. Aussi faisons-nous une excursion à Delft, d'où je vous écris, Madame.

Nous y sommes venus en *Trekschuite*, par un canal qui fait communiquer Delft et La Haye. Mais vous ignorez ce que c'est que voyager en *Trekschuite* peut-être? Ce n'est pas autre chose qu'aller en galiotte, Madame. La galiotte en France, et le *trekschuite* en Hollande, sont de petits bateaux divisés en deux parties à l'intérieur, et formant un salon d'une part, et une salle d'autre part, que traînent un ou deux chevaux. Il y avait jadis une galiotte fameuse de Mantes à Rolleboise, sur la Seine; et, sur la Marne, il y a encore une galiotte ou bateau-poste de Paris à Meaux. Or, c'est sur un bâtiment de ce genre que nous sommes venus de La Haye ici. Je vous assure que l'on ne saurait choisir de trajet plus agréable, pour aller en *trekschuite*, que celui qui sépare ces deux villes. Les bords du canal offrent des vues charmantes et variées. Toutes les heures part un *trekschuite*, et le voyage ne dure que soixante minutes.

Delft, *Delphi* ou *Delphium* est une ville de la Hollande méridionale, entre Leyde et Rotterdam, dans une délicieuse situation, sur la Schie, petit fleuve mettant en communication la ville avec le port de mer de Delfshaven. Son origine doit être rapportée à Godefroid le Bossu, duc de la Basse-Lotharingie, qui ayant conquis la Hollande dont il avait chassé Robert le Frison, fit commencer l'enceinte de Delft, en 1074.

Delft est bâtie d'une manière très-régulière. Un voyageur français la visitant au *xvii^e* siècle, disait qu'on l'admirerait davantage si elle n'était pas dans le pays des belles villes. Elle est cependant plutôt jolie que belle, les constructions hollandaises ayant en général quelque chose de plus mignard qu'imposant. Seulement elle est fort triste, et cependant c'est une place de guerre de troisième classe qui devrait avoir quelque mouvement et quelque vie, ce dont elle manque. Elle a été ravagée par deux incendies en 1636 et 1654.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur une grande place, en face de l'église neuve, est un édifice gothique qui mérite quelque attention.

Sur le quai d'un canal, assez près de là, se trouve le *Prinsen-Hof*, *Tour des Princes*, maintenant caserne, mais jadis château de Guillaume le Taciturne. Notre guide nous y conduit.

Ce guide, très-brave homme assurément, a la prétention d'être quelque peu parent de ce Guillaume, et, en effet, si l'épithète de taciturne ne peut lui convenir, il mérite au moins celle de mélancolique, car chaque fois que son métier de guide le force à parler de Guillaume, le bonhomme se pose en saule pleureur, et le voilà qui larmoie des yeux et de la voix.

— C'est ici, nous dit-il en nous faisant pénétrer dans une des salles du *Prinsen-Hof*, et en suivant du doigt des sillons dans une muraille, c'est ici que notre généreux *stathouder* tomba sous le coup de pistolet de son assassin. Voici les traces que la balle meurtrière a laissées dans la muraille. Ici l'infortuné rendit son âme dans les bras de sa femme, fille de votre Coligny.

Là fut arrêté Balthazar Gérards, l'infâme soudoyé de Phillipe d'Espagne. C'était le 10 juillet 1584.

Et en guise d'oraison funèbre, le digne guide pousse un sanglot qui retentit dans toute la profondeur de la salle.

Mais il ne nous en conduit pas moins dans l'*Église Neuve*, construite en 1381, et sans nous en vanter le carillon, qui est magnifique, il va chercher gravement le bedeau, nous fait ouvrir, en pénétrant solennellement dans le temple qui est froid à l'œil et au cœur, comme toute les églises protestantes, il nous mène droit à un superbe mausolée qui occupe la place de l'autel, dans nos sanctuaires.

— C'est là que repose Guillaume I^{er}, prince d'Orange, sauveur de la patrie! nous dit-il.

Et il s'agenouille dans un angle et reste en extase, muet et immobile, comme les statues de marbre du tombeau.

Ce mausolée est soutenu par quatre groupes de colonnes de marbre auxquelles sont adossées autant de figures qui représentent les vertus cardinales. En entrant, on se trouve en face de la statue du prince, assis et couvert de son armure, à l'exception du heaume. Mais au centre, sous le dais que supportent les groupes de quatorze colonnes, le prince est couché sur un sarcophage. Aux pieds du prince en costume de capitaine, se trouve l'effigie d'un petit chien qui lui avait sauvé la vie en l'avertissant de l'approche de deux bandits espagnols qui déjà prétendaient l'assassiner dans son camp, près de Malines, en 1572. Une statue de la Victoire, en bronze, dont le pied ne tient au monument que par l'extrémité du pied, domine le tombeau. Sur les côtés nous lisons cette inscription :

Æternæ memoriæ Guillelmi, Nassovi, patris patriæ, etc., quem Philippus II : Hispaniæ rex, ille Europæ timor, timuit, non domuit, non terruit, sed empto percussore fraude nefando sustulit.

Ce sont les Provinces-Unies qui, en 1621, érigèrent ce monument en l'honneur de Guillaume. Il est l'œuvre de Keyzer et Quellinus.

Cependant notre guide s'était relevé, et, comme pour satisfaire aux mânes de Guillaume, à la façon antique, le digne homme nous dit :

— La tête de ce grand homme avait été mise au prix de 25,000 écus d'or et de titres de noblesse. Or, ce fut un Franc-Comtois du nom de Balthazar Gérards, qui ambitionna cette récompense. A peine Guillaume eut-il rendu le dernier soupir, que Balthazar fut arrêté. Après jugement, pour exécuter la sentence, pendant qu'on célébrait les funérailles de la victime avec une pompe extraordinaire, le meurtrier eut la main droite brûlée, et, après l'avoir tenaillé par tout le corps avec des fers chauds, on le coupa en mille morceaux.

— Ainsi fut anoblie sa famille! dit Emile.

— Pas du tout, dit une voix, celle d'un étranger en long manteau que nous n'avions pas vu s'approcher, pas du tout, car il est un de ses descen-

ants qui obtint du petit neveu de ce Guillaume, que vous pleurez, la reconnaissance des lettres d'anoblissement données à Balthazar Gérards !

.....

Le guide ne répondit rien. L'étranger s'éloigna à pas lents... et nous sortîmes à notre tour, mais non sans avoir vu aussi le tombeau de Hugo Grotius, mort à Rostock, en 1645, qui repose dans cette église.

Dans l'*Ancienne Église*, datant du x^e siècle, et dont le beau clocher penche beaucoup, nous visitons les tombeaux de l'amiral Tromp, dont j'ai vu l'armure, criblée de balles, hier, au musée de La Haye.

Avant de quitter Delft, Emile veut acheter la gravure du tombeau de Guillaume, ce qui flatte beaucoup Barris, devenu plus mélancolique encore depuis la parole étrange du mystérieux personnage de l'église. Pour cela nous entrons dans un magasin de librairie. Figurez-vous au comptoir, Madame, un de ces gros et lourds Hollandais, buveurs de bière et fumeurs de pipe, tels que nous les représente Teniers. Il ne lui manque que le costume du xv^e siècle : à part cela, c'est la même épaisseur, le même sourire, etc. Il a grand-peine à nous comprendre : nous sommes pour lui un monde fantastique. Assurément c'est un Hollandais de 1500 oublié sur la terre par le ciel !



Rotterdam, septembre 1855.

Je continue ma lettre à Rotterdam, où nous sommes depuis hier, Madame. Madame D.... se trouvant complètement remise, nous avons fait au musée de La Haye une nouvelle visite : nous avons été voir les églises ; Emile, de son côté, a tenu à caresser les cigognes qui errent à l'aventure sur le marché aux poissons, où la ville les entretient, rendant ainsi hommage à ses représentants héraldiques, et enfin, nous avons pris le chemin de fer de Rotterdam.

Le rail-way a d'abord longé pendant quelque temps des jardins et des maisons de campagne : puis s'est montré à notre droite le clocher de la ville de *Riswich*. Ce *Riswich* est fameux par le traité de paix qui y fut conclu en 1697, entre l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Allemagne et l'Espagne. Une colonne commémorative marque l'emplacement occupé là jadis par le château du prince d'Orange. Ce fut là qu'on signa le traité.

Après *Riswich* nous avons revu Delft, son château, ses clochers et le beffroi de son Hôtel-de-Ville.

De Delft nous sommes arrivés à la ville de *Schiedam*, chère cité bien-aimée des buveurs de genièvre, car on n'y compte pas moins de deux cents distil

leries, qui doivent donner la mort à plus de deux mille hommes par année, tant est pernicieuse cette liqueur que de misérables niais aiment avec passion.

Enfin, laissant à notre droite le port de Delft, *Delfthaven*, sur la Meuse qui arrive à la mer, et à gauche le village d'*Overschie* patrie de l'amiral Piet-Hein, nous entrons dans la gare de la commerçante et industrielle *Rotterdam*.

Rotterdam tire son nom de la petite rivière *La Rotte* qui vient se jeter dans la Meuse. Elle affecte la forme de triangle. Située sur la rive droite de la Meuse, fort large en cet endroit, elle offre un aspect imposant et magnifique surtout du côté de Dordrecht.

Une quantité de canaux, parmi lesquels il faut citer ceux de *Leuwe-Harden*, *Oude-Haven*, *Nieuw-Haven*, qui sont les bras de la Meuse, sillonnent la ville dans toutes les directions. Les quais de ce port immense, le *Wyn*, le *Blahc*, celui de *Gueldre*, celui des *Espagnols*, le *Harengelieth*, et l'admirable *Boomtjes* orné de belles allées d'arbres le long de la Meuse, en font l'une des premières villes du monde.

Nous sommes tout étourdis au grandiose spectacle que nous avons sous les yeux, spectacle qui efface l'impression que nous avait faite Amsterdam. Les navires énormes, de toutes nations, portant les pavillons de tous les peuples de l'univers, circulent dans cette vaste cité, comme les fiacres dans nos rues de Paris et avec la même facilité. Et puis, les rues et les quais sont bordés de somptueux hôtels, de magnifiques maisons, et sur les canaux, dans les rues, le long des quais, partout, des matelots, des officiers de marine, des calfast, des gens de toutes les régions du globe, vont, viennent, s'agitent, crient, font faire place, et animent la ville, que c'est à en perdre la tête. C'est un mouvement et une vie qui révèlent la puissance commerciale et l'heureuse position au milieu des eaux de cette belle ville de Rotterdam.

Il y a deux parties très-distinctes dans Rotterdam : la ville intérieure, *Binnenstadt*, et la ville extérieure, *Bintestad*. Elles sont séparées l'une de l'autre par une rue fort longue, très-large et assez belle. Cette rue, la Rue-Haute, est placée sur le sommet d'une digue énorme qui sert d'épine dorsale à Rotterdam, et abrite *Binnenstad* contre les marées. La première ville a beaucoup de rues étroites et de maisons de chétive apparence, occupées par les artisans. C'est dans *Bintestad*, au contraire, que se trouvent les grands hôtels et les palais des riches négociants.

Rotterdam n'est pas une ville moderne, du reste. Elle a été fondée au ^{xii}e siècle, et obtint ses droits de cité en 1272.

En 1480, elle fut prise par François de Brederode, qui la défendit longtemps contre l'empereur Maximilien.

Elle fut réduite en cendres en 1562.

Occupée par les Espagnols en 1570, elle ne fut délivrée qu'en 1572, et obtint, en 1586, une voix dans l'assemblée des États-Généraux.

Dès-lors, son commerce prit un développement toujours croissant.

Rotterdam est la patrie du peintre Van-der-Werff.

Elle a vu naître aussi le fameux Erasme, en 1467. Nous avons désiré connaître la maison de cet illustre savant. On nous a montré une petite bicoque, couverte en taverne, et sur la façade nous avons aperçue une statuette, avec cette inscription :

Hæc est parva domus magnus in quâ natus Erasmus.

Ensuite, sur la place du Marché, nous avons retrouvé son effigie en bronze, dressée sur un piédestal en marbre, entouré d'une balustrade en fer. Cette statue décore le grand pont de la Meuse : mais l'épithaphe suivante décore la statue :

DESIDERIO ERASMO

*magno scientiarum atque litteraturæ politoris vindici.
et instauratori viro , seculi sui primario, civi omnium
præstantissimo , nominis immortalitatem scriptis consecraverunt*

S. P. Q. ROTTERDAMUS.

A Bâle, où mourut ce célèbre réformateur, en 1536, nous avons vu, l'année dernière, à notre retour de Suisse, le tombeau d'Erasme, en granit rose, simple pierre qui portait ce seul mot.

TERMINUS !

Vraiment, Madame, j'ai trouvé ce mot magnifique pour exprimer la mort. Seulement pour qu'on rappelle sans angoisses ce *terme de la vie*, faut-il n'avoir pas lutté contre Jésus le Sauveur, et ne s'être pas mis en révolte d'orgueil contre l'Évangile qu'il a donné aux hommes humbles et soumis !

Nous avons visité l'église cathédrale de St-Laurent, où reposent les héros de la marine hollandaise tués dans la guerre avec la France, de 1660 à 1674, de Wit, Kortenaar, Brakel, de Lief, Nes, Mooi, etc. Elle est dans le style gothique de l'époque de transition et remonte à 1724. Son grand orgue est fort remarquable. Du haut de la tour, qui est très-élevée, la vue est charmante.

L'église réformée a un magnifique clocher gothique du meilleur goût.

Non loin de la statue d'Erasme, nous remarquons un édifice d'extérieur assez modeste, qui forme un carré long et renferme une cour entourée d'une colonnade : c'est la Bourse.

Enfin, dans nos pérégrinations à travers la ville, nous tombons aussi dans le quartier des Juifs. Gardez-vous d'y entrer jamais, si vous venez à Rotterdam ; car, figurez-vous la population la plus immonde, tellement immonde que, pendant que je parle à une femme pour lui acheter un petit coffret dont Emile a la fantaisie, je vois errer sur son visage, comme des cavaliers sur un Champ-de-Mars, toute une cavalcade de...

Je n'ose achever; mais, au moins, je puis dire qu'il n'y a qu'à Rotterdam, et chez les Juifs, qu'on puisse voir une pareille incurie

Ce n'est guère le moment de parler de dîner... Mais l'histoire est là, et son inflexible rigidité me contraint à dire que nous passons du quartier des Juifs à la table d'un hôtel du quai de Boompjes. Nous eussions même fait honneur au repas, si nous n'avions eu en face de nous deux espèces de Savoyards, faisant tache parmi les convives, dont l'un surtout mangeait avec tant de gloutonnerie, qu'il me rappela Sancho Pança aux noces de Gama-ches, et Gargantua, le terrible ingurgiteur... C'était à en avoir des nausées...

Dordrecht, septembre 1855.

Je termine ma lettre à Dordrecht, où je vais la mettre à la poste, Madame.

Nous avons quitté Rotterdam, ce matin, sur un magnifique paquebot qui remonte la Meuse; en s'éloignant, il nous laisse admirer l'hémicycle immense que forment les quais de Rotterdam, surmontés des tours de l'église Saint-Laurent et de la nouvelle église. Une forêt de mâts couvre la rivière que sillonnent en tous sens des bâtiments de toutes formes et de toutes les grandeurs.

Mais bientôt cette reine du commerce et de l'industrie s'efface lentement à l'horizon, et nous ne voyons plus que larges nappes d'eaux qui couvrent les plaines et les campagnes plates de la Hollande. Ici c'est le Rhin, là le Leck, et puis la Meuse, et puis des marécages.

Voici que l'on s'arrête. Notre paquebot fait escale à un embarcadère de chemin de fer. Des voyageurs montent.

C'est encore M. G. qui se présente à nous; ce sont encore les Belges qui l'accompagnent et dont vous a parlé l'autre jour madame D., je crois, Madame. Et puis d'autres Français sont réunis à eux, et nous voici sur le bateau néerlandais, formant un casino français, et parlant littérature, beaux-arts, industrie, voyages. Un Dijonnais surtout, vêtu comme Perette, « pantalon court et souliers blancs », nous vante les charmes de sa villa, la légèreté qu'il met à franchir six kilomètres pour s'y rendre chaque jour, de Dijon; ses achats au fameux bazar de La Haye, où on lui a vendu cinquante francs une potiche de cent sous; et s'étend en longues apostrophes d'indignation sur l'orgue de Haarlem, qu'il a fait jouer, et sur la cruelle déception qu'il a payée 28 beaux francs. On passe en revue la Hollande; on se conte les mille impressions que l'on a éprouvées; on fume, on prend le thé, on dîne. Enfin, Dordrecht nous apparaît.

Dordrecht, la ville la plus ancienne et la plus riche de la Hollande, au moyen-âge, se montre complètement isolée, sur la rive gauche de la *Merwede*, suite du *Waal*, suite du *Rhin*, qui se laisse ainsi débaptiser à la fin de son cours. Ce qui a causé cet isolement de Dordrecht, posée presque comme une île au milieu des eaux, c'est une terrible inondation qui eut lieu en 1421.

Cette ville fait dans le paysage un effet charmant. Ses clochers, une haute tour carrée, fort ancienne; ses murs antiques et les maisons, étrangement disposées, qui dentellent l'azur du ciel, impressionnent l'âme vivement. Avec cela, grand nombre de navires stationnent là aussi; car la rivière forme un bassin assez large pour donner entrée aux plus grands vaisseaux.

Dordrecht a joué un grand rôle dans l'Histoire de la Hollande.

En 1572, la première assemblée des États libres de la Hollande se tint dans ses murs, et proclama la république des Provinces-Unies des Pays-Bas.

Cent ans plus tard, Guillaume III, prince d'Orange, y fut nommé stathouder à vie, de la Hollande.

Enfin, en 1618 et en 1619, le célèbre synode protestant y tint ses assises, dans le but de terminer le différend entre la secte des Arméniens et des Gomaristes, et pour jeter les bases de l'Église protestante de Hollande.

Nous passerons une nuit à Dordrecht, et nous disons adieu à nos Français et aux Belges, avec l'espoir de nous rencontrer encore. Mais, comme la nuit est loin d'être venue, nous profitons de la dernière soirée que nous passerons sur la terre de Hollande, pour monter sur la vieille tour carrée.

La vue en est splendide, surtout aux derniers feux du soleil. Nous avons devant nous un petit bras de la Meuse, appelé *Spanjardsliep*. Puis, au loin, partout, l'eau, l'eau de la Meuse, l'eau de la Merwede, l'eau du Baes-Boseh, l'eau de la Mer du Nord, à l'horizon, et puis, sur le sol beaucoup plus rare, toujours la belle verdure, toujours les beaux troupeaux de bétail, toujours une riche et calme nature.

Le ciel est si pur, l'air si doux, l'horizon si net, qu'il me semble voir, dans le Brabant septentrional, à notre gauche, le vieux et le nouveau château de *Breda*, la puissante forteresse de cette ville, la flèche de son église. Je désigne même, plus au sud-ouest, des tours et des clochers, comme appartenant à *Bergen-op-Zoom*; plus à l'ouest encore, je signale le magnifique Hôtel-de-Ville bâti par Charles le Téméraire, à *Middelburg* en 1468; et enfin les bastions et les remparts de la ville maritime et militaire de *Flessingue*.

Mais la nuit vient: les ombres se forment; les étoiles s'allument aux cieux. Nous allons nous enfermer dans notre hôtel de Belle-Vue, et mettre nos malles en état de passer demain sous les yeux de la douane belge.

Car nous nous endormirons en Hollande ce soir; mais nous nous réveillerons en Belgique demain.

Je termine, Madame; et, pour vous donner l'espérance de recevoir bientôt une lettre de votre amie, je vous dirai que, grâce à nos repos fréquents, elle jouit maintenant, ainsi que son fils, d'une santé très-prospère.

Agréez, je vous prie, l'expression des sentiments distingués avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre humble et respectueux serviteur,

DORY.

BELGIQUE.

I.

La nuit les chats sont gris. — *Anvers*. — Physionomie de la ville au réveil du matin. — Rubens d'abord. — Notre-Dame et ses merveilles. — Saint-Jacques. — Rubens encore. — Jardin zoologique. — Affabilité belge. — Porter, faro, Lambik. — L'harmonie. — Promenade en calèche. — La citadelle. — Lunette. — Laurent. — Un scalde moderne. — Histoire de la Belgique. — Siège d'Anvers. — Eglise, monuments et musée. — Rubens toujours. — Les rives de l'Escaut le soir. — Tête de Flandre. — Archers flamands. — *Gand*. — Aspect de la ville. — Maison des bateliers. — Monuments. — Château des comtes de Flandre. — Marguerite l'Enragée. — Prodiges de la cathédrale de Saint-Bavon. — Van-Eyck. — Saint-Nicolas. — Van-Dick. — Béguines. — Ruines d'un cloître au clair de lune.

Anvers, octobre 1855,

MA CHÈRE AGATHE,

Avec la santé m'est revenue la bonne humeur, avec la bonne humeur l'impérieux besoin de t'aimer; et avec le besoin de t'aimer le désir de t'écrire. Comme rien n'est plus facile, je cède à mon désir. C'est toi qui aura le plus à t'en plaindre, car il faudra que tu me lises. Donc je t'écris d'Anvers, où nous sommes arrivés hier, dans la nuit, ayant quitté Dordrecht assez tard, dans le jour. C'est comme un nid de goélands au milieu des eaux, et nous aimions beaucoup ses aspects monotones peut-être, mais ayant aussi leur poésie.

La douane belge s'est montrée pour nous fort courtoise. Elle a fermé les yeux sur certaines bagatelles de femmes que je te montrerai, et pour lesquelles j'avais des battements de cœur. Une fois sortie de l'examen, je me suis endormie sur les coussins moelleux du wagon, et c'est à grand'peine que l'on m'a réveillée à notre entrée dans la gare d'Anvers.

Nous avons pris là un fiacre qui nous a conduits à l'Hôtel du Parc, sur la place Verte, en nous faisant franchir des remparts, des portes, toutes choses qui, de nuit, nous semblaient effrayantes, et que j'ai trouvées charmantes aujourd'hui, au grand soleil. Tant il est vrai que la nuit tous les chats sont gris. L'une de ces portes est relevée de trophées et d'armoiries, et nous fait engager dans une longue et spacieuse rue, qui va s'élargissant jusqu'à ce qu'elle atteigne les proportions d'une grande place. C'est la rue de Meer. Une chose nous frappe tout d'abord dans cette course nocturne, et j'y trouve un plaisir extrême : c'est de voir, à chaque coin de rue, des lampes ou lanternes qui brûlent devant des images de la Vierge ou des Christs blêmes et ensanglantés. Poésie pieuse, qui fait bien au cœur..., car où la foi brille, l'amour saint brûle !

Notre hôtel du Parc est magnifique. Situé au centre de la ville, il donne, d'une part, tout près de cette rue en entonnoir, qui a nom rue de Meer, et il a sa façade sur la place Verte, bien nommée, car elle est plantée d'arbres magnifiques, au centre desquels s'élève une superbe statue de bronze avec un piédestal de marbre, portant pour admirable inscription ce seul mot :

P. P. RUBENS.

Pierre-Paul Rubens est un si grand artiste que son nom seul est un éloge. Il est le héros de cette ville d'Anvers, comme Raphaël celui de Rome, Holbein celui de Bâle, Rembrandt celui d'Amsterdam, Van-Dyck celui de Gand, Hemmeling celui de Bruges, Van-Dyck celui de toute la Belgique, Murillo celui de l'Espagne, et Michel-Ange celui du monde entier.

De très-bonne heure, ce matin, je me suis préparée à sortir ; car j'entendais M. Dory dire à Emile :

— *Anvers vient d'Antwerpen, main coupée*, que la ville porte en effet dans ses armoiries. On dit, à cette occasion, que sur les bords de l'*Escaut*, fleuve qui arrose Anvers, comme le Rhin arrose Bâle, Strasbourg, Mayence, Coblenz, Cologne, habitait un géant qui s'était fait douanier. Il examinait toutes les cargaisons des bateaux de l'*Escaut*, et se faisait de petites pacotilles, à son profit, de ce qu'il prélevait sur le trop-plein des colis. Or, il y eut un certain Brabant, petit, mais brave, qui s'impatienta du régime imposé par le géant ; et, un jour que la moutarde lui monta au nez plus fort que d'habitude, il coupa la main du géant, et l'envoya se promener dans les profondeurs du fleuve.

Tu vas voir une ville qui n'a pas la forme d'un triangle, comme Rotterdam, mais la figure d'un arc, dont l'*Escaut* est la corde ; et, comme Anvers, qui

compte cent mille habitants, n'a pas moins de trente-deux places, de trente églises; offre des rues larges et régulières; de superbes faubourgs et de belles promenades; une académie des beaux-arts, dont les Anversois sont tres-friends; un athénée; un collège; un musée; une bibliothèque; un jardin zoologique; un palais impérial; une maison anséatique; un baigne; des quais pittoresques; une citadelle; et surtout une maison ayant appartenu à Rubens des tableaux peints par Rubens, une cathédrale illustrée par Rubens, un Saint-Jacques offrant à notre curiosité le tombeau de Rubens; juge combien nous avons à voir, prépare-toi, et partons!

Nous partons, en effet, ma chère amie, et à peine sommes-nous arrivés sur la place Verte, au pied de la statue de Rubens, que nous voici en extase devant la magnifique, la sublime, la merveilleuse flèche de la cathédrale, qui est là devant nous, dorée par le soleil levant, rutilant sur un ciel d'azur sans aucun nuage, et nous faisant entendre ses mélodies aériennes comme pour saluer notre bienvenue.

Et puis, tout autour de ce splendide édifice, figure-toi quantité de maisons bâties à la mode espagnole, car Anvers a été espagnole, ayant pignon sur rue, en bois, avec des fenêtres à petits carreaux plombés.

Où aller, tout d'abord, sinon dans la maison de Dieu, dans cette riche cathédrale, dédiée à Notre-Dame, d'abord et avant tout pour prier, mais en suite pour admirer?

Donc, en passant au milieu de ces pâtés de maisons, qui datent du moyen-âge et de la renaissance, et qui portent le vénérable vernis des siècles, nous entrons dans *Notre-Dame*, les yeux encore fixés sur sa flèche espagnole, qui s'élance déliée comme un mât gigantesque dominant toute une flotte. D'abord nous courbons la tête. Sous tant de majesté sainte, comment ne pas s'incliner? Le catholicisme seul peut inspirer et conduire à fin une œuvre aussi grande, aussi belle!

Cette église est du *xiii^e* siècle; mais elle ne fut achevée que sous Charles-Quint. Tout y était d'or, jadis: vases sacrés, flambeaux, ostensoirs, crédences, encensoirs. Nous sommes arrêtés par des confessionnaux sculptés, par une chaire admirablement œuvre, découpée, fouillée à jour, offrant à l'œil tout l'Eden, à sa sortie de la main de Dieu; les animaux, les oiseaux, les arbres du paradis terrestre, et jusqu'au singe qui fait la grimace sur le haut de l'escalier. Les quatre parties du monde, Asie, Europe, Afrique et Amérique, se prêtant un mutuel secours, supportent la tribune. Ce magnifique travail est l'œuvre de Verbruggen. Puis nous contemplons aussi un superbe Christ en croix, fait par Goethals, avec le bronze d'une statue de ce duc d'Albe qui martyrisa la Hollande. Aussi dit-on que *d'un profond scélérat on a fait un grand saint*.

Mais nous avons hâte d'arriver à la *Descente de croix*, et à la *Crucifixion*, de Rubens. Ce sont là les deux trésors inestimables que nous voulons voir de suite, sans retard. Nous avons soif d'être en face de ces inimitables chefs-

d'œuvre. Nous savons à l'avance, qu'en Belgique les merveilles de l'art sont cachées sous de vastes rideaux de serge qui ne permettent de contempler ce qu'ils voient qu'autant que l'on fait jouer une clef d'or. Cette clef d'or, nous la portons à la main : mais, hélas ! nulle part nous ne voyons de serge verte.

Je me trompe : nous arrivons juste au moment où le suisse fait mouvoir l'un de ces rideaux qui couvre un grand tableau, celui du maître autel. Ce n'est ni la *Descente* ni la *Crucifixion*, mais c'est égal, c'est de Rubens, l'*Assomption de la Vierge*, page magnifique, la plus noble peut-être, celle qui donne à Marie ce cachet divin, cette grandeur mystérieuse et virginale que l'on comprend le mieux. Ce sont des Anglais qui ont le privilège de faire lever le rideau : nous sommes là, nous en profitons. Rubens a mis seize jours à parfaire ce chef-d'œuvre, et il toucha cent florins par jour, soit près de six-mille francs...

Puis de guerre las, nous demandons la *Descente* et la *Crucifixion*.

— Ces deux toiles sont dans l'atelier de restauration, nous répond un be-deau.

Il paraît que c'est la manie des Belges de souvent restaurer. Peu importe, nous avons le mot de l'énigme, on nous indique l'atelier, nous y courons...

Je les ai vus, ma chère Agathe, ces deux inimaginables compositions, et je suis restée muette en les regardant. C'est te dire combien je fus émue. Oui, nous sommes restés au moins une heure devant ces peintures incomparables, et les toiles, leurs volets, leur saint Christophe, nous avons tout contemplé dans le silence de l'admiration. N'attends pas de moi la description de ces tableaux dont tu as vu partout des copies, car il est de ces choses qui perdent à la description : on ne peut que se taire. Je ne te conterai qu'une rapide anecdote.

Rubens, ici, je t'en préviens, on prononce Rubènece, Rubens faisait construire une maison dans le voisinage d'une propriété de la société des arquebusiers. Il empiéta quelque peu sur le terrain. *Indè ira*, comme dirait M. Dory. Donc, pour contenter tout le monde, il fut décidé que Rubens ferait un saint Christophe, patron des arquebusiers, et que cette toile serait donnée par lui à la société. En se mettant à l'œuvre, Rubens se frappa le front : Christophe veut dire Porte-Christ... fit-il... Je vais donc faire des Juifs portant le Christ qu'ils descendent de la croix : sur les volets ouverts, je représenterai la *Visitation* de la Vierge portant le Christ dans son sein, et la *Présentation* qui montrera la Vierge portant le Christ dans ses bras !... Ce qui était dit, fut fait. De là le fameux tableau de la *Descente de Croix* donnée aux arquebusiers. Ceux-ci goûtèrent mal la chose et ne reconnurent pas un chef-d'œuvre dans le tableau, les misérables ! Il fallut les contenter. C'est alors que sur les volets fermés, Rubens peignit un saint Christophe gigantesque. Enfin les gens de l'arquebuse furent satisfaits.

Je ne vais pas te parler de toutes les richesses de cette riche cathédrale d'Anvers, ma bonne Agathe : j'aurais trop à faire.

Je te signalerai seulement un *Portrait de Moretus*, ami de Rubens, et un tableau de la *Résurrection* du même artiste ;

Une *Noce de Cana*, par Martin de Voss ;

La magnifique *Tête de saint François*, de Murillo ;

La Cène, par Otto Vénius ;

Et un *Jésus dans le temple*, par Frank le Vieux.

Au pied de la grande tour, je te signalerai également le tombeau d'un grand artiste anversoïse, Quintin Métyzys, surnommé le *Maréchal d'Anvers*, mort en 1529. Cet homme était forgeron ; mais un forgeron habile : et la preuve c'est que ce fut lui qui exécuta le tombeau en fer du roi Edouard IV, que l'on admire en Angleterre. Ce forgeron désira épouser la fille d'un peintre, Anversoïse comme lui, du nom de Floris. La fille d'un artiste à un Forgeron ! juge de la colère de Floris... Métyzys ne se décourage pas. Il quitte l'enclume et le marteau, prend la palette et le pinceau, et le voilà travaillant si fort et si bien, qu'il produit des chefs-d'œuvre, une *Descente de Croix* sublime d'expression, des *Peseurs d'or*, qui ont enthousiasmé toute l'Europe, etc., mérite un surnom glorieux, et épouse celle que son cœur appelait. Aussi telle est son épitaphe :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

A côté se voit la bonne tête flamande du bon maréchal d'Anvers, et de l'autre côté, en regard du vers précédent, ces mots :

Quintino Metzys.

*incomparabilis artis pictori, admiratrix gratuque posteritas
anno post obitum sæculari CIO. IO, CXXIX. (1629.)*

Nous sortons de la cathédrale, et, chemin faisant, nous visitons :

L'*Hôtel-de-Ville*, qui forme la principale façade de la place de ce nom ; un marché l'encombre en ce moment des mille produits, ce qui ne nous empêche pas d'admirer bon nombre de maisons dont mille propriétaires feraient fi, les Vandales !

Nous traversons le quartier de Meer, dont un autre marché fait circuler les dames anversoïses et les bonnes, pour leur approvisionnement ;

En passant, nous visitons la *Bourse*, cloître à quatre faces, de 1531, appartenant à quatre rues, que forment et soutiennent des arceaux trilobés, supportés eux-mêmes par quarante-quatre colonnes de la plus belle pierre bleue : d'élégantes nervures, partant des piliers, parcourent la voûte, d'où vient le jour, et donnent à cet édifice un caractère particulier de grandeur.

Puis, voici la *Maison de Rubens*, voisine de la rue de Meer, et dont la façade est illustrée par le portrait sculpté du chien favori de l'artiste, chien déjà

reproduit dans le tableau de l'élévation en croix, et le péristyle par une silène et une bacchante ;

Et enfin nous arrivons à l'un des bijoux d'Anvers, l'*Eglise de St-Jacques*.

Là, quoique les murailles soient émaillées de merveilles en peintures, en sculptures, en statuaire, nous passons outre, et nous nous rendons à la chapelle du fond de l'église, où repose le peintre immortel avec sa famille.

Autel de marbre. Au-dessus, statue en marbre de la Vierge, par Duquesnoy, rapportée d'Italie par Rubens. Au-dessous, pierre tumulaire, au niveau du parvis. Mais sur cette pierre au lieu de ce seul mot magique RYBENS ! longue et fastidieuse inscription latine, par Van-Gévaert.

Là dort Rubens, à côté des siens, avec l'une de ses femmes ; l'autre, qui était luthérienne n'a pu être inhumée avec lui.

Mais s'il dort sous la pierre, il vit, ses deux femmes vivent, tous les siens vivent avec eux, là aussi, sur la toile d'un magnifique tableau, monument merveilleux que Rubens prit soin d'élever lui-même à sa mémoire.

Ce tableau représente Rubens costumé en Saint-Georges et souriant de son bon rire d'artiste, sous sa barbe pointue. Son père a la pose et l'attitude de Saint-Jérôme ; Marthe et Marie sont les traits de ses deux femmes. La sainte Vierge offre les traits de mademoiselle Landen, connue généralement sous le nom original du *Chapeau de paille*. La mère du peintre figure aussi sous les vêtements de sainte Elisabeth.

Rien n'est beau, fin, délicat, lumineux comme cette prodigieuse peinture. On demeure foudroyé de l'éclat, de la vérité, de la vie qui s'échappe de chacune de ces têtes magnifiques.

Oh ! ma chère Agathe, que la peinture est un beau talent !

Après cela je te parlerai de Saint-Jacques ?

Résurrection du Sauveur, d'un effet saisissant, par H. Yan-Raelen,

Tentation de saint Antoine, par Corneille de Voss,

Mori de saint Roch, par Quellyn,

La fille de Jaïr, d'Otto-Vénus.

Saint Jean intercédant pour les pauvres, de Gérard Seghers ;

Un Christ en croix, de Van-Dyck ;

Le Jugement dernier, par Van-Orley ;

Voilà pour la peinture ; et encore j'en passe, et des meilleurs. Je passe maintenant à la sculpture :

D'abord un *Banc de communion*, par Kerkx, sur les dessins de Quellyn ;

Ensuite une *Chaire délicieuse* de Willemsens, admirable résultat des leçons données aux Flamands par les Espagnols ;

Dans la chapelle de la Vierge, une statue de l'*Éternité*, sous les traits d'une jeune femme, par Vervoort ;

Dans le chœur, un double rang de *Stalles*, par Verbruggen, dont chacune est une merveille, mais dont l'ensemble éblouit et charme tout à la fois,

Le *Maître-Autel* complète tous ces prodiges de l'art. Il est en marbre, à

colonnes torses, et je puis affirmer qu'il est l'un des plus splendides qui existent. Une statue colossale de saint Jacques taillé dans un seul bloc, et ouvrage de Quellyn, couronne cet autel.

Et note que je ne cite pas une foule d'autres objets d'art. Il me faudrait des lettres qui à elles seules chargeraient un wagon. Mais dis-moi si ce n'est pas d'un musée dont je parle là, plutôt que d'une église? Eh bien, toutes les églises d'Anvers en sont là. Que dis-je, d'Anvers? de Belgique, certes! et jusqu'au moindre village encore.

Tu conçois que pour ce premier jour nous en avons assez. On ne peut trop voir et trop admirer, sans avoir de migraine. Aussi comme l'heure du dîner approche, retournons-nous à l'hôtel du Parc, dîner en compagnie d'Anglais et d'Anglaises pour lesquels je me sens peu de sympathie, nonobstant l'alliance qui réunit nos armées sous les murs de Sébastopol.

La nuit vient : je vais me reposer, maintenant que je t'ai écrit et que mon cœur est satisfait de cet entretien avec toi, ma bonne Agathe. Seulement, avant de m'endormir, je vais prononcer ton nom devant Dieu, et le prier de te bénir.

Au revoir! ce sera tout bonheur pour moi de te serrer bientôt dans mes bras et de répéter de bouche ce que te dit ma plume, à savoir que ton image m'a suivie partout et que je t'aime.

Ta fidèle et sincère amie,

F. D.

Anvers, octobre 1855.

MADAME,

C'est à mon tour à vous écrire, et je m'empare joyeusement de la plume, car j'ai à vous dire mille choses qui vous intéresseront.

Ce matin, nous étions à la table du déjeuner lorsque M. de C... vint nous surprendre et nous prier de l'accepter pour cicerone dans Anvers, sa ville natale, dont il voulait nous faire les honneurs. M. de C... est un belge que nous avons rencontré deux fois, en compagnie de M. G..., dans nos excursions en Hollande. C'est un homme très comme il faut, et parfaitement posé dans la ville où il exerce la noble profession de médecin.

M. Dory fait alors approcher une calèche, et nous partons.

Il faut vous dire, Madame, que tout récemment une société savante, dont M. de C... fait partie, a créé ici un *Jardin Zoologique*. Ces Messieurs sont fiers de leur œuvre. C'est à ce jardin que l'on nous conduit pour nous mettre en présence de perruches, aras, ouistitis, éléphants, crocodiles et sarrigues. Mais nous avons déjà vu tant de bêtes dans notre voyage, qu'en vérité vous

comprenez que celles d'Anvers ne peuvent avoir un grand charme pour nous, car les bêtes sont les mêmes partout. Néanmoins dans son enthousiasme de propriétaire, notre aimable cicerone ne nous fait pas grâce du moindre petit coin de son jardin. Nous croyant dans le ravissement, car la courtoisie exige que nous semblions très-enthousiasmés, le voilà qui nous promène à nous faire faire des lieues dans son établissement. Puis, pour nous reposer dans cette oasis, il nous fait faire halte sous un pavillon mauresque où l'on nous sert porter, faro, lambilk, toutes bières de Belgique dont nous ne pouvons approcher les lèvres.

Bref, nous sortons. Des hurlements des animaux il fait alors passer nos oreilles aux joyeux accords du *Jardin de l'Harmonie*, où un orchestre étudie le concert du soir. Puis notre calèche suivant de beaux boulevards qui forment la ceinture de la ville, M. de C... nous conduit à la *Citadelle*, à sa *Lunette Saint-Laurent*, sur les talus qui dominent le beau fleuve de l'Escaut, en face de la *Tête de Flandre*, ouvrages avancés qui complètent la ligne de fortification d'Anvers, sur l'extrême limite du territoire belge.

Là, inspiré sans doute par la beauté du spectacle grandiose de la ville à notre droite, du fleuve et des campagnes en face, et de la citadelle que nous dominons, l'érudition de M. Dory fait irruption comme le volcan du Vésuve, et le voici qui veut nous parler des divers sièges qu'a soutenus Anvers.

Mais M. de C... s'arrête, et, désireux de nous pénétrer des grandeurs de sa patrie, comme un scalde qui chante, les cheveux rejetés en arrière par sa main qui frémit, il nous dit d'une voix de prophète qui rappelle le passé pour peindre ensuite les splendeurs de l'avenir :

— L'origine des Belges se perd dans la nuit des temps.

César rapporte que les Belges viennent de la Germanie ; jadis ils ont passé le Rhin, se sont fixés dans le pays à cause de sa fertilité, et en ont chassé les habitants.

Vers l'an 112 avant l'ère chrétienne, les Cimbres et les Teutons émigrèrent et envahirent les Gaules : mais ils n'eurent pas bon marché des Belges.

Belg signifie habitant du nord : c'est dire que de toute antiquité nous sommes fixés dans le septentrion des Gaules.

Toutefois les fastes de la Belgique ne commencent avec certitude qu'aux récits de César.

Drusus et l'infortuné Germanicus commandèrent dans la Belgique.

L'imbécile Caligula se montra au milieu de nous, en costume d'histrion, comme pour nous révéler le secret de la honte de ces Romains qui nous avaient vaincus.

Mais vient le jour où les Belges s'unissent aux Franks contre les Romains et les Barbares qui nous arrivent de l'Asie.

C'est alors que les Franks, établis déjà sur les bords de notre mer du Nord, élèvent sur le pavois un chef qu'ils nomment Pharemond, à cause de la dignité de ses traits. Klodion, son fils, s'empare de Tournai, et s'étend jus-

qu'aux rives de la Somme. Après lui, vient Mérowig, et après Mérowig, Hilderik, règne et meurt à Tournai, où on l'enterre...

— Et c'est là, qu'il n'y a pas long-temps encore, on trouva son tombeau renfermant le squelette du roi, une boule de cristal, une francisque et une framée, rongées par la rouille, et quelques abeilles d'or, ce qui aidà à reconnaître la sépulture de ce prince, dis-je, en interrompant M. de C.... J'ai vu ces objets à la Bibliothèque impériale de Paris.... et ils m'ont vivement intéressés.

— C'est parfaitement cela..., dit M. de C.....

Puis il continua :

— Ainsi, vous le voyez, la Belgique est le berceau de ce que la plupart des écrivains appellent la Monarchie française.

Hlodewig mort, ses quatre fils devinrent chefs des Franks. Thiodorik commanda entre le Rhin et l'Escaut : Hlodeher, entre l'Escaut et l'Océan.

De là les dominations fameuses des Franks orientaux et Franks occidentaux, de Franks ripuaires et Franks saliens, d'Austrasie et de Neustrie.

La Belgique alors fut, comme l'Austrasie, gouvernée par des maires du Palais, à partir, en 613, de Pippin de Landen. Landen était une bourgade de la Hesbare, lieu de naissance de Pippin et sa résidence ordinaire.

Dès le IV^e siècle, un christianisme informe s'était répandu dans notre contrée, en se mêlant aux superstitions païennes. Constantin et Hlodewik l'avaient introduit. Sous Dagobert, Eloi vint prêcher en Flandre et à Anvers.

Les monastères se multipliaient en ces jours, livraient à la culture d'infertiles déserts, servaient d'asile aux faibles contre les puissants, et quelquefois devenaient la prison des rois détrônés.

Karl le Grand régna sur toute la Gaule. Il créa aux embouchures de nos rivières des flotilles destinées à repousser les Normands. Gand fut une de ces stations navales.

Mais après lui les Normands n'en vinrent pas moins, et, profitant de la faiblesse de Louis le Débonnaire, ils ravagent Anvers et l'île de Walcherem.

Ce qui est enclavé entre le Rhin et l'Escaut, le Brabant, le Hainaut, le comté de Namur; sont l'apanage de Lothar, son fils, avec la Belgique : la Flandre et l'Artois sont dévolus à Karl le Chauve.

Les Normands n'en désolent pas moins la Frise, Cotrtrai, Gand, Tournai, Louvain, Théroutenne. Mais ils tombent dans les batailles que nous leur livrons. Puis ils s'éloignent et se rapprochent, avec la rapidité de l'éclair; ne triomphant que pour détruire; écoutant avec plaisir les cris lugubres de leurs victimes et les chants des scaldes; ils inspirent une telle épouvante que bien long-temps après leur départ on dit encore dans les églises :

— De la rage des Normands, délivrez-nous, Seigneur!

Enfin, vers 892, la Belgique en est délivrée.

Cependant la féodalité s'organise.

Ici commence cette complication de souverains et de seigneurs qui gouver-

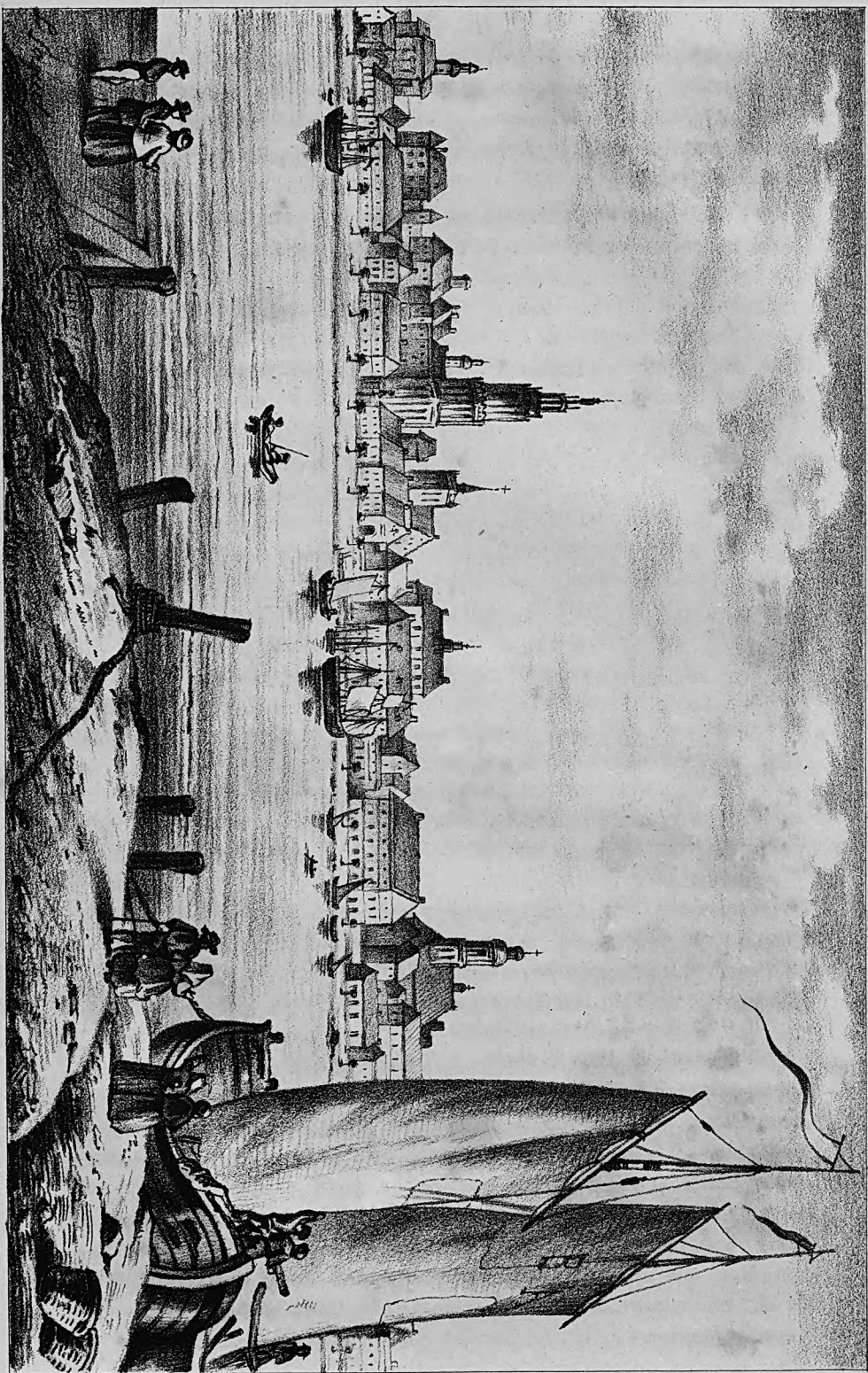
nent les diverses parties de la Belgique, et qui remplissent nos Annales de noms innombrables, de dates incertaines, de faits sans liaison. Nous sommes obligés de laisser le moyen-âge, sans histoire pour notre pays, et d'arriver au règne de Philippe le Bon, dont la domination s'étend de la Mer du Nord à la Somme.

Pourquoi ce duc de Bourgogne régna-t-il sur la Belgique ? je ne perdrai pas mon temps à vous le dire. Ce *Grand-Duc d'Occident*, comme on l'appelait, causa bien des malheurs dans nos contrées par son despotisme exagéré. Néanmoins, de son temps, la Belgique fut appelée *Terre de Promission* : ce qui n'empêcha pas ce prince de livrer la ville de Dinan aux flammes, peu de jours avant sa mort, et de jeter dans la Meuse huit cents de ses habitants, liés deux à deux.

Charles le Téméraire, en lui succédant, prit l'épée au poing et ne la quitta plus. Afin de combattre avec plus de succès son ennemi capital, votre Louis XI, il institua les francs-archers, corps de douze mille lances garnies. Or, la lance garnie se composait d'un homme d'armes, de trois archers à cheval, d'un cranequinier, d'un coulevrinier et d'un piquenaire. Mais ses forces militaires, en lui faisant noyer les habitants de Liège dans le sang et brûler la ville, ne le laissa pas moins victime de son obstination aveugle. Aussi, quand il périt sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477, à l'âge de quarante-quatre ans, des finances délabrées, une administration chancelante, le désordre d'une régence, les dangers de la guerre, partout la haine et l'astuce de Louis XI, tel fut l'héritage de Marie, la fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon.

Aussi le roi de France s'empare-t-il du duché de Bourgogne, et intrigue près des Gantois, qui, géôliers de leur Souveraine, lui ont choisi un conseil. Un barbier, maître Olivier-le-Dain, né en Flandre, est le diplomate qu'il emploie en cette occasion. La négociation ne réussit pas, mais Olivier n'en fait pas moins tomber la ville de Tournai entre les mains de son maître. Marie, alors gouvernée par le sire d'Imbercourt et le chancelier Hugonet, écrit à Louis XI et lui signale ses confidents intimes. Par abominable politique du roi, cette lettre est livrée aux Gantois, qui, se croyant trahis, font décapiter, sous les yeux de Marie, et Hugonet et Imbercourt.

Puis les États de Belgique prescrivent à la duchesse de donner sa main à Maximilien d'Autriche, fils de Frédéric III. Telle est l'origine de l'élévation de la maison d'Autriche. Maximilien n'apporte aux Pays-Bas, car la Belgique et la Hollande sont réunis sous ce nom, que le titre d'Archiduc. On est même obligé de payer les frais de son voyage pour venir épouser la belle Marie : pauvreté qui plaisait aux Flamands et qui avait fait choisir Maximilien. Mais soudain meurt Marie de Bourgogne à Bruges, d'une chute de cheval. Elle laisse deux enfants, Philippe le Beau, et Marguerite, ou la *Gentille-Demoiselle*.



De l'Anvers à l'Escaut.

Antwerp and the Scheldt.

Lith. G. J. J. J.

Alors a lieu une régence. Mais Philippe le Beau, par son mariage avec l'infante Jeanne de Castille, devint roi de Castille et des Pays-Bas.

Philippe I^{er} meurt. Charles, son fils, devient notre roi et en même temps roi d'Espagne, par la mort de Ferdinand le Catholique ; et comme le trône impérial d'Allemagne est vacant, le petit-fils de Maximilien l'emporte sur François I, son compétiteur, et porte alors trois couronnes sous le nom de Charles-Quint.

Mais bientôt, épuisé de travaux, fatigué des grandeurs, obsédé par l'ambition d'un fils avide de régner, il donne au monde le spectacle du dédain des plus éblouissantes vanités, et choisit Bruxelles pour y faire son abdication de roi des Pays-Bas, de roi de toutes les Espagnes, et d'Empereur d'Allemagne. Enfin il se retire au monastère de Saint-Just, près de Placenza, où il met d'accord des horloges rebelles, comme il avait fait souvent ses sujets : et, pour couronner ses bizarreries, il fait célébrer ses propres funérailles, et meurt deux jours après cette lugubre cérémonie.

Quoiqu'il eût traité avec la dernière sévérité la ville de Gand où il avait reçu le jour, et qui s'était révoltée contre lui, en 1540, et qu'il eût éteint les privilèges de nos provinces, les Belges, fiers de sa grandeur, le pleurent comme un père.

L'air de la Belgique ne convenait pas à son fils et son héritier, Philippe II. Élevé en Espagne, où les Flamands étaient odieux depuis long-temps, il montrait rarement ce front serein qui promet des beaux jours. Au début de son règne, il use contre les huguenots des Pays-Bas d'un surcroît de rigueurs. Il demande aux Belges de lourds subsides, et on ne les lui accorda qu'avec répugnance. Les Etats chargent même des commissaires de veiller sur leur emploi, et sollicitent le renvoi des troupes espagnoles. Philippe alors déserte les Pays-Bas et se sauve en Espagne.

Mais il nous faut un vice-roi. Tour à tour on désigne Christine, tante du roi, et duchesse de Lorraine ; puis Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le *Taciturne*, et confident jadis de Charles-Quint. Hélas ! ce fut le duc d'Albe, qui vint faire peser non le sceptre, mais l'épée sur la Hollande : aussi se mit-elle en pleine révolte, et forma-t-elle la république des Provinces-Unies.

— Oui, nous connaissons ce qui la concerne... dis-je.

— Pour nous, Belges, continue M. de C..., nous restâmes sous la domination espagnole. Seulement un peu plus de bonheur nous advint sous le règne d'Albert et d'Isabelle.

Puis vint le règne de l'empereur Joseph II.

Il y a dans le caractère belge quelque chose d'indocile que la douceur endort et que la dureté stimule.

Joseph ne nous comprit pas, et nous secouâmes son joug, dans une révolution énergique.

Bientôt la Belgique fut réunie à la France, lors de votre terrible cataclysme de 1795.

Mais, en 1815, la Belgique et la Hollande, après une séparation de plus de deux siècles, formèrent le royaume des Pays-Bas, sous le sceptre de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, descendant du Taciturne.

C'était une grande maladresse cependant, car, dans cette réunion, il fallait concilier la rigidité luthérienne avec l'ardeur catholique; il fallait marier la nature froide et réfléchie du Hollandais avec le tempérament expansif du Flamand. Aussi ces écueils étaient si grands, que de tous côtés surgirent bien vite mille embarras. Ici, ce furent les intérêts catholiques froissés par l'esprit protestant qui prédominait dans les conseils du roi; là, ce fut la population protestante qui accusait le gouverneur d'une tolérance coupable. Une nouvelle révolution devenait imminente. Elle eut lieu.

Vos glorieuses journées de 1830 nous servirent de signal.

Nous aussi, nous secouâmes le joug des Nassaus. Le 28 août, le drapeau brabançon flottait à Bruxelles. Liège, Mons, Louvain, Gand, Anvers, Verviers, suivirent son exemple.

La liberté nous était rendue: Nous nous donnâmes pour roi, Léopold I.

— C'est alors, dit M. Dory, heureux de pouvoir prendre enfin la parole, que par suite des difficultés qui s'étaient élevées entre la Belgique et la Hollande, et sur les résolutions d'une conférence qui se tenait à Londres, les troupes françaises avaient été obligées d'intervenir, et étaient entrées en Belgique, d'où elles sortaient peu de temps après. Mais, au mois de Novembre 1832, elles se virent forcées d'y revenir pour faire exécuter, par la violence, les conditions du traité qui avait été imposé au roi Guillaume pour la conférence; l'Angleterre et la France ayant résolu d'en venir aux mesures coercitives.

L'armée française, sous les ordres du maréchal Gérard, avec les jeunes ducs d'Orléans et de Nemours, vint mettre le siège, là, devant cette puissante citadelle d'Anvers, défendue par une garnison d'environ six milles hommes, commandés par le baron Chassé.

La tranchée, ouverte le 29 novembre, fut fermée le 23 décembre, par la capitulation de la place.

Le plus brillant fait d'armes se passa à cette lunette Saint-Laurent.

Il était advenu que la résistance opiniâtre des Hollandais, derrière des fossés et des murs, avait retenu, pendant vingt-quatre jours et vingt-cinq nuits, les soldats français dans la tranchée, avec la pluie, la boue et le froid, parmi des travaux et des périls continuels, sous le feu de la place.

Dans ce siège mémorable, il fut ouvert quatorze mille mètres de tranchées, il fut tiré soixante-trois mille coups de canon, et il fut pris aux Hollandais cinq mille soldats de diverses armes, dont cent quatre-vingt-cinq officiers.

— Mais Anvers n'avait-elle pas soutenu d'autres sièges déjà ? demandai-je à M. Dory, pour le mettre à même d'exhiber sa science historique.

Oui, en 1584 et 1585, contre le duc Alexandre de Parme, commandant des forces espagnols dans les Pays-Bas, agissant au nom de Philippe II dont nous parlions tout à-l'heure. Déjà maître de Gand, il voulut investir la place et l'affamer. Il prit Termoude; il s'empara des forts Lillo et Liefkenshoek qui commandaient l'Escaut; coupa le fleuve par une digue pour empêcher les Hollandais de la ravitailler, et vint à bout de son entreprise.

Ensuite, en 1746, le maréchal de Saxe fit, selon les règles, le siège de la citadelle, et, après six jours, s'en empara au nom de la France.

Enfin, en 1792, le général Miranda force la ville à capituler après douze jours de siège, et s'en rend maître au nom de la république française.

— Eh bien ! maintenant rendons-nous maîtres de ses richesses en leur jetant un regard de convoitise et en les visitant..., dit ma bonne mère, tout en remontant en calèche.

— Venez, madame, dit notre cicerone. Mais laissez-moi vous expliquer sur Anvers ce que votre œil habile n'y découvrirait pas cependant.

Dans notre ville, la société est divisée en deux : le commerce d'une part; la noblesse et la haute bourgeoisie, de l'autre. On se mêle et on se confond peu; on se jalouse, on s'épie, on s'attaque. Ce sont deux camps fort distincts, ayant des opinions très-opposées.

On aime passionnément les arts à Anvers : on aime la musique et la peinture par-dessus tout. Les chœurs, dans les églises, sont très-remarquables par leurs richesses artistiques, et les galeries des particuliers et des artistes renferment de magnifiques tableaux.

Les Anversoises sont bien faites, spirituelles, et, ce qui ajoute à leur mérite, elles ont une réputation de douceur et de bonté qui leur est bien acquise. Elles vivent très-retirées. Leurs maisons ont peu de jours sur la rue, et toutes les fenêtres sont garnies de grilles et de barreaux.

Mais, Monsieur, dis-je à mon tour, que signifient tous ces miroirs que je vois disposés singulièrement aux fenêtres.

— Vous verrez ces miroirs à Bruxelles, à Gand, dans toute la Belgique. Ces miroirs, se nomment *espions*. Ils sont placés de manière à ce que les objets extérieurs viennent se réfléchir dans les glaces du salon ou des chambres, et font que sans quitter son sofa ou son fauteil, on a le spectacle du tableau mouvant de la rue.

— Voilà un raffinement de curiosité ! dit ma mère.

— A l'époque du carnaval, Anvers devient très-bruyante. On se venge, dans ces semaines de folie, de la réserve que l'on a montrée durant le reste de l'année.

Mais nous voici devant l'Eglise Saint-Paul. Redescendons...

Nous n'entrons pas dans l'église, chère Madame, mais dans une cour voisine de l'église, à droite. Là, nous nous trouvons en face de tout un monde

de statues, les douze Apôtres, les quatre Évangélistes ; et puis le sol monte en s'adossant à l'église, forme un calvaire rocailleux et montre le Christ en croix, la Vierge et saint Jean à ses pieds ; là d'autres groupes de Prophètes. Aux murailles, des bas-reliefs représentent les diverses scènes du grand drame de la Croix. Et, je dois le dire des hommes, des femmes, des enfants prient ici, là, partout. Dans l'intérieur de l'église, c'est bien un autre spectacle : une foule compacte encombre toutes les nefs ; la ferveur et le recueillement règne sur tous les fronts. Il y a bonheur à voir de telles assemblées : elles rappellent les premières réunions des chrétiens. On prie mieux soi-même, et l'âme embrasée de l'amour commun s'élève avec plus d'essor vers la céleste patrie.

Nous achetons des chapelets dans cette sainte église, et après avoir admiré la belle et dolente *Flagellation* de Rubens, qui illustre cette maison de Dieu ;

Un magnifique *Portement de Croix*, de Van-Dyck ;

Le *Saint-Dominique*, de Gaspard Crayer ;

Une statue en marbre, par Quellyn ;

Et une *Adoration des Mages*, en cuivre et bronze, etc., etc., nous sortons pour continuer notre pèlerinage dans les autres nombreuses églises d'Anvers.

Je ne vais pas vous conduire à notre remorque pour les visiter, chère Madame : je vous signalerai cependant *Saint-André*, que Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, fit ériger en paroisse à l'occasion de la paix de Cambrai. Nous y trouvons un souvenir de Marie-Stuart. C'est son portrait, peint sur marbre, et placé comme fleuron sur les tombeaux de Barbara Mowbray et d'Élisabeth Curle, deux dames d'honneur de l'infortunée Reine, et qui assistèrent à son terrible supplice... , mortes toutes deux à Anvers.

Je vous nommerai à peine *Saint-Augustin*, qui montre avec orgueil le *Mariage mystique de sainte Catherine*, par Rubens, et la *Vision de Saint-Augustin*, par Vand-Dyck ;

L'église de *Saint Charles Borromée* ou des *Jésuites*, reproduction réduite de notre Saint-Roch de Paris, qui fut brûlée, mais dont on a sauvé les parties les plus belles, et qui nous fait admirer :

Une *Vierge et une Circoncision*, de Corneille Schult ;

De petites peintures, de Van-Baelen ;

L'*Adoration des Mages*, par Van-Opstal ;

Et une *Sainte-Famille*, de C. Schult, qui décora notre musée de Paris, jusqu'en 1815.

Si vous entrez au *Musée*, avec nous, car c'est par le musée que nous terminons nos explorations du jour, que de merveilles à contempler avec bonheur ! Le premier objet qui nous frappe est la *Chaise en cuir*, à clous dorés, de Rubens. Elle est de 1651... Pour aller plus vite, voici les noms des artistes qui ont leurs chefs-d'œuvre entassés dans ces galeries. Jugez de notre admiration ! Ruben ! Van-Dyck ! Quintin Metzis ! le Maréchal-Ferrant, vous savez ? Schult ! M. Coxie ! Frans-Floris ! Van-Orley ! Van-Baelen ! Voss !

Maës ! les quatre Franks ! Martin-Pepyn ! les Crayers ! Jordaëns ! Janssens ! Seghers ! Teniers ! Quellyn ! Pierre Thys ! Boyermans ! Est-il plus belles pleiades d'artistes ?

Après notre dîner, vers six heures du soir, alors que le ciel bleu rayonnait des derniers feux du jour, et que l'air était doux et tiède encore, pour nous remettre de nos admirations, nous reprenons notre calèche, et nous faisons une délicieuse promenade par la *Porte l'Escaut*, ouvrant sur le fleuve, monument de 1624, qui nous offre sur son fronton les traits d'un vieillard en costume de fleuve, avec une corne d'abondance s'inclinant sur son urne d'où l'eau ruisselle, sur les bords de cette superbe rivière changée en miroir qui reflète les cieux et la terre. Nous longeons ainsi le *Port*, et les *Docks* ou *Bassins* d'Anvers, créés par notre grand Napoléon, au prix de plus de vingt millions, et qui font la fortune commerciale des Anversoises. Rien n'égale le caractère de grandeur de ces quais et du spectacle mi-fluvial, mi-maritime qu'ils nous offrent. Aussi nous répétons notre promenade jusqu'à ce que les flambeaux de l'Ether soient allumés par la main de Dieu, et que les carillons d'Anvers, la ville aux antiques corporations de marins, d'orfèvres, de peintres et de drapiers, préviennent qu'il est l'heure d'aller nous coucher.

C'est ce que je vais faire, maintenant que minuit sonne, non sans vous avoir déposé un baiser sur le front pour le compte de ma mère, et un autre sur vos belles mains pour la satisfaction d'un cœur qui vous aime et vous est dévoué, Madame.

Votre jeune ami,

E. D.

Gand, octobre, 1855.

Nos fatigues dans la belle ville d'Anvers ont demandé de nous un grand jours de repos, ma chère amie ; après quoi, traversant l'Escaut, entre Anvers et la Tête de Flandre, nous avons été dans cette dernière qui n'est autre qu'un retranchement formidable, dépendant de la Citadelle, prendre le chemin de fer de Gand.

Tu sais que la Belgique, pendant que la Hollande recouvrait sa liberté et, sous le nom des *Sept-Provinces-Unies* ou *République de Hollande*, se faisait gouverner par des *Slathouders*, c'est-à-dire *Gardiens-du-Pays*, dont le premier fut Guillaume I, le *Taciturne*, tu sais, dis-je, que la Belgique restait aux Espagnols et prenait le nom de *Pays-Bas-Espagnols*. Mais en 1714, cédée à l'empereur d'Allemagne, elle reçut celui de *Pays-Bas-Autrichiens*. Aujourd'hui, après de glorieuses journées, comme nous en avons eues dans notre France, la Belgique, redevenue libre, est ainsi divisée :

Province d'Anvers, Anvers ;

VOYAGE.

7

Flandre orientale, Gand ;
Flandre occidentale, Bruges ;
Hainaut, Mons ;
Province de Namur, Namur ;
Limbourg, Hasteltz ;
Brabant, Bruxelles ;
Luxembourg-Belge, Arlon.

M. Dory, géographe par excellence, a jugé à propos de nous faire marcher géographiquement dans notre voyage. Nous avons donc débuté en Belgique par la province d'Anvers, aujourd'hui nous pénétrons dans la Flandre orientale, et dans la Flandre occidentale, lesquels Flandres, dans leurs capitales, Gand et Bruges, se rendirent si fameuses par leurs révoltes et les bravades de leurs bourgeois à l'endroit du grand et terrible Charles-Quint.

La Belgique appartient toute entière aux bassins de l'Escaut et de la Meuse : c'est un pays plat, excepté dans le sud-est, où les Ardennes étendent leurs ramifications. Dans le canton nommé *La Campine*, au nord-est, il y a de vastes landes et des plaines sablonneuses. Le sol produit des céréales de lin, du houblon, du tabac, etc.

Or ce sont précisément les landes et les sables de la Campine que nous traversons à leur extrême limite, en les laissant dernière nous. Des nuages de poussière fine pénètrent dans notre wagon, ce qui, joint à une chaleur extrême, en rend le séjour fort peu agréable.

D'abord nous passons à *Saint-Nicolas*, ville toute moderne, assez triste d'apparence, où montent dans nos voitures une vingtaine d'arbalétriers flamands, avec armes et bagages. Ils se rendent, nous disent-ils, à une fête de Lockeren, où un prix est offert à leur adresse.

Nous touchons, en effet, bientôt après à *Lockerén*, autre petite ville, dont un boulanger possède une *Abigaïl allant au-devant de David*, œuvre magnifique d'un des deux maîtres de Rubens, Otto Venius. Tu conçois que ce boulanger n'a pas mis ce chef-d'œuvre comme enseigne sur son pétrin. S'il le montre au public, ce n'est qu'à grand renfort de piécettes blanches. Vraiment il faut être dans les Flandres pour trouver ainsi des merveilles jusque chez les paysans !

Enfin voici *Gand*.

Le cœur me bat... Dans mes lectures du jeune âge, il m'est resté tant de souvenirs de cette capitale des Flandres qui faisait trembler ses maîtres et leur dictait des lois, que j'aspire au moment de voir ces rues, ces palais, ces places qui ont vu les Arteweldes souffler sur les passions populaires pour les mettre en fermentation et les porter à la révolte.

Oui, voici Gand dont le beffroi entendit Charles-Quint, au duc d'Albe, qui du haut de la plate-forme de ce beffroi lui conseillait, pour punir la révolte des Gantois, de tout raser, ville et faubourg, répondre ce fameux calembourg ;

— Paris ne tiendrait pas dans mon Gand !

Nous franchissons un pont, nous entrons dans la ville....

Rues fort longues , maisons fort noires, espaces fort vides , montées fort raides, façades et alignements fort irréguliers, voilà le Gand que je me figurais n'avoir que des palais, des monuments splendides, des rues grandioses, des quais splendides.

La vie n'est donc qu'une illusion, mon Dieu ? Et tout ce que nous voyons des yeux de l'imagination nous semble infiniment plus beau que ce que nous offre la réalité.

Et pourtant l'enceinte de Gand est telle que plus nous avançons, plus elle paraît s'élargir , s'agrandir et s'étendre : aussi prenons-nous un mauvais carrosse, qui, dans ses va et vient, nous fait voir qu'outre les maisons, Gand renferme des bois, des prairies, des terres labourables et labourées, d'immenses viviers , que sais-je ? Oh ! mon désenchantement est complet.

M. Dory n'en continue pas moins son enseignement à mon Émile , pendant que notre berlingot gravit une rue raide comme les Alpes :

— Une charte de Louis le Débonnaire fait pour la première fois mention de Gand, en le plaçant dans le *Pagus-Brachbatensis*.

Ce fut vers l'an 636 que saint Amand vint y prêcher le Christianisme.

Dix-huit ans après, un saint évêque d'Écosse , Liéven , y annonça l'Évangile dans le pays d'*Alott*, et y reçut le martyre.

En 811, Charlemagne vint y inspecter sa flotte , composée de bateaux plats, et destinée à s'opposer aux Normands.

Eginhard, son secrétaire, y vint ensuite , comme abbé de Saint-Bavon.

Vers 868 , Baudouin Bras-de-Fer, premier comte héréditaire de Flandre, pour lutter contre les Normands , bâtit , à Gand , le Château-du-Comte , dont l'entrée est encore debout.

— Nous la verrons , dit Émile, toujours curieux d'antiquités.

— Nous la verrons, reprend le grave Dory.

Ce château n'empêcha pas, du reste, les Normands de séjourner à Gand pendant l'hiver de 880.

Au milieu du x^e siècle, Gand , déjà peuplé , s'abandonne avec succès au travail de la laine que lui fournit l'Angleterre. Ainsi furent établies les premières tissanderies, à Gand , en 968 : et le tissandage devient le commerce de la ville.

Cent ans plus tard, la population y est devenue si considérable, que vers 1046, une peste affreuse y enlève plus de six cents personnes par jour.

En 1067, l'église de Saint-Bavon est achevée ; on en fait la dédicace.

Sous Philippe d'Alsace, vers 1178, Gand reçoit une charte de commune qui légalise des libertés déjà données et les développe.

Baudouin, comte de Hainaut , son successeur , accorde aux Gantois des privilèges par lesquels tout bourgeois peut élever une école, etc. , etc. Mais aucun édit du Comte n'a force de loi sans le consentement de la commune.

Baudouin IX, devenu plus tard roi de Constantinople, à la cinquième croisade, fixe les droit d'entrée, etc.

A cette époque Gand était circonscrit entre la Lys et l'Escaut.

En 1228, Fernand de Portugal et Jeanne, son épouse, suppriment le collège des Treize-Échevins et y subsistent les Trente-neuf.

Vers 1252, Marguerite de Constantinople, dite la *Noire-Dame*, et Gui, son fils, donnent aux Gantois le premier diplôme en langue flamande.

A cette époque, Pétraque visitait la Flandre et admirait sa richesse.

Le 11 juillet 1302, la *Journée des Éperons* ou de Courtrai assurait un triomphe éclatant aux communes flamandes en guerre avec la France, à l'occasion de son gouverneur le comte Louis de Nevers.

Aussi élisent-elles pour *Ruwart*, ou *protecteur*, le fameux Jacques Arteweldt, homme doué d'autant de génie que d'audace, inscrit sur le registre du métier des Brasseurs, mais d'une naissance distinguée, et si habile qu'un roi d'Angleterre ne dédaignait pas de l'appeler son *cher Compère*.

Ce roi d'Angleterre, du reste Édouard III, soulevait les Flamands contre la France, par jalousie de son influence sur les populations flamandes.

Siger, de Courtrai, décapité sur la place publique de Gand, en 1337, fit lever l'étendard de la révolte, et Arteweldt, comme chef des Gantois, traita avec l'Angleterre.

Louis de Nevers fut obligé de s'enfuir.

Alors sac d'Armentières de la part des Gantois, victoire des Marquettes de la part des Français; revanche à l'Écluse de la part des Anglais.

Aussitôt Arteweldt de proposer à Édouard les Flandres pour son fils, le prince de Galles. Mais les communes s'y refusent. Au contraire, indignés, les gens de Gand investissent la maison d'Arteweldt, et le massacrent sans pitié le 17 juillet 1345.

Le comte Louis de Nevers rentre dans ses États. Puis, l'année suivante, il périt à la bataille de Crécy, dans les rangs de l'armée française.

Mais voici venir une querelle entre les gens de Bruges et ceux de Gand, à l'occasion du canal qui existe, et que l'on creusait alors pour mettre les deux villes en communication. Le souvenir d'Arteweldt se réveille. On court à la retraite de son fils Philippe, on lui offre le titre de chef des Gantois; et, le 25 janvier 1382, sur la place de l'Hôtel-de-Ville que nous allons voir, on lui jure serment d'obéissance.

Son premier soin est de faire périr douze des assassins de son père, après quoi, le nouveau tribun s'avance contre le nouveau comte de Flandre, accouru sous les murs de Gand, avec une nombreuse armée. La lutte fut terrible. La famine fit éprouver aux assiégés les angoisses les plus cruelles. Les deux partis ne pouvant s'entendre, dans une sortie, le Comte est battu, mis en fuite, et obligé de se cacher dans la cahutte d'une pauvre femme, à Beverholt.

Arteweldt profite de sa victoire pour courir à Bruges. Il s'empare et fait

passer au fil de l'épée tout ce qui refuse de le reconnaître et de se ranger sous ses drapeaux

Alors il s'arroge le titre de Régent des Flandres.

Mais la France accourait venger le comte Louis II. Clisson livre bataille aux Flamands, à Rosbeck, le 27 novembre 1382, et Philippe-Artevelde y est tué les armes à la main.

Du tumulte sans but, du désordre sans nécessité, l'ascendant aveugle de la multitude, voilà ce qu'on découvre dans un grand nombre des insurrections qui agitent les Flandres jusqu'à Charles-Quint.

Ce petit-fils de Maximilien I^{er} et de Marie de Bourgogne, souveraine des Pays-Bas, naquit à Gand, le 24 février 1500, de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Fernand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Ce prince est baptisé dans la vingtième chapelle de la cathédrale de Saint-Bavon, où nous verrons tout-à-l'heure les fonts-baptismaux qui le reçurent.

Bientôt ce prince devenu, par des héritages successifs, le plus puissant prince du monde, fait la loi dans l'Europe et domine tous ses rivaux. Toutefois ses sujets de Gand prétendent lui résister. Leur gouvernante, la reine de Hongrie, Marguerite d'Autriche, leur demande des subsides pour faire la guerre à la France. C'était en 1536. Les États-Généraux lui accordent douze cent mille florins. Mais les Gantois refusent leur part, sous prétexte que leurs privilèges leur donnent le droit de se taxer eux-mêmes. Pour les contraindre, Marguerite fait saisir dans tous les Pays-Bas les bourgeois de Gand qui y sont établis. Le Conseil de Malines les condamne. Les gens de Gand courent aux armes. Cependant la paix se fait entre Charles-Quint et François I^{er}. Le roi d'Espagne s'empresse alors de traverser la France pour courir sus aux Gantois. Ceux-ci n'ont fait aucun préparatifs de guerre. Aussi le prince rentre dans la ville sans coup-férir. Toutefois il fait trancher la tête à neuf des rebelles d'abord, puis à seize autres qui se permirent quelques murmures

Cette leçon ne servit pas encore : maintes fois l'esprit remuant des Gantois appelait sur eux et leur pays de grands malheurs. Les Pays-Bas, par leur faute, furent souvent ravagés par la guerre, et elle se fit avec une férocity dont les généraux impériaux, sans doute, donnèrent l'exemple, mais qui avait attiré sur le pays natal de l'Empereur de sévères représailles : villes prises d'assaut, cités se rendant à discrétion, puis pillées, brûlées, et les habitants perdus.

Pendant les troubles qui marquent le règne de Philippe II, ennemi juré de Luther et de ses doctrines pernicieuses, le congrès, connu sous le nom de *Pacification de Gand*, unit momentanément toutes les provinces des Pays-Bas contre les Espagnols. Mais pendant que la Hollande, devenue protestante, secouait complètement le joug de l'Espagne, la Belgique restée fidèle au Catholicisme, retombait sous le joug étranger d'Albert et d'Isabelle d'Autriche.

Marie-Thérèse lui rendit un peu de vigueur qu'elle tourna contre le fils de cette souveraine.

Car en 1789, Gand traita Joseph II d'Autriche, en prince déchu, et ouvrit ses portes aux *Patriotes*.

En 1830, le 18 octobre, la citadelle de Gand, occupée par les troupes du roi de Hollande, maître de la Belgique depuis 1814, et qui subissait en ce moment la déchéance imposée à Joseph II, se rendait à la Légion Belge-Parisienne....

— Vous avez fini... enfin? dit Emile à M. Dory. Ce n'est pas un malheur. Pendant que vous réveillez l'histoire des temps passés, et des événements dont cette ville a été le théâtre, vous ne remarquez pas qu'elle est coupée par un grand nombre de canaux navigables.

— Oui, qui font communiquer l'Escaut, la Lys, la Hièvre et la Moëse..., répondit M. Dory. Aussi Gand est-elle partagée en vingt-six îles réunies les unes aux autres par une multitude de ponts. Le canal du Sas-de-Gand, qui marie Gand à la mer, y amène des bâtiments d'un tonnage assez considérable.

— Mais voyez donc comme toutes ces maisons bigarrées, étranges de forme, rappellent, les villes du moyen-âge..., dit mon fils. Celle-ci peut bien se ranger dans cette catégorie. Oh ! mère, quelle magnifique construction !... Regardez, monsieur Dory.

Nous étions en face de l'*Hôtel-de-Ville*, ma chère Agathe, et Malines, Valenciennes, ou Bruxelles ne t'offriront jamais plus magnifique dentelle que la façade principale et l'angle droit de cet admirable édifice. Laisse-moi te dire, qu'en face de ses clochetons, de ses ravenelles, de ses balcons, de ses poternes, sculptées, brodées, historiées comme le plus beau point d'Alençon, je ne suis plus en 1850, mais autour de moi, tout devient 1345 : j'entends les Gantois hurler sous ces fenêtres, je vois apparaître sur ce perron la belle Marie de Bourgogne, ou la sévère image de Charles-Quint. Les bourgeois m'apparaissent, la corde au cou, venant lui demander grâce, et laissant pendre, ou tomber les têtes de leurs plus rétifs rebelles, sur cette place même, pour racheter leur révolte.

Tu ris de ma monomanie moyen-âge ! Que veux-tu ? Je suis ainsi faite.

Non loin de l'*Hôtel-de-Ville*, autre rêverie moyen-âge. Nous arrivons à un vieux canon, gigantesque, colossal, couché à terre comme un géant mort. Nous demandons l'explication de ce rebus de fer, tombé dans un coin de la place du March à un bon bourgeois qui passe.

— C'est *Dulle Griete*, nous dit-il, ou *Marguerite l'Enragée*, nom emprunté à l'une de nos comtesses de Flandre, Marguerite, ou la *Dame-Noire*, dont la vie fut loin d'être édifiante. Cette bombarde énorme n'a pas moins de dix-huit pieds de long et de dix à onze de circonférence. Son poids est de trente-trois mille six cents livres. Elle fut forgée sous Philippe Arteveldt, en 1382, pour le siège d'Oudenarde, et quand les Gantois la firent *décliquer*, on l'entendit de jour à cinq lieues, et à six de nuit.

Figure-toi qu'Émile entre dans son *bec*, c'est le nom que les Gantois donnent à la gueule de la bombarde, et qu'il a l'air d'un enfant englouti dans un étui titanique.

Autres idées du moyen-âge, en face d'un portail de sombre et lourde architecture... C'est tout ce qui reste du grand *Château des comtes de Flandre*. Mais que de souvenirs ! Par cette porte surbaissée sont passés bien des paladins et des comtes, et Louis de Nevers, et la Dame-Noire, et Charles le Téméraire, et Marie de Bourgogne, et Maximilien 1^{er}, et Charles-Quint, et Philippe II, et son terrible duc d'Albe, et *Tutti quanti* !...

A quelques pas seulement, sur une autre face de la place où se dresse le squelette de la porte d'honneur des comtes de Flandre, cachant derrière lui l'usine qui couvre le sol de l'antique manoir, sans honte et sans vergogne, se dresse, au milieu des marchands de marée, une fort belle *Porte* à plein-cintre, soutenue par des colonnes verniculées comme celle du vieux Louvre, canelées comme celles du Luxembourg. Elle supporte le Dieu de la Mer, et l'Escaut et la Lys forment sa cour.

On nous montre ensuite, tout près de là une vieille et fort belle maison qui a nom *Maison-des-Bateliers*, corporation puissante jadis, et riche, à en juger par ce délicieux spécimen du moyen-âge encore.

Bientôt, en montant sur le point culminant de la ville, nous arrivons à un palais monotone et peu intéressant du reste, que l'on nomme *Steenmuysen*. Mais nous nous inclinons en apprenant que ce fut la dernière résidence de Louis XVIII, avant son retour en France, et pendant que l'on chantait, sous les fenêtres des Tuïleries, pour le rappeler de l'exil, cet ignoble calembourg :

— Rendez-nous notre père
De Gand ;
Rendez-nous notre père !

Nous voyons, en passant la façade monumentale du *Théâtre*, et à côté le magnifique *Palais-de-Justice*, car nous avons trouvé enfin un quartier beaucoup plus moderne et moins triste, et nous atteignons la *Cathédrale de Saint-Bavon*.

Ma chère amie, que te dirai-je des splendeurs de cette église ?

Admirable chaire, marbre blanc et chêne noir, ayant au pied saint Jérôme écoutant sonner la trompette du Jugement dernier ; au fronton des anges portant l'étendard de la Croix, et au milieu l'arbre du Paradis-Terrestre, gracieux mélange de bois et de marbre.

Cirque immense et merveilleux de chapelles en marbre blanc et noir, de portiques et de jubés, de tombeaux et de balustrades, de l'effet le plus ravissant ;

Forêts de colonnes, de pilastres ;

Et surtout peinture au-dessus de tout éloge, Otto-Venius, Rubens, Van-Dyck, Crayer, Van-der-Mecren, Seghers, Coxie, etc.

Mais ce qui est le joyau de ces joyaux , le diamant incomparable de ce délicieux écrin , c'est, retiens bien ce renseignement dans la onzième chapelle de droite, l'AGNUS DEI, prodigieuse composition mystique de l'apocalypse, de Jean et Hubert VAN-ËYCK. Ce tableau , assez médiocre de grandeur ; ayant un cintre, se fermait avec six volets, deux pour le cintre, quatre pour le bas du tableau. Or, les chanoines de Gand , pieux abbés , mais de l'art n'ayant cure, s'avisèrent de consentir à vendre cinq de ces volets à un Belge, au prix de six mille francs. Des mains du Belge, horreur d'homme ennemi de sa patrie, ces volets passèrent à celle d'un Anglais, et, par l'Anglais furent vendus 419,000 fr. au roi de Prusse.

Si bien que cette œuvre grandiose se trouve lacérée , déshonorée , tout en déshonorant les vendeurs et les acheteurs.

Or, sur le tableau et l'un des volets échappés aux vendales on voit :

L'agneau de Dieu monté sur un trône. Papes, évêques, docteurs, martyrs, vierges et saintes femmes, forment autant de processions diverses, se rendent aux pieds de l'Agneau. Rien au monde ne peut donner idée de la délicatesse, de la perfection du travail , du fini précieux de ces mille personnages, confondus et distincts. Et le paysage qui entoure , et l'air qui circule , et les oiseaux qui volent , et les brins d'herbes qui poussent sous vos yeux, et les arbres , et les vêtements, tout est ravissant de beautés, de coloris, de grâce. Le volet , heureuse relique , représente le Christ dans toute sa gloire. Quel effet devaient produire les autres ?

Oh ! vois-tu, Agathe, l'école flamande est la reine de la peinture, et la peinture est le premier des beaux arts !

Curiosités que je te signale : Chandeliers de Saint-Paul de Londres, vendus par Cromwel aux chanoines de Gand , après la décapitation de Charles 1^{er} ; Chasse de sainte Collette , de Gand , dans la seconde chapelle à droite, avec cette inscription :

Dulcis ancillæ Dei, Rosa Vernans, Stella decora !

Les tombeaux sont tous à admirer, surtout celui de l'évêque Allumont. Le prélat paraît à genoux devant l'enfant Jésus que lui-présente la vierge, et il prie. Mais un squelette se dresse derrière lui et montre du doigt la terrible légende :

Statutum est hominibus semel mori !

Et dans la 20^e chapelle, les fonts baptismaux sur lesquels Charles-Quint reçut le Sacrement de Baptême !

Il y a bien des églises au monde : de toutes celles que j'ai vues , aucune ne me laisse l'impression de la cathédrale de Gand.

Nous avons visité une autre église d'un gothique pur et sévère, qu'annoncent deux hautes tours , genre poivrière, d'une solidité massive à défier un siège, c'est *Saint-Nicolas*.

Puis, nous avons été à *Saint-Michel*, où la serge verte levée, nous admirons un *Christ* sublime d'expression...

— Oh ! Monsieur, s'écrie Emile, reconnaissez-vous le bel original de Van-Dyck, dont vous avez la gravure, épreuve avant la lettre ?

Ma chère amie, c'est, en effet, l'une des gloires du grand Van-Dyck, que ce Christ en croix. Il est à mettre le premier entre tous.

Notre voiture, à la sortie de Saint-Michel, nous a conduits, en longeant un canal fort large et bordé de belles maisons vers un quartier calme et paisible. On nous fit entrer dans l'intérieur de ce quartier. C'est toute une suite de petites maisonnettes, avec jardins, et portes grillées, encloses dans une vaste enceinte de murailles, et, à leur centre, montrant une église modeste, debout au milieu des parterres. Or, dans les jardins, en entrant ou sortant de l'église, venant, priant, une foule de religieuses nous apparaissent, portant toutes sur leurs têtes une serviette pliée... Ce sont les Béguiues, soumises à l'ordre de saint Begge... Elles sont presque toutes âgées, et s'inclinent vers leur tombe. Qu'elles sont heureuses de se préparer ainsi, très-saintement, au passage de cette vie à l'éternité !...

Voici les idées sombres qui effacent chez moi les idées moyen âge, ma chère Agathe. Aussi ne te parlerai-je plus de ce que je vis de curieux à Gand. D'ailleurs la nuit vient. Laisse-moi mettre, en pensée, mon cœur sur ton cœur, et former le vœu de te baiser bientôt à Paris.

Toute à toi.

F. D.



Gand, octobre 1855.

Un seul petit mot sur la lettre de ma mère, chère Madame

Tout-à-l'heure, au lieu de nous laisser rentrer à notre hôtel du Chapeau-Rouge, car nous sortions du *Musée*, et nous étions très-fatigués, M. Dory dit un mot au cocher, et nous voilà traversant les ponts, les places, les rues de Gand, et sortant de la ville. Alors la voiture s'arrête, et nous descendons,

La nuit était venue : seulement déjà mille étoiles brillaient aux cieux, et la lune annonçait son approche par une blancheur superbe qui formait aurore à l'horizon.

Nous suivons gravement le mystérieux M. Dory.

Soudain, nous passons sous une voûte, nous traversons quelques ruines, et nous voici dans un vaste préau tout entouré d'arcades, semé de tombes ouvertes, de cercueils de pierres, de colonnes brisées, et offrant ici de ténébreuses galeries, là d'effrayantes anfractuosités, et partout des arceaux effondrés, des murailles crevées, des fenêtres gothiques à demi-rompues. Dans l'obscurité lugubre qui nous entoure, c'est à frémir ! Avec cela une brise folle faisait entendre de sinistres sifflements dans ces ruines lugubres.

— Mais où sommes-nous ? dit ma mère.

— Dans le *Vieux Clottre de Saint-Bavon*, hors des murs, jadis témoin de drames terribles... répondit la voix creuse.

Alors voilà que tout-à-coup la lune, dominant l'horizon, glisse ses rayons d'argent à travers les décombres, illumine les tombeaux, rend saillants les angles ténébreux, éclaire les galeries et nous offre le plus poétique aspect que puisse rêver l'imagination. Nous sommes resté là plus d'une heure.

Où sont ceux qui ont foulé les dalles de ce parvis ?

Votre petit ami,

E. D.

II.

Prise de Sébastopol. — *Bruges*. — Procession. — Hemmeling et la peinture en général.

— Notre-Dame. — Les églises. — Tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. — Le beffroi de Bruges. — L'empereur Maximilien. — Chapelle du Saint-Sang. — L'hôtel-de-Ville. — Maison et cheminée du Franck. — L'hôpital Saint-Jean. — Sainte-Ursule. — Encore et toujours Emmeling, Van-Eyck, Rubens et Van-Dyck. — Jérusalem très-en raccourci. — *Ostende*. — Description. — Mer du Nord. — Soirée fantastique. — Grève et digue. — Kursaal. — Déjeuner au Parc-aux-Huitres. — Physionomie des bains. — Baigneurs et baigneuses. — Dernière rencontre. — Furnes. — *Ypres*. — Courtray, — *Tournay*. — Ath. — *Mons*. — Charleroi. — *Namur*.

Bruges, octobre 1855.

Nous sommes à Bruges, Madame, la ville la plus riche et la plus pauvre, la plus curieuse et la plus triste, la plus ancienne et la plus moderne, la plus vivante et la plus morte qu'il soit possible de voir, d'admirer, d'étudier, de fuir.

La plus riche, car on ne fait pas un pas sans y rencontrer quelque merveille artistique qui vous éblouit et vous fascine ; la plus pauvre, car les femmes, dans leur longue mante castillane et les hommes dans leur costume étriqué, font croire à la misère ; la plus curieuse : chaque rue a son souvenir, chaque place son drame, chaque maison un événement à raconter ; la plus triste : à peine sur un canal long d'un kilomètre voit-on un batelet, et

à peine un passant sur le trottoir ; la plus ancienne : de toutes les villes de la Belgique, c'est elle qui a conservé le mieux la physionomie du moyen-âge, maisons à pignons, tourelles, poivrières, façades sculptées, magnificences d'ornementation ; la plus moderne : la bourgeoisie y est pleine d'affabilité et les gens de commerce sont fort courtois ; la plus vivante : car s'agit-il de l'église ou d'une procession, la foule ruisselle dans les rues ; la plus morte, car à la sortie des vêpres, le dimanche soir de chaque semaine, Bruges devient un sarcophage dans lequel, bon gré malgré, dormir il faut !

Nous sommes arrivés à Bruges samedi soir, et descendus à l'hôtel de Flandre, délicieuse maison que je vous recommande, au besoin.

Le dimanche matin, au point du jour, cloches, carillons, sonneries de toutes sortes. Nous nous hâtons de sortir. Les rues sont jonchées de fleurs, et sur les places, à toutes les maisons, des pavillons, des étendards, des drapeaux, des guidons, des flammes, des oriflammes, flottent au vent, lutinés par le souffle d'automne, et nous montrent mille attributs nationaux sur leurs vives et joyeuses couleurs.

C'est une procession qui va passer. Elle vient, la voici. Blanche bannière de la vierge Marie, blanches jeunes filles voilées, rouges pennons de confréries pieuses, enfants recueillis, peuple dévotieusement incliné, chantes et prêtres clamant les saints cantiques, tout nous ravit de bonheur, car Dieu est là ! Oui, la foi sincère, l'espérance donnée par la croix, l'amour de la vertu brillent sur toutes ces physionomies sur lesquelles rayonne la religion de Jésus.

La procession finie, des groupes se forment. On parle de la France : on cite l'Angleterre ; le nom de Sébastopol est prononcé. J'écoute. Un Brugeois lit un journal. Je m'exhause sur mes pointes pour voir le nom du journal, et je lis en gros caractères :

PRISE DE SÉBASTOPOL.

— Sébastopol est à nous ! allai-je dire à ma mère.

— Sébastopol est prise ! criai-je à M. Dory.

J'achète un journal pour convaincre ma mère, qui sourit de mon enthousiasme, pour persuader M. Dory qui se donne des airs de doute, et me voici lisant, relisant, lisant encore la nouvelle du succès de nos armes.

— Ah ! mon russophile d'Amsterdam, mon bel officier de marine, enfoncé ! m'écriai-je à mon tour en voyant que nous étions les vainqueurs et les maîtres du czar...

Je vous dirais bien des choses de l'enthousiasme de M. Dory, électrisant les Brugeois, comme jadis Thyrtée fit des Spartiates : mais je laisse Sébastopol dans mon cœur, et, sur ce papier, je me remets à vous parler de Bruges.

A Bruges, le héros est Hemmeling, et c'est lui que l'on vous montre aussi dans des œuvres exquises. Qu'était Hemmeling et où est-il né ? Nul ne

le sait. Ce que l'on peut dire, C'est qu'un jour un homme blessé, un soldat vint demander des secours à l'hôpital Saint-Jean. On l'accueillit, on le guérit. Ce soldat avait du cœur. Il voulut payer son séjour. L'argent manquait à son escarcelle, mais le feu sacré brûlait son cerveau. Le voici qui prend une palette et des pinceaux, se met à l'œuvre, produit des toiles éblouissantes de beauté et les donne à la maison qui l'avait abrité. Il en donne ici, il en donne là, il en donne assez pour qu'on en trouve un peu partout, ... dans Bruges... qui les a bien gardées, certes ; c'est une justice à lui rendre. Puis l'artiste s'efface et disparaît. Cet homme, ce soldat blessé, ce peintre extraordinaire, c'était Hemmeling, que l'on nomme aussi Mémelinck.

Savez-vous que pour voyager en Belgique il faut avoir certaines connaissances en peinture, la Belgique étant la terre classique de cet art magique ? Heureusement ma mère dirige mon goût et forme mon jugement.

Ainsi elle me faisait voir hier comme quoi l'origine de la peinture se perd dans la nuit des temps. Les Grecs de Sicyone l'attribuaient à l'amour. Sans s'arrêter à la fable, elle me dit que l'on a dû peindre dans tous les temps, l'instinct de l'homme le rendant essentiellement imitateur. Les peuples les plus sauvages, comme les peuples les plus civilisés, ont embelli par la peinture leurs habitations, décoré leurs temples, enrichi les statues de leurs dieux et leurs propres corps. La peinture unie à l'or se retrouve dans les monuments de l'Assyrie, de l'Egypte, de la Grèce, de l'Italie ; elle brille dans les pagodes de l'Inde ; elle décore les teocallis des Mexicains ; elle rehausse les mosquées des Arabes et des Turcs, enfin elle apparaît dans les cryptes des premiers chrétiens, dans la basilique du moyen-âge.

Lorsque nous arrivons à l'*Église Notre-Dame*, par laquelle nous commençons nos courses artistiques dans la ville de Bruges, nous sommes assaillis par une nuée de guides et de ciceroni. Il faut un peu se fier à sa bonne étoile pour tomber sur un *sujet*. M. Dory, heureusement, a la main heureuse.

— Madame et messieurs, nous dit l'homme qu'il choisit, gaillard en casquette de loutre, les mains dans les poches et le nez en trompette, comme s'il sonnait continuellement la charge, vous êtes dans une ville qu'affectionnent beaucoup les étrangers. Elle est tant bourrée de chefs-d'œuvre ! Savez-vous bien que Bruges était déjà cité comme ville dès le VII^e siècle ? Son nom lui vient de *Bruck*, *pont*, car vous voyez que Bruges a une infinité de canaux, et une infinité de ponts.

Le comte Baudoin-Bras-de-Fer, dans l'intention d'opposer une Barrière aux incursions des Normands, commença, en 807, à fortifier Bruges, où il fixa sa résidence habituelle.

En 1184, 1215 et 1280 plusieurs incendies lui furent bien funestes. Le dernier consuma toutes les archives municipales. Cette ville fut considérablement agrandie en 1270 et 1334.

Au moyen-âge, le principal dépôt des marchandises de l'Italie était à Bruges, qui les faisait passer dans tout le Nord.

Bruges, à cette époque, était peuplée de manufactures : outre celles de draps, velours, soies, toiles, etc., elle en avait de considérables où l'on faisait des tapisseries qui ont servi de modèle à vos Gobelins, dont les tissus de haute et basse lisse furent même l'ouvrage de notre Janssens de Bruges.

On a dû vous dire, à Gand, qu'en 1382, Philippe Arteveldt s'empara de notre ville, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui refusa de reconnaître son autorité, et de se ranger sous ses drapeaux.

En 1429, le duc Philippe le Bon y institua l'ordre de la Toison d'Or.

L'art de tailler le diamant fut inventé à Bruges, en 1450, par Louis Berghem.

Après que l'imprudent successeur de Philippe eut perdu la vie, une longue suite de désordres marquèrent chez nous le gouvernement de Maximilien. Les Brugeois osèrent même priver ce prince de sa liberté. Je vous ferai voir la maison qu'habitait ce prince, dans notre ville, et la prison qu'il occupa dans le beffroi des Halles.

Sur la grand-place de l'Hôtel-de-Ville, vous pourrez voir aussi l'autre maison où résida Charles II d'Angleterre, lorsqu'il vint à Bruges.

Sous les murs de notre ville, de ce côté, je vous montrerai l'endroit où Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon, née à Bruxelles, le 15 février 1457, et femme de Maximilien d'Autriche, prenant le plaisir de la chasse au vol, tomba de cheval et se fit une profonde blessure. Pour ne pas inquiéter son mari, et par pudeur, elle ne permit pas aux médecins de sonder la blessure, et, trois semaines après sa chute, le 27 mars 1482, elle cessait de vivre. Elle avait vingt-cinq ans. Vous verrez son tombeau dans l'église de Notre-Dame que voici, où nous allons entrer.

En 1485, Bruges commence à décliner, et Anvers hérite de ses dépouilles. Les Portugais y entraînent les Allemands et les Italiens; les autres nations, Espagnols exceptés, ne tardent pas à les suivre.

Notre population est de quarante mille âmes.

Ici, le sang est superbe, surtout chez les femmes. Lorsque le roi de votre France, Philippe le Bel, vint nous visiter au XIII^e siècle, avec son épouse, celle-ci dit avec dépit : « Dans cette ville de Bruges, je croyais ne » compter qu'une reine; mais j'en trouve par centaines. »

Notre ville a produit beaucoup de grands hommes : je ne citerai cependant que Simon Stevin, profond savant, dont le nom décore l'une de nos places.

Maintenant, Madame et Messieurs, entrons dans Notre-Dame : vous y avez une ample moisson de curiosités.

Cet homme a raison, Madame : *Chaire* splendide, toute en chêne, dont les Espagnols ont appris aux Flamands le secret de faire des chefs-d'œuvre; *Jubé* en chêne, d'un beau travail aussi, mais plus lourd; *Statues des douze Apôtres* appuyées aux colonnes de la nef; *Tableaux* de Pourbus, de Van-Ost, de Crayer, de Seghers, de Quellyn; admirables *Tombeaux du duc*

de *Bourgogne*, sa fille, œuvre de J. Jongelinck, dont les statues en cuivre doré, ainsi que les ornements, sont du plus bel effet. Les socles sont en marbre noir. Ils portent la devise de Charles le Téméraire, fière et célèbre comme lui :

JE L'AI EMPRIS, BIEN EN AVIENGNE !

On nous montre sur l'autel une statue que le sacristain présente comme l'œuvre de Michel-Ange... elle est fort belle... mais !...

C'est la *Cathédrale* que nous visitons ensuite.

Comme l'église précédente, chaque colonne de la nef porte des statues : la chaire est belle ; le jubé superbe, en marbre blanc et noir, ainsi que les balustrades et les chapelles du pourtour, supporte de fort belles orgues aux tuyaux dorés, dont le sommet est couronné de statues, couleur de fer fourbi. De chaque côté du chœur deux portes à jour permettent de voir ce qui se passe dans le sanctuaire.

On dit une grand messe en ce moment, et nous sommes heureux d'y assister. Une musique se tient sur le jubé et accompagne l'orgue : je dois avouer qu'elle est peu harmonieuse. Mais autre chose me plaît bien davantage : c'est la piété fervente des assistants. Les hommes sont en très-grand nombre ; ils prient à ravir, et pas la moindre distraction ne passe sur les fronts.

Je vois bon nombre de statues de la Vierge devant lesquelles brûlent des cierges. Ces statues sont habillées à la mode flamande. Partout des peintures délicieuses. A quoi bon vous redire les noms de leurs auteurs ? Ce sont toujours de grandes œuvres...

Quand nous sortons, le *Beffroi de Bruges* fait entendre de joyeux carillons. Nous allons le voir. C'est une tour prodigieusement haute, dentelée, svelte, élégante, carrée jusqu'à la troisième travée, et de là, octogone, jusqu'à ce qu'elle se perde dans les nuages. Elle domine la façade des *Halles*, qui forment au-dessous un vaste bâtiment quadrilatère avec galeries.

L'*Hôtel de l'empereur Maximilien* est presque en face. C'est un magnifique spécimen des splendides demeures du XV^e siècle.

De là, par une petite rue qui ouvre sur la place des Halles, nous allons à l'autre bout de cette petite rue sur une autre place, celle de l'*Hôtel-de-Ville*.

Nous nous arrêtons ébahis. Nous avons à notre gauche, sur le même plan, et le suivant comme les grains d'un chapelet, la divine chapelle du Saint-Sang, l'*Hôtel de-Ville*, et la Maison du Franc, trois joyaux que l'on devrait envelopper d'un écrin de velours et d'or.

Bruges possède du sang de notre Sauveur dans un flacon merveilleux ; ce flacon est renfermé dans un admirable reliquaire, et le reliquaire est enclos dans une chapelle de toute beauté, au-dehors et au-dedans. On la nomme la *Chapelle du Saint-Sang*.

Un escalier splendide nous y conduit. Médaillons exquis ; délicieux vitraux,

châsse de trois millions de francs, du poids de quarante-six livres, avec armoiries de Charles le Téméraire, et portant une couronne d'or donnée par Marie de Bourgogne, le tout avec cette inscription : *Fecit J. Crabbo* ; tabernacle tout en argent ; vitrines de Malines sur l'autel ; peintures murales comme dans notre Sainte-Chapelle ; chaire unique représentant la boule du monde ; autel portatif gothique avec escalier double pour l'adoration du Saint-Sang, chaque vendredi ; tableaux de Crayer, et deux triptyques d'Hemmeling ; telle est la chapelle du Saint-Sang.

Palais indescriptible, tout à jour, tout couvert de statuettes, tout orné de clochetons, de fleurons, de fenêtres ogivales, etc., tel est l'*Hôtel de Ville* qui se rattache à la Chapelle et se relie à la maison du Franc.

Enfin, palais à tourelles, plongeant leur pied dans l'eau, du côté nord ; palais à pignons dentelés, palais à salles de toute magnificence, telle est la *maison du Franc*.

Mais si la Maison du Franc est une merveille, dans cette merveille s'en trouve une autre d'un bien plus grand mérite artistique, c'est la *Cheminée du Franc*. Elle est à notre Louvre, Madame, où vous pourrez la voir ; mais elle y est en plâtre, et a été modelée sur celle de Bruges qui est en bois, et l'original, Cette cheminée, en style renaissance, est placée dans la salle de réunion de l'ancien magistrat du Franc de Bruges.

Lorsque nous sortons de la Maison du Franc, une musique militaire fait retentir ses fanfares autour d'une statue ombragée par des arbres, et dont de furtifs rayons de soleil osent se permettre de baiser les pieds, là, dans un angle de la place. Mais notre guide ne nous permet pas de nous livrer au dilettantisme, et le voici qui, sans relâche, nous dirige ver l'*Hôpital Saint-Jean*.

Nous entrons : vieil hospice ; porte antique ; pauvre chapelle où l'on prie, où l'on chante en musique les litanies de la sainte Vierge ; puis jardins fort tristes ; cour délabrée ; et au fond, antique bâtiment dans lequel on nous introduit.

Ciel !... quels tableaux ! mais quelle châsse !

D'abord, de Teniers, *une pêche miraculeuse*.

Puis, de Van Ost, *un savant en méditation*...

Ici du Rembrandt, là du Pourbus : et tout autour du plafond de calmes et paisibles têtes hollandaises, graves et pieux protecteurs de l'hôpital Saint-Jean.

Chapeau bas ! Voici venir Hemmeling ! on découvre la *Châsse de Sainte Ursule*, et la châsse de sainte Ursule, c'est Hemmeling !

Que faut-il admirer le plus, dans ce précieux fini d'une peinture sans nom, dans cette prodigieuse conservation d'un coloris merveilleux, dans cette expression suave de onze mille vierges qui suivent Ursule débarquant à Cologne ; dans ce fleuve, ces barques, ces nacelles, ces soldats qui s'agitent sous vos yeux avec l'illusion de la vérité, dans cette touche fine, large, uni-

que, magistrale qui fixe magnifiquement les moindres détails. Et savez-vous une chose ? c'est que Hemmeling ne peignit, comme on faisait à cette époque, qu'avec un mélange de couleur, d'œufs et de colle.

Et cette *Adoration des Mages*, par d'Hemmeling ?

Et ce *Mariage mystique de sainte Catherine*, Emmeling ?

Comme le dit notre guide, c'est à s'incliner devant le beau talent qui a inspiré le peintre de la châsse, et des tableaux à trois compartiments que l'on nomme triptyques d'Hemmeling !

Après vous avoir parlé d'Hemmeling, je voudrais terminer ma lettre et la mettre à la poste. Mais je suis obligé, en fidèle historien, de vous dire que M. Dory, qui ne veut jamais rien manquer, ni oublier, ni, etc... notwithstanding une pluie fine qui tombe, nous remorque jusques hors de Bruges pour la *Chapelle de Jérusalem*.

Fiasco complet ! nous ne trouvons dans cette église qu'une bonne chose, c'est le sentiment religieux qui l'a inspiré. Car, à part cela, cette église est une pauvre contrefaçon, une misérable reproduction, et une imitation mesquine des *Lieux saints de Jérusalem*. Au moins, M. Dory n'aura rien à se reprocher.

A la bonne heure : vive le *Musée ! Baptême du Christ*, Hemmeling... *Tableau triptyque de la Vierge*, Van.-Eyck... Et du Rubens et du Van-Dyck.

Adieu, Madame : j'ai le torticolis à force de regarder toujours les peintures : aussi partons-nous pour Ostende, nous reposer des tableaux des hommes en face des tableaux de Dieu !

Je vous serre la main, et vous prie de me garder au nombre de vos amis les plus aimés.

E. D.

Ostende, octobre 1855.

Pour nous plaire à Ostende où nous sommes depuis deux jours, ma chère Agathe, si nous n'avions que les rues de la ville tirées au cordeau, les places alignées scrupuleusement, les maisons vertes, jaunes, café au lait, etc., etc., nous nous ennuerions à en avoir le spleen. Mais heureusement nous ne sommes ici ni pour la ville qui n'a aucun monument à nous montrer, tant le siège, que l'Espagne paya de la vie de cent mille hommes, fut désastreux pour Ostende, au xvii^e siècle ; ni pour les baigneuses qui se promènent les cheveux au vent, pour les sécher à leur sortie de l'eau. Nous sommes à Ostende pour sa Mer du Nord, pour sa plage, pour sa grève, pour ses digues, pour ses horizons, pour ses bains.

Nous l'avions vue déjà, cette Mer du Nord, par un temps d'orages et de tourmente, à Scheveningen, près de La Haye, en Hollande, si tu t'en

souviens. Mais ici, à Ostende, nous la revoyons par le plus beau temps du monde. La soirée est douce, tiède, parfumée. Si le vent souffle, c'est une brise. La vague bat mollement la grève. L'Océan brille sous les feux du soleil qui va s'éteindre tout-à-l'heure dans les flots. La lame vient baiser le sable le plus ferme et le plus moelleux que l'on puisse désirer. On entend à peine la respiration de cette masse d'eau qui se soulève lourdement. Des bateaux à vapeur vont et viennent, emmenant ou ramenant les amateurs de pleine mer. Leur noir ou blanche aigrette tache l'azur du ciel et se balance comme un panache de géant. La musique sonne, murmure, bondit et soupire devant l'élégant Kursaal qui se pavane, sur la digue; les promeneurs, dans toutes les toilettes de l'Europe, bourdonnent, caquettent sur les talus, en les sillonnant; l'angelus sonne au loin dans la ville; et les étoiles s'allument au firmament. Quand est venu le crépuscule, les mille logettes montées sur des roues, qui servent à porter les baigneurs dans la mer, isolées ou groupées sur la grève, semblent des fantômes qui se glissent dans les ténèbres: les conversations deviennent plus mystérieuses; le vent de mer se fait sentir plus salin et plus âcre: la foule diminue; les groupes se divisent, le casino, le kursaal et les restaurants se prennent à flamboyer, et la vague, dans le silence du soir, devient plus mesurée. Tel est Ostende en cette belle soirée.

J'étais heureuse: j'avais mon fils avec moi, tout ce que j'aime le plus au monde! Nous sortions de l'église où j'avais prié pour mes amis de France, et pour le cher défunt que je pleure partout! M. Dory me parlait précisément de toi et me consolait, par l'espérance de te revoir bientôt, du long-temps qui nous tient séparées; j'admirais Dieu dans ses œuvres, et je le faisais admirer à mon fils...

Après une aussi belle soirée, la matinée du lendemain devait être charmante: elle a tenu parole. Il y avait foule de baigneurs, ce matin. Emile et M. Dory ont eu la fantaisie du bain et se sont donné deux fois ce plaisir. Le moment était bon, car il faisait chaud, et tu sais que la température de la mer ne s'éloigne jamais de la température de l'air. L'impression du froid n'est donc pas très-sensible en se plongeant dans l'eau. Mais il convient cependant de s'y agiter pour activer la circulation, et de se promener au sortir de l'eau pour provoquer une réaction immédiate de la chaleur vitale.

Le bain de mer est bon contre une foule de maladies, spécialement contre les affections nerveuses et rhumatismales. Que de miracles fait la mer! Elle rend la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques. Elle ressuscite presque les morts.

Une jeune fille de la campagne arrive à Ostende avec une extinction complète de la voix. On la mène au bain. Elle hésite à descendre de la voiture roulante du baigneur dans la mer. On la pousse: elle fait un plongeon involontaire, et... en se relevant... elle parle!

Un homme épuisé par une longue maladie, tombe dans le marasme, et,

VOYAGE.

condamné par les médecins, allait mourir. On l'apporte à Ostende. Un docteur ose prescrire le bain. On trempe le malade dans la mer, puis on le remonte dans la cabine. Ses amis présents se désolent et le croient perdu. Mais après un mois passé au bord de la mer, la cure est complète.

Aux heures du flux, le premier plan de la mer est parsemé de têtes, de buste, de bras, qui s'immergent comme des sarcelles, reparaissent au milieu de la vague, se secouent et recommencent de plus belle. Hommes, femmes, enfants en prennent à discrétion. Les hommes nagent ; les femmes se font promener, à fleur d'eau, soutenues sous les bras par de fortes baigneuses ; les enfants dansent des rondes et se livrent à mille jeux folâtres.

Après quoi on remonte dans la voiture qui porte le cabinet de toilette, et on regagne la plage, où l'on vagabonde quelque temps au grand air et au soleil. Ou bien l'on court sur la grève, sur l'estacade, les cheveux au vent pour que l'eau de la mer s'évapore. Aussi remarque-t-on que les femmes aiment surtout les bains de mer en proportion de la beauté de leur chevelure, qu'elles montrent ruisselantes sur une serviette appliquée à leurs épaules, jusque dans les rues de la ville.

Les baigneurs qui s'affranchissent des voitures de l'établissement et vont, à l'écart, chercher des bains gratuits, ne sont pas moins divertissants à regarder. Des familles entières, avec leurs petits enfants et leurs chiens, des bandes de jeunes filles et leurs mères, des ouvriers de la ville et des environs, jettent leurs habits sur le sable, s'enveloppent de vêtements de rebut à l'abri des tentes, et se précipitent à l'envi contre le flot. Là, point de costume uniforme, destiné au bain. Chacun s'accoutre comme il l'entend. Alors on danse, on braille, on se jette à l'eau, on en boit quelques coups, on se culbute, on s'amuse comme des tritons. Ce matin, pendant le bain d'Emile et de M. Dory, j'ai vu ce spectacle divertissant, dès six heures, et je t'assure que cela seul valait l'effort de ma promenade matinale.

Ce soir, lorsque la nuit tomba sur la mer, de la digue, de la plage, et de l'Océan même sur lequel nous allâmes faire glisser une barque que nous avions louée, nous eûmes à admirer la magnifique phosphorescence des flots. La crête des vagues s'illuminait d'une vive clarté, un peu bleuâtre, qui s'éteignait après l'affaissement et le brisement de la lame. Ces lumières surgissaient tout-à-coup à divers points de la plaine agitée, s'étendaient en longs rouleaux mobiles, se jouaient follement à la surface de la mer, et disparaissaient bientôt se rallumant ailleurs.

Du rivage le spectacle était encore plus magnifique. Toute la frange de l'Océan était phosphorescente. Chaque flot, en frappant l'obstacle de la digue, de l'estacade et des pilotis, ou en s'évasant sur le sable, semblait pétiller comme un feu d'artifice et lancer des éclairs furtifs. Quelquefois c'était une nappe immense qui se déployait, toute constellée ; quelquefois un serpent fluet qui se tordait en ondulant, s'allongeait, bondissait, et se perdait au milieu des ombres. Il suffisait du moindre canot sillonnant la mer pour provo-

quer tout autour de lui une illumination subite, et laisser à sa suite une traînée lumineuse. Une poignée de sable que l'on jette dans l'eau, en ces instants-là, fait scintiller toute la surface environnante ; et si l'on remue le sable de la grève, tous les grains brillent comme des perles. Si l'on se baigne, les gouttes d'eau qui couvrent le corps à sa sortie de l'eau deviennent autant de paillettes d'argent.

J'oublie, dans la peinture de ce tableau de Dieu que le pinceau des hommes ne saurait imiter, de te dire que, après le premier bain de M. Dory et de mon fils, nous avons été déjeuner au Parc aux Huitres. Mes commensaux avaient un appétit formidable. Huitres, homards, crevettes, moules, maquereaux, poissons sous toutes formes, en ont fait les frais. Sur les bords de la mer qu'y a-t-il de mieux de vivre de la mer ?

Il y a quelquefois de ces hasards étranges, en voyage : nous en trouvons de nouveau la preuve à Ostende. Nous allons quitter la plage, en lui faisant nos adieux, la veille de notre départ, lorsque nous nous rencontrons encore avec... M. G... Je te laisse à penser quelle fut notre envie de rire... Bref : nous passons quelques heures ensemble : après quoi, nous le saluons comme la plage elle-même, et nous allons faire nos malles pour le départ.

Je m'aperçois que je ne t'ai rien dit d'Ostende : tu m'en voudrais si je ne te satisfaisais sur ce point : quelques mots seulement, et puis, à toi aussi, je dirai : au revoir !

Ostende signifie *extrémité orientale*.

Ce n'était dans le ix^e siècle qu'un petit village : toutefois son port commença à être fréquenté vers le ix^e.

Bientôt Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le fit clore de murailles, en 1445 : mais la place ne fut régulièrement fortifiée qu'en 1583, par Guillaume d'Orange, le Taciturne.

Les Hollandais y soutinrent alors le fameux siège, dont je t'ai parlé plus haut, je crois, contre les Espagnols qui y perdirent cent mille hommes et peut-être autant de millions. C'est sans contredit le siège le plus célèbre dont l'histoire fasse mention, si célèbre que les rhéteurs du temps l'ont comparé au siège de Troyes. Il commença en 1604 : et la ville ne se rendit, par capitulation, à Ambroise Spinoza, qu'en 1604.

Louis XV y entra en 1745, après un autre siège qui dura dix huit jours et qui la détruisit presque entièrement. Il la rendit en 1748.

Quelques années avant, l'empereur Charles VI y avait établi une compagnie des Indes, qui fut supprimée en 1734, par la jalousie active de la Hollande, de l'Angleterre, et même de la France.

Maintenant que j'ai consciencieusement rempli ma tâche, je t'envoie le bouquet de la plus sincère affection, et je t'embrasse à tort et à travers, comme faisait le bon Henri à l'endroit d'un ami qu'il n'aimait pas plus tendrement que je t'aime.

F. D.

Furnes, octobre 1855.

MADAME,

Nous commençons à retourner vers vous , mais en prenant quelque peu le chemin des écoliers, je vous l'avoue. Pour moi, futur élève de rhétorique, ce serait pécher contre le principe des étudiants, d'agir autrement.

Ostende a reçu nos adieux ce matin, et la patache Van-Geen et C. a eu l'honneur de nous porter jusqu'à *Nieuport* , presque sur la mer toujours. Nieuport n'est autre chose qu'une petite bourgade toute pleine de barques de pêcheurs et de filets : mais elle est encore toute fière de la victoire que le Prince Henri de Nassau remporta sur les Espagnols dans la guerre de l'indépendance de la Hollande. A cette occasion, vous devez vous rappeler la charmante salle octogone que je vous ai dit avoir vu au château du Blois , près de La Haye, dont les peintures de Rubens et de son école, commandées par la veuve de Henri, Amélie de Solms, représentent l'apothéose de cette victoire.

De Nieuport nous nous rendons à Furne, qui n'est qu'une petite ville , mais une petite ville fort coquette, très-jolie, et qui a un *Hôtel-de-ville* et un *Beffroi* du xvi^e siècle, dignes d'être mis en parallèle avec les monuments gothiques de Bruges et d'autres cités fameuses.



Ypres, octobre 1855.

Les gens d'Ypres, comme on disait jadis , ont été de terribles batailleurs : j'en veux pour preuve le temps où ils s'avancèrent jusqu'à Cassel , contre le roi de France , portant une manière de perche , surmonté d'un coq de toile peinte, en guise d'étendard, avec cette devise ironique :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera!

Or, c'était le roi de France, Philippe VI de Valois, qui, quelques vingt ans après la terrible bataille de Courtrai, assiégeait Cassel, dont les marchands , ainsi que les autres Flamands, étaient soulevés contre leur comte français , Louis de Nevers.

Le coq des gens d'Ypres ne chanta pas : mais le roi de France prit Cassel.

Maintenant les habitants d'Ypres jouissent du far niente du repos, au souvenir de leurs exploits d'autrefois sans doute. Notez bien qu'à cette heure encore, malgré la béatitude de ses bourgeois, devenus raisonnables et calmes, Ypres garde beaucoup de restes de son flonflon des temps passés. Témoins les *Halles* que surmonte une tour carrée, gigantesque édifice que flanquent quatre tourelles, dont l'ensemble, y compris le lourd bâtiment des halles, est tout entier de style flamand pur et sévère. On dit cet édifice du xiii^e siècle, et on affirme que sa première pierre fut posée par le comte Baudoin de Flandre ,

celui qui plus tard régna sur Constantinople. Ce qui ajoute à la majesté du monument, et non du comte de Flandre, c'est qu'il est parfaitement isolé et dans une situation fort heureuse.

Si cela vous intéresse, nous déjeûnons très-bien à Ypres; et autant elle était agitée au temps de ses passions démocratiques, autant elle est calme et bénigne aujourd'hui.



Courtray, octobre 1888.

Nous dînons et nous prenons gîte pour la nuit, à *Courtrai*.

— Des Français diner et gîter à Courtrai, allez-vous dire, Madame, mais c'est indigne !

N'est-ce pas sous les murs de Courtrai qu'une terrible défaite fut infligée aux armées françaises, en 1300, et que quatre mille paires d'éperons dorés ..?

— Je vous interromps, pour répondre, Madame :

Philippe IV, dit le Bel, ne laissait point échapper les occasions d'agrandir les domaines de la couronne par les armes. Il s'avisa donc de fomenter les mauvaises dispositions des communes flamandes pour leur comte Gui de Dompierre, qui se déclarait sans vergogne l'allié du roi d'Angleterre. Alors une armée française de soixante mille hommes envahit la Flandre et remporta d'abord deux victoires, l'une à Furne, l'autre à Commines, en 1297. La plupart des villes alors lui ouvrirent leurs portes. Il advint que Gui de Dompierre, réduit à ses seules forces, se livra à la discrétion de Philippe IV. Celui-ci traita ce prince en vassal félon, le jeta dans les fers et réunit son comté à la couronne, en 1300. Mais l'odieuse tyrannie de Jacques Châtillon, que Philippe avait nommé gouverneur de Flandre, ne tarda pas à faire détester la domination française. Les Flamands, excités par les consuls des corporations, surtout des tisserands et des bouchers, se soulèvent. Quinze cents cavaliers, deux mille sergents d'armes sont massacrés à Bruges. De là la révolte gagne les autres villes. A ces nouvelles, la chevalerie de France s'émeut. Robert d'Artois accourt avec une armée pour venger les Français. Méprisant les vieux généraux et n'écoutant que l'aveugle impétuosité de son courage, il attaqua, sous les murs de Courtrai, les Flamands retranchés derrière une position avantageuse : il est tué, et, avec lui, tombent sur le champ de bataille vingt mille hommes, et la fleur de notre chevalerie. En débottant les cadavres, on recueillit quatre mille éperons de nos pauvres chevaliers, et comme trophée, on les suspendit dans la cathédrale de Courtrai.

Vous voyez que je comprends le reproche que vous voulez nous faire, Madame : mais comme à notre hôtel de la Grande-Place, on nous sert autre chose que des éperons et que nous avons faim, car la faim joue un grand

rôle en voyage, nous oublions notre honte du 11 juillet 1302, et, pas fiers, nous dînons et nous gîtons à Courtrai.

Et puis d'ailleurs Courtrai n'a-t-il pas été puni déjà par le duc Philippe le Hardi qui lui enleva son *Jacquemart et sa femme*, aujourd'hui faisant les délices de Notre-Dame de Dijon ?

N'a-t-il pas été puni par la bataille de Mons-en-Puelle, 1404, lorsque Philippe, fatigué de tuer, s'écriait :

— N'aurons-nous donc jamais fini ? En vérité, je crois qu'il pleut des Flamands !

Enfin les éperons d'or, eux aussi, n'ont-ils pas été arrachés à la cathédrale de Courtrai, lorsque les Flamands, conduits par Arteweldt, périrent par milliers sur ce champ de bataille de Rosebèque, que Charles VI de France fit pendre à un arbre ce fils du terrible Brasseur de Gand trouvé parmi les cadavres, et livrer la ville de Courtrai au pillage, par les soudards-français, en 1382, le 17 novembre ?

Pour être grand et généreux en tout point, je vous dirai maintenant :

Que Courtrai, assise sur la rivière de Lys, vient du latin *Cortracum*, *Curteriacum*, *Curtricisium*, ainsi que disent les capitulaires de Charles le Chauve, en 859 ;

Qu'elle fut fortifiée par les Normands en 880, et qu'ils y construisirent un chatelet, pour y passer l'hiver ;

Qu'en 988, un seigneur nommé Eilbode, qui la gouvernait, s'arrogea le titre de comte, mais qu'après sa mort, Courtrai rentra sous la domination de Beaudoin de Constantinople ;

Que le roi d'Espagne la prit en 1645 : mais qu'elle revint aux Français l'année suivante, de par Gaston, duc d'Orléans ;

Que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, la reprit en 1648 ;

Que Louis XIV l'assiégea en 1607 ;

Qu'elle fut restituée à l'Espagne, en 1678 ;

Que les Français s'en emparèrent de nouveau en 1684 ;

Qu'ils la rendirent au traité de Ryswick, en 1697 ;

Que Louis XV la reprit en 1745, etc., etc.

Pauvre Courtrai, pour tant de vicissitudes, il faut bien lui pardonner !

Hôtel-de-Ville : passable, eu égard à deux fort belles cheminées... *Halles* : fort gracieuses, eu égard aux cinq tourelles de sa façade... *Pont sur la Lys* : fort convenable, eu égard à ses deux grosses tours... *Saint-Martin* : église sans goût, moins toutefois beau tabernacle... *Notre-Dame* : avec un Van-Dyck, un tabernacle de Lecreux, et des bas-reliefs de je ne sais plus quel artiste... *Saint-Michel* : peinture de la journée des Eperons : heureusement ce n'est qu'un barbouillage.

Tournay, 10 octobre 1835.

Nous sommes à *Tournay*, la plus antique cité de la Belgique.

Clodion , après avoir passé le Rhin, s'établit à Tournai ; Childéric I^{er} résida, mourut et fut enterré à Tournai , où l'on trouva, dans son tombeau, son squelette, ses armes, des abeilles d'or, et un globe de cristal, il y a quelques années; Clovis y naquit, et y régna; Chilpéric et Frédégonde y furent assiégés par Sigebert et Brunehaut; Mérovée y fut tenu en prison.

Les Normands la détruisirent en 880 , ainsi que tous les monastères qui se trouvaient sur l'Escaut, qui la traverse;

Philippe-Auguste l'entoura de hautes fortifications, en 890;

Elle fut donc, vous le voyez, le berceau de la monarchie française, et le domaine des Mérovingiens; vingt fois les Flamands, les Anglais, les Français, les Espagnols, les alliés, la prirent et la reprirent.

Et, malgré tous ses malheurs, c'est une ville mi-partie moyen-âge, et mi-partie moderne. On y admire de délicieuses maisons, fort antiques et très-curieuses.

Sa cathédrale est le plus ancien édifice, le plus grand et le plus beau du Hainaut et de toute la Belgique; elle appartient au style byzantin; cinq clochers superbes la décorent; un portail du plus pur gothique fait sa gloire; et les deux magnifiques absides du transept sont tout à son honneur. Elle a un *Jubé* d'une rare élégance, et le sculpteur Lecreux, né à Tournay, a illustré son sanctuaire d'un admirable groupe en bronze : c'est *Saint Michel terrassant le dragon*. Cette même église de Notre-Dame s'enorgueillit de posséder les *Ames du Purgatoire* de Rubens; une *Résurrection de Lazarre*, par Pourbus; une *Crucifixion* de Jordaens; et un *Christ aux Épines* du maréchal d'Anvers, Quintin Metzys.

Le *Beffroi*, du xv^e siècle, est d'un effet très-pittoresque. Il possède trois cloches, Celle dite d'alarme est décorée de ce distique :

Bancloque suis de commune nommée ;
Car, pour effroi de guerre suis sonnée.

Heureusement cette cloche est réduite au silence.

La meveille de Tournay est le manoir du prince de Ligne. Il date du xii^e siècle, est en tout point féodal, possède de grosses tours, produit un effet charmant dans la contrée, et se laisse courtoisement visiter, ainsi que ses jardins de Le Notre, par tous les amateurs et touristes. Il a une bibliothèque, un Musée d'artillerie, une galerie de peinture, et a pour nom

Bel-Œil, tout à la fois magnifique et champêtre !

Mons, octobre 1855.

Par *Ath*, petite place forte sur la Dendre, que fonda le patrice Aëtius, vainqueur d'Attila le Fléau de Dieu, nous arrivons à *Mons*, ville romaine, dont le nom exprime la position sur une petite colline, qui se salit les pieds dans une affreuse rivière appelée *Trouille*. Pignons dentelés; façades peintes dans toutes les nuances de l'arc en-ciel; rues propres autant qu'il est possible; ville flamande par son aspect comme par ses habitants; telle est Mons.

Namur, octobre 1855.

Enfin par *Charleroi*, cité moderne fondée par Charles II d'Espagne, et agrandie par Louis XIV, qui la fortifia, nous atteignons *Namur*.

Au confluent de la Sambre et de la Meuse, et au pied de la citadelle qu'assiégea Vauban et que défendit Cohorn, s'étend cette vieille et célèbre ville. Je m'attendais à la voir toute ridée; elle a du fard jusqu'au front. Aussi, comme nous la quittons ce soir-même, je me hâte de mettre mes deux mains dans les vôtres, chère Madame, pour vous jurer foi et hommage, me déclarant, de grand cœur, votre fidèle chevalier.

E. D.

III.

Huy. — *Liège*. — Le fantôme de Charles le Téméraire. — La Meuse. — Nain et bossu. — Le palais de l'évêque. — Le Perron. — L'hôtel-de-Ville. — Le Pont-des-Arches. — Grétry. — Vieille montagne. — Chaufontaine. — Pépinster. — *Spa*. — Verviers. — Effets de nuit. — Aix-la-Chapelle. — Ce que l'on voit par une fenêtre obscure de l'hôtel de Paris à Aix-la-Chapelle. — Les bains. — La Chapelle d'Aix. — Les péripéties d'un mimo-drame. — Les saintes reliques. — Trésors et merveilles. — Charlemagne. — Le cœur de Othon III. — La chaire de Henri II. — Le Sarcophage de César-Auguste. — Le trône du plus grand prince du monde. — Borcette. Rêveries et souvenirs.

— Conducteur, est-ce que nous sommes à Liège? cria un long et maigre personnage qui dormait à mes côtés et se réveilla au mouvement d'arrêt du convoi.

— Huy! Huy! fit le conducteur.

Et notre homme, à ce mot, de descendre avec empressement...

A peine était-il à terre, le digne Flamand, que le convoi se remettait en marche, lentement, comme d'ordinaire...

— Nous sommes à Huy et non à Liège, conducteur, vous m'avez trompé, en me disant : Oui !

— J'ai crié Huy, et n'ai dit ni oui ni non... répart le conducteur..

Nous n'entendons pas le reste du dialogue du pauvre voyageur, ma chère Agathe, car notre machine court à toute vapeur.

Nous touchons en premier lieu à *Bouges*, délicieux village qui sert d'aigrette à une masse de rochers à pic, appelés les *Grands-Malades*. Ils dureront cependant plus long-temps que nous et les nôtres. Mais j'imagine que ce nom leur aura été donné parce que ce fut là que mourut un illustre malade, don Juan d'Autriche, célébré par Casimir Delavigne ; et enterré dans une église de Namur.

Puis, voici l'HERMITAGE DE SAINT HUBERT, le grand saint Hubert, patron des chasseurs, l'infatigable Nemrod de la noire forêt d'Ardenne, qui lui fit voir un *cerf porte-Crucifix* dont les naïves peintures ont tant de fois émerveillé mon enfance.

Voici *Samson*, et à côté, la ruine d'un manoir, étalée sur une roche pélasgique dont une anfractuosité reproduit, à ravir, une tête d'homme décorée d'une barbe formidable.

Voici l'antique église de Sclayn, et le *pagus* de *Sclayn* plus vieux encore.

Voici *Andennes*, où sainte Begge, fille de Pépin, au VII^e siècle, fondait un béguinage, dont nous avons vu un spécimen à Gand.

Enfin voici *Huy*, forteresse puissante que dore le soleil levant. Un touriste qui nous voit fort occupés à étudier le portail et le cloître de l'église, fort beaux détails et d'ensemble, nous dit :

C'est ici que mourut Pierre l'Ermite, le fameux prédicateur des croisades.

Et c'est à ce *Château d'Aigremont*, que vous apercevez dans le lointain qu'au X^e siècle habitait de préférence le seigneur d'Arembert, Guillaume de la Mark, surnommé bien justement le *Sanglier des Ardenne*s, à cause de ses brigandages et de ses cruautés. Vous pourrez voir, au-delà du point de la Boverie, au village de Wez, près de Liège, l'endroit où ce farouche suzerain tua, de sa propre main, Louis de Bourbon, évêque de Liège. C'est un sacrifiant que ses crimes ont illustré non moins que sir Walter-Scott, dans son magnifique *Quentin Durward*.

Notre touriste parlait encore, que l'horizon s'ouvrant à nos regards émerveillés, nous voyons un immense amphithéâtre de collines se développer sous nos yeux, tout diamanté de blanches constructions, tout émaillé de villas, de bouquets d'arbres, d'obélisques d'usines, et, dans le beau cirque, formé par leur enceinte, une ville grande et belle, dont de nombreux clochers et les dômes accidentent la monotonie.

C'est *Liège*.

— Savez-vous quel est le peuple le plus léger de la terre ? demande le touriste, sorte de commis-voyageur, à mon fils étonné.

— En vérité, je l'ignore... à moins que le peuple français... fit Emile en hésitant.

— Mais c'est le peuple de Liège... clama le touriste, avec un gros rire de triomphe.

M. Dory coupe court aux facéties du voyageur, en disant à Emile avec un sérieux glacé :

— Les Liégeois sont les anciens Eburons.

Les Eburons habitaient cette contrée qui touche à la rive droite de la Meuse, où s'étend la *forêt des Ardennes*, depuis Sedan et Givet, en France, jusqu'à Aix-la-Chapelle, dans la province Prussienne-Rhénane. Autrefois cette forêt était bien plus étendue. César nous dit dans ses Commentaires, qu'elle était la plus considérable des Gaules.

Quoique réunis à la Belgique depuis plus de quarante années, les Liégeois laissent percer toujours leur esprit de nationalité et d'indépendance. Jamais le sentiment démocratique ne s'est montré plus fort, plus opiniâtre; et souvent plus tumultueux que chez ce peuple de Liège, qui est loin d'être léger comme le prétend l'affreux calembour de Monsieur.

— Liège est, du reste, une ville antique et fameuse.

Les princes-évêques et notamment l'évêque Noger, y élevèrent une magnifique cathédrale en l'an 1000. Elle fut détruite en 1795.

Liège posséda un magnifique couvent de Dominicains, dont les sombres cloîtres et la noble architecture abritèrent de savants et illustres personnages.

Le ruisseau *Legia* qui la traverse et vient se jeter dans la Meuse lui donna son nom de *Liège*. Ce ruisseau a perdu son nom et s'appelle à cette heure *Ri-de-Coq-Fontaine*.

Mais que d'événements ont vu ces croupes verdoyantes de la *Montagne Sainte-Walbruge* qui ceint la ville de Liège; dont les parties hautes ont fait la *Ville haute*, et les parties baignées par la Meuse, la *Ville basse*!

Dirai-je, par exemple, que le fameux duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, celui qui, avec d'Ocquetonville et Courtensé, tua le duc d'Orléans, dans la rue Barbette, à Paris, la nuit du 22 novembre 1407, marchant au secours de son beau-frère, Jean de Bavière, contre lequel les Liégeois, excédés de ses vexations, s'étaient insurgés et qu'ils assiégeaient dans Maëstricht, leur tua jusqu'à vingt mille hommes, et ramena dans Liège le prince-évêque triomphant? Alors furent jetés dans la Meuse des milliers de manants liés deux à deux. Alors furent élevés autour de Liège des forêts de roues pour le supplice des Liégeois et des gibets sans nombre pour leur pendaison.

Dirai-je que cette ville remuante s'étant révoltée de nouveau sous Philippe le Bon, ce duc, à son tour, les écrasa, et noya dans le sang leurs privilèges et leurs libertés, au point de livrer leur ville à un affreux pillage, ainsi que Dinan?

Dirai-je encore que sous Charles le Téméraire, dont, à mes yeux, le grand et sévère fantôme plane sur cette cité dont nous nous approchons, révoltés par les intrigues et sous les inspirations de notre roi Louis XI, ce duc, à bon droit surnommé *le Terrible*, vint avec quatorze cents lances, remarquant l'artificieux auteur de cette rébellion qu'il avait fait prisonnier à Peronne, assiéger la ville de Liège que voici? Outre ses Bourguignons, Charles avait quatre mille Calabrais, gens mauvais et cruels. Liège ne put résister. L'évêque, que les rebelles tenaient en prison, fut mis en liberté. Mais cet acte tardif de justice ne les sauva pas de la noire vengeance du Terrible.

— Il n'avait pas péri plus de deux cents personnes le jour où l'on était entré dans la ville, écrit M. de Barante dans son Histoire des ducs de Bourgogne, depuis il y en eut un bien plus grand nombre noyées ou mises à mort; on n'épargna presque aucun des prisonniers faits dans les maisons ou les églises. Quant aux pauvres malheureux qui avaient quitté la ville, ils mouraient par centaines de faim et de froid dans les montagnes ou les forêts. Les gens de guerre couraient de tous côtés, leur donnant la chasse comme à des bêtes sauvages. Un gentilhomme du pays du Luxembourg, qui avait d'abord tenu leur parti, en fit un grand carnage, afin d'obtenir le pardon du duc. Après huit jours d'hiver passés ainsi, car on était en novembre 1468, Charles partit laissant l'ordre de brûler Liège et de la démolir, comme on avait fait à Dinan, deux ans auparavant.

Alors, après dix jours de carnage, la torche se promena dans les rues de Liège et l'incendia. A cinq lieues de distance, on entendit le fracas des murs et des toits qui s'écroulaient, et, la nuit, on apercevait d'Aix-la-Chapelle, dans le ciel rougit la réverbération des flammes qui dévoraient la vieille cité... ajoute un écrivain du temps.

Dirai-je enfin les indomptables furies du sire d'Arembert; Guillaume de la Mark, le Sanglier des Ardennes, dont Monsieur nous parlait tout-à-l'heure, qui, tant de fois pressura, saigna, foula et tortura le peuple de Liège et ses bourgeois.

Oh ! non. N'insistons pas sur de telles calamités. Mais il me semble qu'à chaque pas nous allons faire jaillir le sang du sol, que chaque pierre va nous crier : Vengeance ! et, jé le répète, les fantômes de Jean Sans-Peur, celui du Sanglier des Ardennes, mais surtout le squelette de Charles le Téméraire, me semblent se dresser sur les ruines qu'ils ont amoncelées, drapés dans des suaires tachés de sang.

— Histoire de l'humanité ! fit le touriste en fredonnant.

Pour Emile, ces détails l'émeuvent étrangement; il cherche dans l'air les fantômes qu'évoque M. Dory; il écoute avidement; il promène partout un regard inquiet cherchant des yeux les traces de ces événements, s'impressionnant des drames arrivés sur le sol qu'il foule; et, à la pâleur de son visage, on voit qu'il déploie les calamités de ces âges malheureux.

Cependant nous arrivions à Liège, ma chère Agathe. Descendus du rail-

way, nous nous trouvons assez loin de la ville. Pour la joindre, nous traversons des terrains livrés à des masses d'ouvriers. C'est un nouveau lit que l'on creuse à la rivière de Meuse, qui souvent à le caprice d'inonder la basse ville. Puis traversant une promenade qui a nom *Sauvenière*, nous sommes abordés par une sorte de nain, petit bonhomme de deux pieds et demi, aussi bossu que Polichinelle, mais non moins malin que Pierrot, qui nous offre ses services pour nous guider.

Nous l'acceptons. Pourquoi refuser cet infortuné? Donc, le voici, tout fier de notre confiance, qui nous guide vers le *Palais* antique des princes-évêques.

A mon sens, c'est le premier monument de la ville, au moins dans mon esprit, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, puisque les princes-évêques étaient les rois de Liège. Je l'ai vu, ma chère Agathe, je l'ai contemplé, je l'ai admiré. Charles-Quint disait de ce palais que c'était le plus beau de la chrétienté. Sa vieille façade ne déplaît pas, certes, elle a même quelque chose de majestueux qui frappe mais, ce qui charme l'œil et plaît à l'imagination, est la cour intérieure, carrée comme celle d'un cloître et soutenue par une infinité de colonnes gothiques, sveltes, élégantes, gracieuses, d'une belle pierre finement sculptée. Ce fut Erard de la Mark, un des aïeux du Sanglier des Ardennes, qui le construisit en trente-deux années, et en y consacrant des sommes considérables. Là, sous ces voûtes, Charles Quint, Jean Sans-Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, tous les princes-évêques, si puissants et si forts, et combien de paladins! entrèrent et passèrent courbés sous le poids de leur gloire, mais aussi de leurs vengeances et de leurs colères, comme aussi de leurs honte, témoin Louis XI...

Aujourd'hui ce palais appartient à dame justice qui y juge et condamne, et absout. Elle y abrite même une catégorie de femmes que l'on nomme *Pécheresses*.

Pauvre Liège du moyen âge, que deviens-tu? Il n'a pas suffi des incendies de Charles le Terrible pour détruire tes maisons gothiques, à tourelles, à pignons, à perrons, à fenêtres ogivales, il faut encore que le bras du moderne vandalisme t'impose nos façades correctes, efface les antiques sculptures pour les remplacer par des plâtres, nivelle tes couvents pour les remplacer par des théâtres, témoin le monastère des Dominicains, devenu vaudeville et opéra de par M^{lle} Mars, qui en posa la première pierre, ouvre des passages Lemonnier, où se dressaient d'antiques châtelets? Enfin, c'est un sort qu'il faut subir. Les Romains ont remplacé les Grecs, les Egyptiens ont pris la place des Babyloniens, les Franchs des Gaulois, le moderne doit remplacer l'antique.

Dédommageons-nous de cette triste transformation que subit Liège, dont une église s'est montrée à moi sous le bandeau stupide de *Manège*! et allons voir le fameux *Perron*.

— Qu'est-ce que le Perron? vas-tu me dire.

C'était précisément la question que j'adressais à mon petit bossu qui trot-

fait à mes côtés, lorsqu'il nous parla du Perron. J'ai recueilli de sa réponse, que je traduis, l'explication suivante :

Le Perron est à Liège ce qu'est au soldat son sabre, au fusil sa baïonnette, au tambour sa peau d'âne, au religieux son chapelet, au prêtre son bréviaire. Le Perron est le palladium de Liège. Les Liégeois aiment tant, chérissent tant, vantent tant la fontaine fondée au iv^e siècle, et composée de vasques superposées à l'aide de colonnes, de nymphes et de lions, que, pour les punir plus cruellement que la mort, la noyade, le sac et l'incendie, Charles le Téméraire leur enleva cette fontaine du Perron et la plaça à Bruges, en écrivant sur le socle, de la pointe de sa dague :

Je suis lu Perron de Liège
Que le duc Charles a conquis.
J'estoy signe que Liège
Estoy lige et le païs.
Or, ne soit homme esbays
Si je suis chy par mémoire :
Le puissant duc m'y a mis
En signe de sa victoire.

C'était le 18 décembre 1465, que ce terrible enlèvement avait lieu : heureusement Marie de Bourgogne, si douce de cœur, qu'un jour pour sauver son chien qui se noyait, elle faillit périr dans l'eau, rendit le Perron à l'amour des Liégeois. Alors advint qu'une cavalcade d'honneur alla jusqu'à Bruges faire cortège, au retour du Perron bien-aimé. Aussi écrivit-on en lettres d'or cette légende fameuse, pour remplacer celle qui précèdent :

LE PERRON

Que Liège regarde avec orgueil comme l'emblème de la patrie
Fut replacé sur ce piédestal le 10 juillet 1478.

En face du Perron qui décore la petite place du Marché et protège les choux et les navets du pays de Liège, se trouve l'*Hôtel-de-Ville*, édifice assez mesquin, mais rappelant aussi le souvenir de l'énergie virile des magistrats qui y ont siégé.

Par une petite rue fort étroite, nous descendons vers la Meuse, et nous arrivons au *Pont des Arches*, magnifique ouvrage gothique, fondé par Ogier de Danemarck, compagnon de notre Charlemagne. Ce pont fait un dos d'âne très prononcé. Pour tenir les Liégeois en respect, Maximilien de Bavière, en 1486, le garnit de canons, et sur la redoute du milieu, qui reçut le nom de *Dardanelle*, il écrivit :

*Discite pacate sub principe vivere, Cives.
Seditio pœnis nulla carere solet.*

La Révolution française a effacé cette trace de despotisme.

Devant le *Palais de l'Université*, autour duquel croissent les herbes et les ronces, se dresse la statue d'Ernest Grétry, né à Liège le 11 février 1744, musicien fameux, auteur de l'*Épreuve villageoise* et de *Richard-Cœur-de-Lion*. Nous voyons aussi dans le faubourg, au-delà du pont des Arches, l'humble maison qui lui vit ouvrir les yeux à la lumière.

Je ne te dirai rien de la *Citadelle* qui domine le point culminant de la ville, ni du *Carillon de Saint-Paul* qui joue douze fois par jour et autant par nuit l'*Ouverture du jeune Henri*; je ne te promènerai pas non plus dans les dix-huit églises ouvertes, sans parler de celles qui sont fermées et qui servent de manèges, etc., ou qui sont à vendre, hélas ! Mais il faut que tu me suives à *Saint-Jacques*, la première de toutes par ses floritures et la fastueuse ornementation de son architecture arabe. De là, tu viendras aussi à *Saint Paul*, dont la nef gothique est merveilleuse, et tu les admireras avec nous. Ce qui distingue ces deux églises, ce sont des mosaïques en arabesques qui décorent les voûtes, et produisent un fort bel effet, quoique d'un goût peut-être équivoque.

Saint-Paul possède une fort belle chaire en bois sculpté, ornée de statues de marbre par-devant, et, à l'arrière, offrant l'image de Satan, en marbre également.

Saint-Jacques offre à la curiosité de belles orgues d'André Séverin. On les dit peu harmonieuses.

J'aurais fini sur Liège, si notre nain, tout enthousiasmé de nous voir bons pour lui, ne nous eût dit avec emphase quelques mots que je veux te citer :

— Oh ! vous faites bien d'admirer Liège, ce sera la première ville du monde. Nos chansons wallonnes nous disent qu'elle doit être, un jour, plus grande que Thèbes ; plus forte que Troie ; plus puissante que Carthage ; plus somptueuse que Jérusalem ; plus opulente que Constantinople ; plus active que Paris ; plus riche que Londres ; plus commerçante que Venise ; plus brillante que Naples ; plus sainte que Rome !

— Amen ! fit Émile.

Le petit bonhomme s'en va très-heureux, et, en s'éloignant, se retourne bien des fois ; je lui ai donné une pièce neuve de cinq francs, en or... Quelle joie !

Avant de quitter Liège, j'ai vu aussi, ma chère amie, au-delà du pont de la *Boverie*, le théâtre des guinguettes des faubourgs, entre la Meuse et l'Ourthe, à *Wez* enfin, l'endroit où les *Marcassins* du Sanglier des Ardennes l'aidèrent à massacrer l'évêque Louis de Bourbon.

Nous avons visité de même *Franchimont*, où une poignée de braves tenta d'arrêter les Bourguignons et les Calabrais de monseigneur Charles le Terrible arrivant à Liège tout écumanant de rage et la menace à la bouche. Comme les Spartiates aux Thermophyles, ils se firent tous tuer jusqu'au dernier. Et ce fut deux jours après que Liège fut livrée à la colère du Duc.

Enfin, le soir, un soir déjà ténébreux et sombre, nous avons vu les fameux

ses usines de zinc de la *Vieille Montagne*, aux portes de Liège, et, en toute vérité, nous pouvions nous croire aux enfers. Des flammes bleuâtres s'élevaient d'abîmes obscurs ; d'énormes cheminées, comme des trépièdes antiques, jaillissaient des flammes rouges de sang, blanches ici, verdâtres là, et au milieu de ces brasiers effrayants tout un peuple de travailleurs s'agitaient dans toutes les poses d'un supplice et de tortures sans nom. On eût dit des milliers de démons tourmentant les âmes des damnés livrées à leurs furies et à leurs vengeances. Ou bien encore, toutes ces cheminées infernales pouvaient se comparer à de nombreux cratères de volcans en travail d'éruption. Ils jetaient au loin leurs reflets sinistres et sanglants ; et comme on arrive subitement à *Vieille-Montagne*, par un détour imprévu de la route, c'est un véritable saisissement que l'on éprouve en se trouvant à l'improviste en face de ce spectacle, surtout quand la nuit noire est venue...

En regard de ce lugubre tableau, le lendemain, au lever du soleil, emportés par une calèche rapide, nous arrivions au délicieux village de *Chaufontaine*, le Saint-Cloud de Liège, à l'entrée de la charmante *Vallée de la Vesdre*. On y trouve des eaux chaudes, fort appréciées pour leurs particules salines, connues dès le XIII^e siècle, et là, au XVI^e, un philanthrope établit des bains qui ont grande renommée. Le site de *Chaufontaine* est, sans contredit, le plus romantique du pays de Liège.

Par une double rangée de châtelets, de villas, d'usines, de charmantes maisons nichées aux flancs des rampes boisées de riches collines, nous touchons ensuite à *Pépinster*, puis nous frôlons le manoir et le parc de *Juslen-vile*, et de *Theux*, petite bicoque fort antique où Louis le Débonnaire eut un castel ; car les Carlovingiens ont aimé beaucoup cette partie de la Belgique, comme les Mérovingiens avaient affectionné l'autre partie voisine de la mer, pour arriver à une avenue qui, comme une lanterne magique, nous montre *Spa* à son extrémité.

Spa, octobre 1855.

Que de choses j'aurais à te dire sur cette bourgade de *Spa*, oasis délicieuse, étalée par la main de Dieu en plein cœur de la forêt des Ardennes, à la base d'une haute montagne qui arrête la bise, et riche de ses eaux salines, gazeuses et saturées de fer. Le fer est dans toutes ces contrées. Le sol rouge et couvert de rouille annonce la présence d'un abondant minéral. Aussi l'exploite-t-on sur bien des points de la contrée.

Or, au X^e siècle, *Spa* n'était qu'un beau désert. Mais comme la source du *Pouhon*, ou *Puits-Carré*, bouillonnait déjà, on s'abrita sous les arbres autour de son bassin, lorsqu'on eut apprécié la vertu de ses eaux, et bientôt l'évêque de Liège permit à un industriel, Wolf de Breda, de bâtir une hôtel-

lerie pour boire l'eau et d'élever une forge pour recueillir le fer. Ainsi se forma Spa qui s'enrichit successivement de l'autre source *La Géronstère*, ou *Puits-Rond*, puis de la *Sauvenière*, puis des deux *Tonnelets*, puis du *Briarts*, puis de la *Fontaine-aux-Crapauds*. Les eaux froides, mais salu-
taires de Spa, se produisent par bien des cratères, comme tu vois.

Alors le chétif village devint une modeste bourgade ; par suite, la bour-
gade devint une petite ville, et enfin la ville se changea en une brillante ci-
té, si fameuse que rois, reines et empereurs s'y donnèrent rendez-vous.

En 1577, Marguerite de Valois, *la Reine Margot* de Henri IV, sa pre-
mière femme, si tu veux, vint y passer une saison ; mais l'état des chemins
la contraignit de s'arrêter à Liège, où elle but les eaux chez l'illustre prince-
évêque, Gérard de Groesbeck, qui a aussi donné son nom à l'une des sources
oubliée dans mon catalogue. Charles II, d'Angleterre ; Gustave III, de Suè-
de ; l'Empereur Joseph II, Paul I^{er}, de Russie ; Pierre le Grand, en 1777 ;
Aelxandre, le roi de Prusse, le roi et la reine des Belges, l'abbé Raynal,
Monge, de Candolle, Alfieri, Volney, le duc de Wellington, furent tour à
tour les hôtes et les illustres buveurs des eaux de Spa.

Je ne te dirai rien, ma chère Agathe, des plaisirs de Spa, de ses jeux,
de ses bals, de ses concerts, de ses chasses, de ses promenades, etc.,
ni de sa *Redoute*, ni de son *Kursaal* ni du *Pied de Saint-Rémacle*.

Si j'en avais le temps, et si Aix-la-Chapelle ne m'appelait pas par la voix
de M. Dory, qui brûle d'y arriver, j'aimerais mieux te peindre la *Cascade
du Grand-Hoo*, produite par la chute de la *Salw*, qui se jette dans l'*Embli-
ve*, dans une vallée pittoresque au point de vous montrer deux rivières
parallèles l'une à l'autre avant leur jonction, et la première plus élevée que
la seconde de soixante pieds ;

Les *Grottes de Remouéhamps* que vous visitez, affublés de blouses, des
torches à la main, à travers des cours d'eau souterrains, au milieu de va-
gissemens mystérieux qui vous serrent le cœur, et sous des voûtes d'ea-
-lactites curieusement éclairées par les feux des torches ;

Les ruines du *Château des quatre fils Aymon*, dont le père fut seigneur
de Termonde, et dont le fameux cheval a laissé des empreintes dans la forêt
de Soignies ;

Et enfin les *Cascades de la Hoigne*.

Mais mes compagnons de route, fatigués de la civilisation de Spa, et
surtout indignés de l'immortalité de ses jeux, sont si fort à ma poursuite
pour quitter le théâtre des passions humaines, que je prends à peine le temps
de te baiser sur les deux joues, et de me dire ta fidèle vassale, pour courir
à eux et m'excuser au nom de celle que j'aime comme ma plus tendre amie.

F. D.

Aix-la-Chapelle, octobre 1835.

Madame ,

J'ai autour de moi, se reposant sur des ottomanes, un jeune étudiant et sa mère, qui me semblent si peu disposés à écrire, souscrire ou transcrire rien que ce soit, qu'il me semble de mon devoir de ne pas vous laisser sans nouvelles de ma main. Leur silence vous ferait croire à quelque malheur, et il n'y a rien de tel. Nous sommes tous fatigués, mais bien portants. Cette lettre vous en donnera la preuve.

Il m'est venu aux oreilles qu'on m'avait signalé comme désirant arriver à Aix-la-Chapelle, dont je rêvais, dont je parlais, dont la pensée me mettait en délire. C'est vrai, Madame : je vous en fais l'aveu. Aix-la-Chapelle, pour moi, c'est le berceau d'un grand homme, c'est le théâtre de la vie d'un héros, c'est le tombeau d'un immortel empereur.

J'avais l'imagination montée à l'endroit de cette ville, pour moi la plus curieuse, la plus belle, la plus sainte.

Quand avons-nous quitté Spa? Je n'en sais plus rien. J'ai souvenance que nous sommes passés à *Verviers*, de nuit, et que, à droite, à gauche, en amont, en aval, dans tout le pourtour de cette cité, nous voyions une infinité de fabriques, jetant la flamme par leurs cent fenêtres, et, dans l'obscurité profonde du moment, produisant à l'œil du touriste étonné un effet fantastique des plus émouvants. Puis, après de longues attentes, dans le mystérieux silence de la nuit, silence à peine interrompu par le monotone roulement du convoi et les sifflements sinistres des locomotives, j'entends crier enfin : Aachen ! Aachen ! Ce qui veut dire pour nous Français : Aix-la-Chapelle ! Aix-la-Chapelle !

Ce n'est pas là une traduction purement littérale, car *Aachen* veut dire *Ville-sur-l'eau*. Mais *Ville-sur-l'eau*, ou *Aachen*, prononcer *Akens*, c'était toujours Aix-la-Chapelle.

Pline parle de cette ville sous la nom de *Vetera-Castra*.

Et cependant les Romains l'appelaient *Civitas Aquensis*, la cité marécageuse.

Au moyen-âge on la nomma *Aquisgranum*.

Que veut dire le mot *Granum*? Est-ce le nom d'un Romain? *Granus*, qui aurait fondé la ville? Est-ce celui d'Apollon honoré sous l'épithète de *Granus*? Ceraït-ce la même étymologie que *Grann*, nom sous lequel les Gaulois adoraient le soleil? Ou bien encore, le génie mauvais que, sous Charlemagne même, on croyait habiter les eaux d'Aix-la-Chapelle, sous le nom de *Grant*, serait-il cause de cette application? En vérité je ne puis trancher ce nouveau nœu gordien.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Romains, sous Jules-César et sous Drusus, paraissent avoir séjourné à Aix, car on y trouve des traces de leur présence.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'à notre arrivée, à près de minuit, nous tombons à la tangente de cette vieille cité, comme dans une caverne de voleurs, sans y voir goutte, et nous sommes heureux d'aviser l'*Hôtel de Paris*, dont les huis flamboient encore, pour aller lui demander le vivre et le couvert.

Le vivre consiste en un perdreau, une omelette aux confitures et quelques fruits. Quant au couvert, c'est un appartement des plus simples, mais pour moi merveilleux, car les fenêtres ouvrent sur la ville, comme la rue de Rivoli donne sur le jardin des Tuileries.

A peine installé dans ma chambrette, mon premier besoin est, non pas de dormir, mais d'ouvrir ma fenêtre bien-aimée, et de regarder... Aix-la-Chapelle.

Pas plus d'Aix-la-Chapelle que de Bagneux, si vous regardiez ce joli village des Tours de Notre-Dame, à l'heure solennelle de minuit. Obscurité complète; pas le moindre filet de lumière... La ville dort, et elle dort sans soupirer, sans se plaindre, sans ronfler, car pas la moindre brise, pas le plus léger bruit. Néanmoins Aix est là, sans moi, à deux pas, et Aix est la ville de Charlemagne!

Où c'est là que Charlemagne est né! C'est là que Charlemagne a vécu, ou au moins s'est reposé par fois de ses travaux herculéens! c'est là que Charlemagne est mort; c'est là que je trouve la tête, le bras, le cadavre de celui qui fut Charlemagne! C'est là que vient souvent son âme, pour voir, examiner, bénir son Aix chérie, si tant est qu'il soit donné aux âmes de revoir les lieux qu'elles ont aimés lorsqu'elles étaient enfermées en un corps plein de vie!

Or que de rêveries pour moi, éveillé, pensant, évoquant mes souvenirs!

Je vois en 742, la vieille *Tour de Granus*, qui occupe le centre de la *Civitas Aquensis*, s'illuminer, la nuit, dans une chambre basse, et les serviteurs de Berthe au-Grand-Pied, aller en hâte annoncer à Pepin le Bref qu'elle vient de lui donner un fils, qu'elle nomme Charles.

Je vois Pepin le Bref, en 754, faire couronner ce fils bien aimé, en même temps que son fils aîné, Carloman, par le pape Etienne II.

Alors voici l'Occident qui est donnée à Charles, et l'Orient à Carloman.

Mais les deux frères s'aiment peu; et pendant que, soumis aux avis d'Etienne III, Carloman conserve son épouse Gilbergua, Charles répudie la sienne, celle que les Franks lui ont donnée, Hémiltrude, et épouse Desiderata, la fille de Didier, roi des Lombards que le Pape lui disait *perfide et dégoûtante nation, ayant donné la lèpre à la terre*.

Mais, en 771, je le vois aussi qui répudie Desiderata, et prend Hildegarde, de la nation des Suèves. De là guerre entre les Lombards et les Franks. Et, comme son frère meurt, et que Gilberga, sa veuve, se réfugie près de Didier, expédition rapide de Charles qui se met en possession de Didier et de toute l'Italie septentrionale. On le couronne alors roi des Lombards.

Aussitôt je le vois qui s'achemine vers Rome, où jamais aucun roi franc

n'est encore entré, et où il est reçu avec tous les honneurs réservés aux Patrices et aux Exarques. Le Souverain-Pontife, avec tout son clergé, l'attend sur le perron de Saint-Pierre. Charles en gravit les degrés, qu'il baise humblement l'un après l'autre, et arrive ainsi au Pape qui le presse sur son cœur. En échange de ces tendresses, le roi de France confirme la donation de l'Italie faite au Saint-Père par Pepin le Bref.

De ce moment la puissance de Charles devient dominante en Europe.

Les Saxons qui habitent le nord de la Germania, en 772, se permettent bien d'insulter saint Libwin, qui leur prêche l'Évangile; mais Charles marche aussitôt contre eux, prend Ehresbourg, leur principale forteresse, et renverse leur fameuse idole Irmensul.

Wittikind, le plus brave et le plus habile de leurs chefs, va bien chez les Scandinaves, chercher parmi eux des libérateurs de sa patrie: Charles retourne sur leurs frontières, les réduit à l'obéissance et leur ouvre les yeux à la vraie lumière en leur imposant le baptême.

Puis c'est en Espagne que Charles, en 778, va protéger les émirs arabes contre les Kabiles de Cordoue. Le brave paladin Roland lui prête le secours de son bras; mais, au retour, le perfide vassal, Loup, duc des Gascons, taille son armée en pièces dans la vallée de Roncevaux.

Puis, c'est à Bucklols, encore contre Wittikind, encore contre les Saxons, que je le vois remporter une nouvelle victoire, et établir en Saxe ces puissantes prélatures qui, pendant des siècles, furent investis de tous les droits de souveraineté.

Mais alors le voici qui soumet plusieurs petits princes voisins, force l'ambitieux Tassillon, duc de Bavière, à la tranquillité, en l'enfermant dans l'abbaye de Lorsch, dont j'ai visité les ruines, près de Bensheim, non loin de Heidelberg, dans le duché de Hesse-Darmstadt.

A ce moment une alliance conclue en Orient avec Irène et Nicéphore lui donnent toute sécurité pour l'avenir. Et cependant je revois Wittikind, sorti de nouveau de la Scandinavie, qui fait reprendre les armes aux Saxons. Cette fois Charles s'irrite, et, pour venger ses lieutenants traîtreusement massacrés, il fait massacrer à Verdun, sur le fleuve Aller, cinq mille de ces remuants Saxons. Toute la nation se soulève aussitôt. Mais Charles est victorieux à Theuthmold, à Osnabrück, et enfin, Wittikind et son frère Abo embrassent de bon gré le Christianisme et prêtent serment d'obéissance à Atigny-sur-Aisne, en 785.

Maintenant c'est le duché de Bénévent, en Italie, qui est soumis.

C'est Adalgise, fils de Didier, qui tente de reconquérir la Lombardie, que l'on abat et que l'on tue par l'armée de Grimoald.

Puis, en 789, les Franks passent l'Elbe pour protéger les Slaves contre les Witzes, qui sont soumis, et l'Empire franc est étendu jusqu'à l'Oder.

En 793, se terminent les expéditions contre les Huns de la Pannonie, mal menées, par le fait des Saxons qui se révoltent, et à cause d'une cons-

piration d'un fils de Charles, Pepin le Bossu. Mais, en 791, les Saxons sont domptés et on dépeuple leur territoire par l'émigration.

Je vois aussi Charles, qui profite d'une guerre civile des Huns et des Avars, envoyer contre eux son fils Pepin, qui leur passe sur le ventre, pénètre jusqu'à Raab, et s'empare du *zing* ou camp des derniers.

Alors en 797, des princes sarrazins d'Espagne viennent à Aix-la-Chapelle demander des secours à Charles. Des collines qui entourent la cité carlovingienne, je vois aussi descendre une longue suite de personnages vêtus de costumes d'Orient et des Espagnes. Ce sont les ambassadeurs du roi de Galicie, Alphonse II, et ceux du roi des Huns, et ceux de Constantin V, empereur d'Orient, qui tous réclament ou son alliance, ou son appui.

Hélas ! deux prêtres ont formé un complot contre le pape Léon III. Arrêté par les conjurés, blessé même, le Pontife leur échappe, et, à son tour, arrive à Aix, demandant protection du roi des Francs.

Charles part aussitôt. Il arrive à Rome le 24 novembre 800. Le Pape se purge de toutes les accusations de ses ennemis, et Charles lève le glaive pour le proclamer souverain. Mais voilà que le jour de Noël, pendant que le franc, avec tout son cortège de guerriers, assistait à la messe, absorbé dans de pieuses méditations devant l'autel de Saint-Pierre, Léon III, s'avançant vers lui, pose une couronne d'or sur sa tête, et tout le peuple de crier :

— A Charles-Auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire !

Il y avait trois cent vingt-quatre ans que l'empire d'Occident n'existait plus, et je le vois renouvelé dans la personne de Charles.

Le Roi franc n'est plus simplement Charles ; il devient Charlemagne !

Charlemagne n'est plus simplement roi, il est fait empereur.

Ce couronnement de Charles le rend le premier monarque du monde. Léon III voudrait alors réunir l'Occident à l'Orient. Aussi propose-t-il à Charlemagne d'épouser Irène, impératrice d'Orient. Mais Charlemagne se fait vieux et craint l'insuffisance de ses forces pour gouverner l'univers.

Et pourtant, Haroun-al-Raschid, kalife de Bagdad, admirant sa naissance et sa vertu, lui aussi m'apparaît, envoyant à Aix une brillante ambassade, chargée de riches présents ou reliques sacrées en or, en pierres précieuses ; avec les clefs du Saint-Sépulcre.

Mais Charlemagne est grave et pieux. L'orgueil n'entre pas dans son cœur. Au contraire, je le vois se recueillir dans son palais d'Aix-la-Chapelle pour fonder de grandes choses et en préparer de plus grandes encore.

En 804, alors que mon héros compte soixante deux ans, le pape Léon III fait la dédicace du Dôme, ou de la fameuse chapelle qui est là sous mes yeux, en 1855, telle qu'elle fut alors en 804, et qui donne désormais à la ville le nom d'Aix-la-Chapelle. C'est à la sainte Vierge qu'elle est consacrée. Trois cent soixante cinq évêques assistent à cette superbe inauguration : Mais comme l'empereur a désiré que pour aussi belle fête il y eût un nombre de

prélats égal aux jours de l'année, deux évêques, enterrés depuis long-temps, sortent de leurs tombeaux, assistent à la cérémonie, et puis, tout après, se recouchent dans leurs linceuls et s'endorment de l'éternel sommeil. La renommée répand partout la gloire de ce temple magnifique que, par les dons offerts au grand prince, on décore, dans des chasses splendides; des précieuses reliques, donnée par le Patriarche de Jérusalem, les Empereurs grecs et le roi de Perse, Haron-al Raschid.

Après les intérêts de la religion, le grand empereur songe aux intérêts de ses peuples, et je le vois devenir tour à tour législateur, restaurateur des lettres. D'abord il complète les lois qui régissent ses États, les fait concorder, en corrige les vices, et dresse ses fameux *Capitulaires* qui, seuls, feraient la gloire d'un homme. Il établit ensuite les envoyés royaux, *Missi dominici*, qui veillent à la bonne administration de la justice, et arrêtent toute dilapidation. Il crée les *Juges* pour la direction des domaines et des impôts.

Je vois alors Pierre de Pise lui enseigner la Grammaire; le diacre breton Alcuin, lui révéler les autres sciences. Aussi parle-t-il le latin aussi facilement que sa propre langue et comprend-il le grec sans hésitation. Il écrit même, chose rare pour le temps, et je le vois dans son cabinet d'études, sis au sommet de cette tour que je visiterai demain, tirant les tablettes qu'il cache sous son chevet et s'exerçant la main. Alors par ses ordres, l'Ecosais Clément fonde l'Ecole des enfants nobles, puis l'Ecole moyenne pour les enfants de la bourgeoisie, et enfin l'Ecole des pauvres. Je le vois qui les visite, qui examine lui-même les élèves, qui place à sa droite ceux qui ont bien fait et les félicite; met à sa gauche les paresseux et les humilie.

Puis le même empereur qui porte deux couronnes et le sceptre et le glaive, réforme la musique barbare des églises des Gaules; et, frappé de la majestueuse simplicité des cérémonies de l'église romaine, se fait donner deux maîtres de chant par le pape Adrien, et ouvre dans la France des écoles de musique, comme il ouvre partout des écoles de belles-lettres.

Voulez-vous le portrait de ce noble empereur?

Sa taille est élevée, fort élevée; il est gros et robuste. Le sommet de sa tête est rond; il a les yeux grands et vifs, le nez un peu long, une chevelure abondante et d'un blond foncé. Sa physionomie est ouverte et gaie. Assis ou debout, sa personne commande le respect et respire la dignité. Il marche d'un pas ferme; tous ses mouvements offrent quelque chose de mâle; sa voix est grêle, chose étrange eu égard à la force du corps.

Voulez-vous connaître son ajustement? Je l'ai là sous les yeux. Le voici : Charlemagne porte une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin. Une tunique le couvre : il la serre avec une écarpe de soie. Des bandelettes entourent ses jambes et les chaussettes qui les enveloppent. Il a des sandales aux pieds. Quand l'hiver sévit, un justaucorps de peau de loutre lui garantit la poitrine et les épaules contre le froid. Il est armé d'une épée dont la poignée et le baudrier sont d'or ou d'argent. Parfois il en adopte un autre en-

richie de pierreries ; mais c'est aux jours des fêtes seulement , ou quand il donne audience.

A table ; sachez comment on le sert : quatre seuls plats , outre le rôti qu'apportent les chasseurs sur la broche , figurent devant lui et les siens. Il mange volontiers de ce dernier mets. On lit alors les chroniques du temps passé. A peine boit-il deux ou trois fois d'un vin très-médiocre.

Il ne quitte pas ses vêtements pour se coucher. Il repose tout au plus deux ou trois heures. Il interrompt son sommeil assez souvent , et se lève tranquille et reçoit ses amis ; et lorsque le comte du palais vient lui annoncer quelques procès , il fait entrer les parties et prend aussitôt connaissance de l'affaire.

Avec quel soin ne s'occupe-t-il pas de l'éducation de ses enfants ? Il les fait initier aux mêmes études libérales qu'il cultive lui-même. Il exige qu'on les exerce à l'équitation , au maniement des armes , à la chasse. Et, afin de détourner ses filles de l'oisiveté , ne veut-il pas qu'on les exerce aussi au fuseau , à la quenouille , aux ouvrages de laine ! Se promène-t-il ? voyage-t-il ? ses fils l'accompagnent à cheval , et ses filles suivent en litière , avec une escorte de soldats d'élite.

Il distribue et fait distribuer d'abondantes aumônes : ses largesses vont au-delà même des mers , en Syrie , en Egypte , à Jérusalem à Carthage , trouver les chrétiens pauvres et compatir à la détresse de tous ceux qui souffrent. Mais la prévoyance de l'avenir s'empare de Charlemagne. Je le vois , réunissant ses fils à Thionville ; convoquer une assemblée des grands de son royaume , régler , en Champ-de-Mai , le partage de ses états. A l'aîné de ses fils , Charles , il assigne la France et la Germanie ; au second , Pépin , il donne l'Italie , la Bavière et la Pannonie ; au troisième , Louis d'Aquitaine , il livre la Bourgogne , la Provence et la marche d'Espagne. Il ordonne ensuite , quand l'acte est ratifié par le peuple et signé par le pape , que s'il survenait quelque contestation , on aura recours à l'épreuve de la croix. Naïve , mais pieuse et sainte idée !

Alors ses fils continuent , pour lui , la guerre. On soumet les Souabes , les Bohêmes , les Maures de Corse , les musulmans de Navare.

En 808 , le connétable Burchad , avec une flotte , la *première* dont il soit fait mention dans l'histoire de Charles , remporte plusieurs avantages sur les Sarrasins dans les îles de Sardaigne et de Corse.

C'est à cette époque qu'un courrier vient lui apprendre que deux cents gros vaisseaux ; appartenant à des hommes trapus , sauvages et méchants , que l'on appelle North-mans , ont paru sur les côtes de Frise. Aussitôt il prépare une station navale à Gand , une autre en Boulogne , envoie des messagers pour réunir son armée , et se prépare à la guerre. Mais en même temps , dans une triste prévision de l'avenir , appuyé sur la fenêtre , il pleure ! Oui , le grand Empereur verse des larmes.

Charlemagne devinait les malheurs que causeraient en France ces terribles aventuriers du nord, ces Normands maudits ! comme il disait.

Hélas ! à toute prospérité les calamités viennent faire contraste. Voici qu'un château, fort important, bâti sur l'Elbe, Hohnochi, est pris par les Wilzes ; le roi Godefried, de Danemarck, son ennemi, est assassiné par ses gardes, et les Danois vont faire irruption : Pépin, le second fils du roi, meurt à Milan, et Charles, roi de Germanie, perd la vie, à Vienne.

Alors nouveau Champ-de-Mai, à Aix-la-Chapelle, pour un nouveau partage entre les autres fils de l'empereur.

Mais en 814, en janvier, ce grand empereur tombe malade, à la sortie d'un bain. Je le vois aussitôt, sans terreur devant la mort, appeler Hildebald, son aumônier, se confesser, recevoir les derniers sacrements et se préparer à la mort. Voyez le faire un dernier effort pour soulever sa faible main droite, et faire sur la tête et sur sa poitrine le signe de la croix, puis ranger ses membres pour le repos éternel, et enfin fermer les yeux en disant à voix basse :

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !*

Et il expire. C'était le 28 janvier 814. Charlemagne avait soixante-douze ans.

Alors son corps est lavé, paré solennellement, et porté dans la chapelle qu'il a fondée.

Cette chapelle est octogone, elle a quarante-huit pieds de diamètre. Deux galeries supérieures en font le tour. A gauche, il y a plusieurs chapelles collatérales. Des arcades sont à égale distance. A chaque arcade sont appuyées deux colonnes qui montent pour soutenir trois petites arcades au-dessus desquelles court une corniche horizontale. Sur cette corniche s'élèvent deux autres colonnes qui, avec les mêmes axes que les premières et sans corniche, mais moyennant un chapiteau de diverses formes, rejoignent la soffite de l'arcade principale. De belles balustrades de marbre accompagnent cette colonnade. Les colonnes sont de granit bleu, les autres de marbre, et plusieurs de porphyre de Ravenne. La coupole est éclairée par huit croisées, ouvertes au-dessus des arceaux. Les galeries consistent, la première en huit espaces quadrangulaires et huit triangulaires, couverts par des voûtes croisées et ouverts entre eux par des arcades ; la seconde est formée de hautes loges réunies par des espaces triangulaires. Les pleins-cintres ont la figure de fer à cheval. Les murs, qui servent de contreforts à cette construction n'ont que trois pieds et demi jusqu'aux fenêtres ; mais ils sont fortifiés au dehors par seize piliers qui font saillie d'un pied. A l'ouest, du côté des chapelles, s'élève une tour carrée dont l'intérieur est égal aux ouvertures des arcades de chaque étage. A chaque côté de cette tour sont deux escaliers ronds qui reposent sur des voûtes. Dans la partie supérieure de l'escalier du nord s'ouvre une porte qui conduit de l'église au palais de l'empereur. Sur le sommet de la tour une balustrade, et s'ouvre un balcon d'où l'on montre au peuple les choses saintes de la chapelle. Le tout est clos par de magnifiques portes de bronze.

Or, c'est sous ce dôme, au centre de cette chapelle octogone, que l'on creuse un caveau, un caveau qui sera le dernier asile de Charlemagne. Là, sur un trône de marbre en forme de chaise curule, revêtu de lames d'or, on asseoit le cadavre impérial couvert de ses vêtements d'empereur; on lui met sa couronne sur la tête, son épée à son côté, le livre des Evangiles, relié en or, sur les genoux; un morceau de la vraie croix suspendu à son cou, et une panetière attachée à sa ceinture. Ses bras reposent sur ses cuisses, et ses pieds s'appuient sur un sceptre et un bouclier d'or que lui a donné le pape Léon III. Enfin, pour que rien ne manque à la pompe de cette sépulture, on pave de pièces d'or le caveau tout entier, et la porte de fer de ce monument funèbre est scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes les grandeurs de la terre.

Alors, dans cette ombre du sépulcre, sur ce trône de marbre, et dans cette attitude d'empereur, vivant et glorieux, reste pendant cent quatre-vingt-quatre ans, de 814 à 966, le fameux Charlemagne.

Mais voilà qu'en 998, il prend fantaisie à Othon III d'adopter les vêtements de Charlemagne, et ses insignes pour servir au couronnement des empereurs d'Allemagne, et alors il fait ouvrir le tombeau, le profane! On trouve le royal défunt dans la même attitude et toujours attendant. On le dépouille, on le dépouille indignement! Puis on laisse le squelette nu, aux horreurs de l'obscurité, et l'on referme le sépulcre.

Seulement comme pour purifier le temple de la profanation qu'il vient de subir, Othon III fait construire une aile se rattachant à la chapelle octogone, qui prend le nom de chœur. Entre le chœur et la chapelle, on établit un orgue sur une masse de colonnes très-mesquines. Et dans le centre du chœur, comme déplorable parodie, Othon III ordonne que l'on mette son tombeau, que domine l'aigle des airs, huché triomphalement sur le globe de l'empire.

En 1018, Henri II fait don à la chapelle d'une magnifique tribune, en bois sculptée, revêtu de superbes ivoires, ornée de cristaux, et spécialement de la coupe et du hanap du prince, décorée de lames d'or, et on la place dans le chœur d'Othon III, à droite.

Puis en 1466, Frédéric I, autre héros connu sous le nom de Barberousse, lui aussi veut avoir un fauteuil digne de son renom, pour son couronnement qui se prépare. Et comme il n'en connaît pas de plus fameux que celui de Charlemagne, le voilà qui vient en hâte à Aix-la-Chapelle, fait ouvrir de nouveau le sépulcre impérial, dépossède le cadavre de son siège, et, sans rougir, ose s'asseoir, vivant, où Charlemagne était assis mort. Alors, sur ce fauteuil, placé désormais dans la chapelle d'Aix, lui, Frédéric Barberousse, est sacré le premier, ayant en tête la couronne du mort, en main le sceptre du mort, au côté l'épée du mort, et jurant le serment impérial sur l'Evangiliaire du mort. Puis, après lui, trente-cinq autres empereurs sont successivement sacrés et couronnés sur ce même fauteuil du défunt, orné des insignes du défunt, dans le même *hochmunster*, ou dôme, ou chapelle d'Aix-la-Chapelle.

Il advient donc que ce qui distingue long-temps Aix, c'est le dépôt des ornements du sacre des empereurs, c'est d'être la ville du couronnement, c'est d'être déclarée, par Charles IV, la capitale de l'empire : car, dans la fameuse *Bulle d'or*, Charles IV fait une loi expresse à l'endroit de ces privilèges.

Et cependant, après Ferdinand I, nul empereur n'y fut plus couronné. L'éloignement de la cité, la jalousie des autres villes, le manque de commodités nécessaires, les dangers de guerre, la négligence des magistrats, privent, à cette époque, Aix-la-Chapelle de cet honneur et de ses avantages.

Chose étrange ! dans le commencement de la possession de ces insignes, plusieurs empereurs s'en font accompagner dans leurs guerres, comme devant porter honneur à leurs armes. Othon II, en 992, les porte à la bataille de Bénevent; Henri IV s'en fait suivre pendant plusieurs campagnes; Frédéric II les présente devant Parme, en 1248; Adolphe de Nassau les présente à Gelheim, en 1298 : Albert d'Autriche s'en fait accompagner contre le landgrave de Thuring; et Sigismond les a devant Nicopolis, en 1396. Or, il est remarquable que, dans presque toutes ces batailles, ces empereurs sont complètement battus. Naguères ces ornements précieux dans la guerre de la Hongrie avec Kossuth contre l'Autriche, sont enlevés sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus. On les trouve heureusement, enfouis en terre, dans je ne sais quel misérable village.

Cependant le squelette du roi demeurant dépouillé, je vois que l'on s'empresse de recueillir ces débris d'un homme qui fut grand, et dont les ossements méritent les honneurs d'un saint.

On possède, à Aix-la-Chapelle, le sarcophage dans lequel fut inhumé, il y a deux mille ans bientôt, le petit cadavre d'un autre grand homme, César-Auguste, le premier empereur de Rome, celui qui régnait quand Jésus-Christ vint au monde. C'est un splendide marbre de Garrare. L'enlèvement de Proserpine est gravé en relief, par un ciseau de maître, sur les côtés de ce cercueil. On voit, conduits par Mercure, les chevaux du dieu des Enfers qui entraînent la victime qui se débat en vain dans les bras du ravisseur Pluton. C'est dans ce chef-d'œuvre de l'antiquité, qui a contenu les ossements d'un illustre Romain, que l'on enterre les ossements d'un illustre Franc. Et, quand Charlemagne est couché où a dormi Auguste, on le dépose dans le caveau, ouvert déjà deux fois.

Alors Frédéric Barberousse vint dédommager à son tour la grande ombre du héros, et envoie, pour la suspendre au-dessus de la pierre de marbre dont on scelle le caveau, et sur lequel on écrit en lettres de bronze la simple dédicace,

GAROLO MAGNO,

une lampe immense, circulaire, de près de quinze pieds de diamètre, or, argent et cuivre, avec de petites tours aux soudures ayant forme d'une couronne impériale, et que soutient une énorme chaîne de cent pieds de long,

tombant du dôme. Pour lui faire hommage aussi. Charles-Quint envoie à son tour, deux cents ans plus tards, une riche chapelle de drap d'or, garnie de perle; dans la même pensée, Marie Stuart fait parvenir un diadème d'or massif, décoré de diamants et de pierreries; puis Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne, suit cet exemple, et, en 1599, donne une chasuble et des bijoux précieux; Enfin Joseph I^{er}, en 1694, fait don de nappes d'autel, de rideaux de brocard rouge de Venise, deux habits très-riches brodés de perles, que la mère et la sœur de ce prince ont faits, et destinés à orner les statues de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus.

Hélas ! vanité des vanités ! la paix du tombeau de Charlemagne est encore troublée ! Il est dit que les membres de ce monarque auront autant de mouvements morts, qu'ils en ont eu vivants. Le chapitre s'est emparé du saint, et, reprenant ses ossements au sarcophage, il les divise et fait de chaque partie une relique. La tête est mise en un chef d'argent, à jour, qui permet de voir le crâne le plus large et le plus puissant qu'un homme ait porté. Le bras, ce bras vigoureux qui a pesé les destinées du monde, est placé dans un bras d'or... Et le reste du corps est enfoui dans un admirable reliquaire, devant lequel l'artiste s'extasie et le chrétien prie, car celui que ce reliquaire renferme fut *grand et saint*, les deux premiers mots de la langue, les deux expressions les plus sublimes !

Et devant ces débris d'une grandeur tombée, le grand Napoléon vient, en 1804, rêver, méditer et prier ! Puis, tombé à son tour, lui, le Charlemagne des temps modernes, en 1814, Alexandre, l'empereur de toutes les Russies, se présente en grand costume impérial, comme Napoléon, rêver et méditer. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, arrive aussi pour ces grandes reliques; mais il juge qu'il suffit d'un costume de campagne pour saluer notre Charlemagne, et s'abstient de se présenter en roi. Le génie ne s'inspire pas ! A présent, pour quelques thalers, le premier manant du monde peut se présenter : il est accueilli, il voit et touche les restes du plus étonnant des héros !

Donc, Madame, comme j'avais lu tout cela, je revoyais tout ce que je viens de dire, par ma fenêtre ouverte la nuit de mon arrivée à Aix-la-Chapelle, et, nonobstant l'obscurité, cette longue série de hauts faits, cette suite de paladins, ces rois, ces empereurs, leurs peuples, leur cortège, leur cour, se remontraient à moi, s'animaient, chevauchaient, cavalcadaient, tombaient et mouraient, comme il advint en effet... tant mon imagination pénétrée, sur le théâtre obscur de cette grande gloire éteinte, ravivait toutes choses, parce que je me trouvais là, à Aix-la-Chapelle...; parce que Aix-la-Chapelle était là, à cent pas de moi, dans l'épaisseur d'une nuit noire, à ne pas voir une étoile aux cieux. Oh ! que j'eusse béni un beau clair de lune ! Heureusement le jour vint !...

Or, je m'étais mis au lit peut-être à trois heures du matin. Il en était six, quand la voix perçante d'un coq, non gaulois, mais prussien, me réveilla.

Le soleil jetait dans ma chambre un rayon furtif ; les pierrots d'Aix-la-Chapelle pépitaient sur les arbres en se disputant déjà quelque relief , et , sur les toits de l'hôtel de Paris , les hirondelles , massées comme des régiments qui vont passer une revue , se préparaient au grand départ , car les premiers froids de l'automne se faisaient sentir , ce jour-là surtout.

Que me faisait le froid d'automne ? N'étais-je pas à Aix-la-Chapelle ? j'aurais voulu tenir le cor d'ivoire de Charlemagne , j'aurais sonné un ébouriffant boute-selle , pour faire lever mon monde un peu plus vite. En un clin d'œil je fus sur pied...

— Vite , vite debout !... criai-je aux portes d'Emile et de sa mère... vite , de grâce ! Hâtons-nous... le soleil monte... nous sommes à Aix-la-Chapelle ! nous allons voir Karlsmagne !

Puis je me remis à la fenêtre. Enfin je voyais Aix-la-Chapelle , Madame ! Son dôme , son Hochmunster , sa chapelle en un mot , rutilait au soleil ; sa tour de Granus , l'un des clochetons de l'Hôtel-de-Ville , jadis de Charlemagne ; la ville avec ses monuments , ses églises , ses vieilles portes , ses remparts , ses maisons , les ceintures de verdoyantes et pittoresques collines qui l'entourent , m'apparaissaient sous un magnifique ciel bleu...

Et mon cœur battait dans ma poitrine !...



Aix-la-Chapelle, octobre 1835.

Nous avons vu , Madame , la chapelle , les saintes reliques , Charlemagne lui-même , les traces de ses pas , les ruines de son palais , tout...

Nous quittons l'hôtel de Paris : une assez médiocre rue nous fait arriver à une autre rue beaucoup plus belle , brodée de maisons toutes modernes , et qui sert d'avenue à une sorte de temple grec. Ce n'est pas un temple , c'est le théâtre. Je lis au fronton :

Musagetæ heliconiadum choro.

Passons : que nous fait ce théâtre ? tout au plus que nous importe-t-il de savoir que c'est sur l'ancienne église des Capucins qu'il est construit.

La même rue , en tournant à droite , nous fait arriver à une assez jolie place , sur laquelle se promènent à grands pas des hommes , des femms , des jeunes filles ; et , d'un monument moderne , moitié enfoui en terre , montent , montent d'autres jeunes filles , d'autre femmes , d'autres hommes.

— Eh ! mon Dieu ! dis-je à M^{me} D... dans la préoccupation que nous donne la cité de Charlemagne , nous ne pensons pas qu'Aix est une ville d'eaux thermales , comme le dit son nom , qu'on y prend ses bains , qu'on y boit à six sources différentes des *eaux sulfureuses* , divisées en *sources supérieures* et *sources inférieures* , que la première de toutes est la *source de l'Em-*

pereur, et la voici, sans aucun doute ; la seconde, *la source Quirine*, et la troisième, pour ne pas nommer les autres, *la source devant le bain de l'Empereur*. Alors, allons, nous aussi, boire un verre de cette eau chaude, à la gloire du grand Charlemagne !

Après boire, comme la coupole du Munster nous sert de jalon, nous traversons un jardin public, tout de plaisance, évidemment assis sur les ruines d'un vaste palais, on le voit au sol, et, sans nous arrêter à entendre les symphonies d'un orchestre militaire qui en occupe le centre et charme les promeneurs, nous entrons dans un dédale de petites rues antiques, étroites, serrées, qui aboutissent à des portes d'église.

Cette église, c'est la chapelle d'Aix, c'est la dernière demeure de Charlemagne ! Elle est bien telle au-dehors que je l'ai dit plus haut : voici la chapelle octogone, et voici le chœur ajouté par Othon III. Mais, en outre, voici des bâtiments qui forment le cloître dans lequel Charlemagne logea vingt chanoines, qui y suivirent en commun la règle de saint Augustin, jusqu'au règne de Othon III.

Nous entrons. Chapelle octogone de quarante-huit pieds de diamètre, avec deux galeries, une coupole percée de fenêtres, comme vous savez déjà. Mais on voit qu'on a restauré cette église, car au lieu de sa primitive simplicité, des cartons et des plâtres forment des groupes d'anges, des satragades, mille floritures, tout le rococo le moins acceptable en tel endroit. En face s'ouvre le cœur d'Othon, petite chapelle de trente pieds, ajoutée à la première. Quelques gens pieux, hommes et femmes, prient, agenouillés sur les dalles. Nous avançons. Voici la lampe de Barberousse...

Au-dessous, au centre même de la chapelle, voici la grande pierre de marbre gris, et, enclavées dans le marbre, les lettres de cuivre poli par le pied des passants : CAROLO MAGNO. C'est là-dessous, dans un étroit caveau, que, pendant cent quatre-vingt-quatre ans, dormait Charlemagne, dans l'appareil de la royauté, au sommeil de la mort... C'est dans cette enceinte qu'il médita, pria, vivait !... C'est sous ce dôme que bien des empereurs furent couronnés... Nous restons long-temps en rêverie, nous aussi, et comme fixés au sol par le poids de la majesté du lieu...

— Monsieur, me dit à l'oreille un Français que je voyais errer dans la chapelle comme une âme en peine, vous serait-il agréable de me dire ce qu'il y a de curieux dans cette ville et dans cette église ?

— Suivez-nous... dis-je à cet homme...

Et faisant signe à M^{me} D... et à Emile que nous allons entrer dans la sacristie, à droite du chœur d'Othon, je m'avance le premier, afin de révéler au touriste français qu'il est dans la plus fameuse ville du monde par les trésors et les souvenirs. Entrés dans la sacristie, nous trouvons un petit bonhomme, tout emmaillotté dans une longue redingote noire, vrai type du sacristain, cheveux plats, œil modeste, visage rubicond, qui nous regarde avec inquiétude et auquel je demande un cicérone et l'ouverture des trésors.

Hélas ! mon clerc ne sait pas un mot de Français et moi pas un mot de prussien. Je tire quelques thalers, et les lui montre. Cette pantomime devint plus intelligible sans doute, car il prend plusieurs pièces de monnaie, et me donne en échange deux petits cartons crasseux, l'un vert, l'autre jaune. Puis le drôle se remet à sa besogne de l'air le plus indifférent du monde.

— Où dois-je aller ? que dois-je faire avec cela ? lui-je.

Le sacristain me regarde d'un air paternel, presque peureux, comme l'oiseau sous l'œil du serpent qui le fascine, mais ne dit mot. Je reprends la pantomime, et, frappant sur mes deux cartons, je cherche à connaître leur destination. Le clerc me répond par un geste qui veut dire : Venez. Nous le suivons. Il nous fait traverser la chapelle, nous introduit dans le cloître, antique et vénérable construction, et, après nous avoir remorqués à sa suite dans trois de ses quatre côtés, il nous met en face d'un vieux chanoine que je salue fort courtoisement, et à qui j'exprime mes vœux de voyageur. Le saint vieillard me fait signe qu'il ne comprend pas, me salue et disparaît. Je me retourne pour m'accrocher du sacristain : il s'est enfuit.

— Bigre ! dit le touriste, un épicier de la rue des Lombards, retiré des affaires... voilà tout ce qu'il y a ? Heureusement je n'ai pas payé, moi. Je m'en vais. Bonsoir, la compagnie !

Nous laissons aller le stupide personnage. Je murmure le *margaritas ante porcos* en le lui appliquant, et nous rentrons dans la chapelle, et de la chapelle, dans la sacristie. Le clerc tremble à ma vue : son œil devient glauque. Je lui remontre mes deux cartons. Il ne regarde plus, et fourbit de plus belle les calices et les patènes... Pourtant le voici qui dispose une table, la couvre d'un tapis, allume deux cierges, et... s'en va... Mais il s'en va si bien, qu'il ne revient plus... Attendre ? mais attendre quand on a en cerveau la fièvre de curiosité, c'est atroce. Je sens l'impatience qui me saisit : l'impatience appelle la colère... Le sacristain reparait, quand précisément mes nerfs sont à leur dernier degré de tension. Je lui saute au cou ; je saisis le collet de sa redingote qui commence à céder sous l'effort, je lui crie :

— Mais enfin nous ferez-vous voir...

Le pauvre homme tremble et pâlit : on lui a sans doute dit de terribles choses des Français... Heureusement je n'ai pas encore achevé ma phrase, qu'un prêtre paraît... C'est un grand et bel homme, au visage noble, à la parole franche et ouverte.

— Pardon de vous avoir fait attendre, nous dit-il ; mais nous n'entrons en fonctions qu'à huit heures, et il n'est pas huit heures ; le désir du touriste vous a fait croire la journée plus avancée.

— Enfin, on parle donc français ici ! s'écrie M^{me} D. ...

Le sacristain, qui remet ses vêtements en ordre, me lance des reproches de chacun de ses yeux... Je lui tends la main... Mais chapeau bas : silence ! voici que l'on ouvre un immense et beau dressoir... oh ! c'est à être ébloui...

Voici la grande chasse en vermeil enrichie de pierres précieuses, dans la-

quelle sont enfermées les quatre grandes reliques : Robe blanche de la sainte Vierge portée pendant l'enfancement, langes de Jésus enfant, linge dont il fut serré sur la croix et taché de son sang, drap qui reçut le corps de saint Jean, après son supplice... Voici la parcelle de l'éponge du Calvaire, un bout de la corde de la flagellation, la ceinture de J.-C. dont les deux bouts sont scellés par Constantin le Grand, un lambeau du suaire, une portion du roseau de N. S., et le clou de la croix ; voici la partie de la vraie croix, enchassée en or, que porta toujours Charlemagne, vivant et mort, et que nous obtenons la faveur de baiser ; voici la ceinture de la Vierge, et un anneau de la chaîne de saint Pierre ; voici l'autre grande chasse en vermeil dans laquelle repose le corps de Charlemagne ; voici son crâne que l'on nous fait toucher, dont on nous fait remarquer l'ampleur, par une large ouverture de la ciselure ; voici son bras droit ; voici le cor de chasse de Charlemagne, fait d'une seule dent d'éléphant, auquel nous appliquons nos lèvres, en frémissant au contact de l'ivoire, voici les dons de Charles-Quint, de Marie Stuart, de l'infante d'Espagne, de Joseph I^{er}, dont je vous parlais hier, Madame ; voici même le bonnet carré que porta Léon III, lors de l'inauguration de la chapelle, en 804 ;

Voici encore la chasuble en satin bleu, brodé de perles, que mit saint Bernard lorsqu'il dit la messe dans la chapelle, en 1146.

Nous sommes absorbés par mille pensées, vous le concevez, Madame, en face de ces richesses qui nous ouvrent les temps passés ; aussi parlons-nous peu. Mais, en échange, nous contemplons beaucoup, nous touchons, évoquant les siècles, nos souvenirs, les légendes et l'histoire. Le prêtre, bon et complaisant par excellence, répond à nos questions, les prévient, et se prend pour nous, d'une sympathie sincère. Les gens d'éducation se comprennent partout. Aussi le digne abbé nous comble-t-il d'égards tels, que je suis heureux d'avoir l'occasion de redire sa courtoisie à des oreilles françaises dignes de l'apprécier.

Ensuite, nous livre-t-il à un jeune Suisse auquel il nous recommande, et qui déchire assez le français pour nous faire comprendre ce qu'il doit nous montrer encore.

C'est d'abord le chœur d'Othon III, à la sortie même de la sacristie. Mais le tombeau d'Othon, qui était au centre, a disparu en 1794. Une pierre plate le remplace. Ce tombeau jadis, était couronné d'un aigle de bronze, le bec ouvert, l'œil furieux, les ailes ouvertes. Cet aigle existe encore, mais il sert de lutrin, près de la pierre plate. Au globe impérial sur lequel il repose, on a joint deux foudres. On prétend que c'est par ordre de notre Napoléon I^{er}. C'est ensuite la chaire donnée par Henri II, et qui se trouve près de la porte de la sacristie, voilée par une enveloppe de bois qui tombe et laisse voir le plus merveilleux travail de ciselure sur or, argent, cuivre, de sculpture sur bois et ivoire. Il n'est pas jusqu'à la patère soucoupe de cristal de roche, venant de Henri II, et un onyx énorme de

dix pouces, je crois, ainsi qu'une effigie de Charlemagne ayant la chapelle d'Aix sur le bras, qui figurent sur ce chef d'œuvre du ^x^e siècle. C'est aussi, à droite de l'autel, le tombeau de Mgr A. Bertolet, unique évêque d'Aix-la-Chapelle, nommé par Napoléon I^{er}, qui renferme les restes du *primus et ultimus episcopus Aquis granensis*.

Alors notre guide nous fait gravir l'escalier du Nord, qui jadis conduisait au palais de empereur, et nous arrête à la première galerie. Là, dans une niche mystérieuse, le Suisse nous montre l'admirable sarcophage en marbre blanc de Carrare de César-Auguste. Je ne vous dirai pas toutes les pensées qui bouillonnent dans nos poitrines en face de ce souvenir romain, devenu aussi un souvenir carlovingien, et qui remonte à mille huit cent soixante ans.

Ici, sous l'arcade qui fait face au chœur d'Othon III, après qu'on a soulevé son voile de chêne, nous nous trouvons devant le trône de Charlemagne ! Simple fauteuil de marbre, de marbre blanc, exhaussé sur trois marches de pierre, et dont les quatorze plaques bysantines chargées de sculptures sont avec les chasses du trésor de la sacristie où nous les avons admirées, tu reçus donc le cadavre inanimé du plus grand empereur de la terre, et tu le gardas pendant des siècles ! Comment ne pas te vénérer ! non pas à cause des trente-six empereurs qui se sont assis sur ton siège, mais uniquement pour le héros que tu as porté, et dont l'antiquité eût fait un demi-dieu. Et bien ! je te vénère et je m'incline...

Hélas ! ils sont tous tombés, ces rois et empereurs qui ont effleuré ce marbre. Elle aussi tomba, Joséphine, la douce créole de notre Napoléon, qui en visitant Aix-la-Chapelle, eut aussi la fantaisie de s'asseoir sur des ais impériaux... Ainsi, qu'y a-t-il de stable sur la terre ?

Madame, je ne vais pas vous redire toutes nos impressions... Que peut-on raconter quand on a parlé des belles choses que je viens de dire, qu'on a touché Charlemagne, qu'on a médité sur le cercueil de César-Auguste, qu'on s'est assis sur le trône d'un empereur, et qu'on a prié dans l'antique chapelle d'Aix ?

A peine oserai-je vous dire que nous avons promené nos rêveries historiques à la *tour de Granus*, qui est des Romains et domine l'Hôtel-de-Ville assis, à n'en pas douter, sur le palais et fraction même du palais de Charlemagne, car on retrouve des fondations dans tout le pourtour de cet édifice, qui, du reste, a tous les caractères de la plus haute antiquité. Cette tour de Granus est à l'est de l'Hôtel. A l'ouest, et comme pendant de la tour de Granus, et comme elle coiffé d'un clocheton mauresque à pointes, se trouve un beffroi qui sonnait autrefois, matin et soir, pour l'ouverture et la fermeture des portes. Ces tours sont très-hautes, et, de leur sommet, on voit toute la ville et son bassin. Un garde de nuit se tient d'ordinaire au Granus, et sonne les heures de nuit.

L'Hôtel-de-Ville a trois étages voûtés, de hauteur et de profondeur bien

proportionnés. Autrefois l'étage supérieur formait une salle de cent-soixante-deux pieds de long sur soixante de large. Cette salle servait aux diètes et aux assemblées sous les empereurs. On y donnait aussi les fêtes d'usage en cette occasion. Aujourd'hui elle est coupée. Au second étage, dans la salle qui subsiste encore, fut signé le traité d'Aix-la-Chapelle, du 2 mai 1668, qui mit fin à la guerre de Louis XIV à l'occasion de la succession d'Espagne. Au rez-de-chaussée fut signé le second traité d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748; il mit fin à la guerre de la succession d'Autriche allumée entre la France, l'Espagne, la Prusse, la Bavière et leurs alliés d'une part, et, de l'autre, Marie Thérèse d'Autriche, l'Angleterre et la Hollande. Le prix de ce traité fut la main de Marie Antoinette, qui fut donnée à Louis XVI.

Le centre de la place dite *du Marché*, en face de l'Hôtel-de-Ville, est orné d'une fontaine, dont l'eau, saine et agréable, vient de trois-quarts d'heure au sud-ouest de la ville. Le jet d'eau retombe dans un bassin de cuivre qui pèse douze quintaux et date de 1620. Du bassin l'eau coule dans un autre magnifique bassin de pierre grise. Il s'en élève une colonne surmontée de la statue de bronze de Charlemagne, tenant le sceptre et le globe impérial. Aux deux côtés, à la distance de vingt pieds, sur des colonnettes se dressent ou deux coqs gaulois ou deux aigles. Mais aigles ou coqs, le temps a tellement altéré le fer ou le bronze dont ils sont faits, qu'ils s'en vont par fragments au moindre souffle du vent.

Le soir venait, Madame, et la beauté de cette heure solennelle engageant à une promenade au dehors, nous avons été à Borcette, *Porcetum*, en suivant la longue rue du Théâtre. Au ix^e siècle, Borcette n'était qu'une forêt de chênes. Elle était peuplée de sangliers d'où lui est venue son nom de *Porcetum*, porc. Je ne vous ferai pas l'histoire de Borcette. J'y ai été, mais je n'ai pas vu la ville, si ce n'est des yeux du corps, et le corps ne se rappelle de rien sans l'âme. Or mon âme rêvait toujours de Charlemagne.

Nous avons parlé de vous, Madame, moi, pour dire que je terminerais cette lettre le lendemain, Madame D... pour se féliciter de se rapprocher de vous très-prochainement, Emile pour avouer qu'il portait votre image dans son cœur.

Attendez donc bientôt votre amie, Madame, et, dans ce moment permettez-moi d'être l'organe des sentiments affectueux que vous lui inspirez, et très-respectueux de la part de

Votre humble serviteur,

Dory.

III.



Maëstricht. — Ses curiosités. — Hasselt. — Louvain. — *Malines*. — La tour de Saint-Rombeau. — Vilvorde. — Le château de Laeken. — *Bruxelles*. — La rue Fosse aux-Loups. — Un feu de joie dans une cheminée. — Place de l'Hôtel-de-Ville. — Maison de la Louve. — Le comte d'Egmont. — Sainte Gudule. — L'église du Sablon. — Le parc. — Palais. — Jardin zoologique. — Fêtes et kermesses. — Waterloo. — Mont-Saint-Jean. — La ferme d'Ougoumont. — Anglais et Français. — Une nouvelle bataille de Waterloo. — Souvenirs du 18 juin 1815. — Dénouement du drame. — Quelques jours heureux dans le sein d'une famille heureuse.

Louvain, octobre 1855.

Je reviens à toi, ma chère Agathe : nous sommes à Louvain, sur le chemin de la France. Déjà le vent du sud nous apporte des bouffées parfumées des douces senteurs de la patrie. Encore quelques jours et je serai dans tes bras.

Nous avons quitté, non sans peine, Aix-la-Chapelle, et j'ai vu le moment où M. Dory m'avouerait que le tombeau de Charlemagne avait pour lui tant d'attraits, qu'il voulait s'y faire sacristain et y finir ses jours. Heureusement il a eu là une petite querelle avec le sacristain en titre, ce qui l'aura détourné de la tentation de se mettre sous ses ordres.

Nous sommes venus ici par *Maëstricht* d'abord.

Tout près d'Hasselt, nous avons visité le *Camp des Francs*, où la tradition rapporte que *Pharamond*, notre premier roi, fut élevé sur le pavois.

Ensuite nous avons gagné *Saint-Trond*, et une heure après nous étions sur le *Champ de bataille de Nerwinde*, témoin d'une part de la fameuse victoire du maréchal de Luxembourg, en 1693, et, en 1793, de la défaite de Dumonrier. C'est un pauvre petit village tout honteux de sa célébrité.

Puis c'est *Louvain* qui frappe nos regards. Là, nous quittons le rail-way. N'avons nous pas à voir le fameux Hôtel-de-Ville? Louvain compta jadis deux cent mille habitants, huit mille écoliers, quarante-cinq collèges. Or, à cette heure, elle a quelque chose comme vingt mille habitants.

— *Apparent rarè nantes in gurgite vasto !*

C'est M. Dory qui me dit cette belle phrase latine, à propos de quelques bourgeois que l'on voit errer dans les rues, comme les ombres du Ténare. Nous y trouvons cependant quelques soldats qui font sonner le sabre sur le pavé. C'est te dire qu'un régiment de cavalerie y tient garnison.

Tu sais que l'Université de Louvain avait grand renom ? Tu sais que la bière de Louvain est tout aussi célèbre ? Mais ce qu'il y a encore à présent d'incomparable, c'est l'*Hôtel-de-Ville*. Oh ! ma chère amie, c'est un vrai bijou, et ce bijou fut taillé dans la pierre, au xv^e siècle par un lapidaire du nom de Mathieu de Layens. Quand le gothique est bien traité, qu'il est beau ! Et ce joyau sans pareil est du plus pur et du plus vrai gothique. Que de clochetons, que de ciselures, que d'arabesques, que de culs-de-lampe, quelle merveille ! Ce n'est pas un hôtel de ville, c'est une chasse gigantesque, que devrait enfermer et couvrir un temple pélasgique.

Je ne te parle ni de *Saint-Pierre*, qui a une nef élégante et hardie ; ni de *Sainte-Gertrude*, dont la flèche est magnifique ; ni de *Saint Michel* qui possède une admirable table de communion ; ni de *Saint-Quentin*, ni de *Saint-Jacques*, ni de *Notre-Dame*.

Je préfère te dire que nous sommes un peu pressés, nous nous rendons en toute hâte à Malines.

Malines, octobre 1855.

Malines, *Meklinix*, est fort vieille et très-illustre ; mais, comme les dentelles qu'elle fabrique si bien, cette ville est sillonnée, dentelée, brodée, couturée, soutachée, par le réseau de tous les chemins de fer belges, qui viennent s'y réunir et y former une étoile monstre, un soleil rayonnant, tout ce que tu voudras de plus échevelé.

On l'appelle *Malines la Propre*, *Maline la Paisible*, mais son vrai nom est *meeklen magasin* ou *maris linca*, *Limite de la mer*, qui, là, dans l'Escant, arrête son flux et son reflux. Je propose qu'on la surnomme aussi *Malines l'Endormie*.

Revenez-vous d'Anvers ? La tour de Saint-Rombaud vous annonce Malines et sa cathédrale dont elle fait l'ornement et la gloire. Arrivez-vous de Liège, de Louvain ? La tour de Saint-Rombaud vous tient lieu de phare. Venez-vous d'Ostende, de Bruges, de Gand ? L'éternelle tour de Saint-Rombaud se montre à vous comme une jalon merveilleux. Vous présentez-vous de France et de Bruxelles ? La tour de Saint-Rombaud vous fait de la tête pour vous saluer. C'est une tour massive, de cent mètres de haut, mais inachevée, comme bien des œuvres de la terre, hélas ! Elle veille comme une vedette sur la cité qui dort.

Oh ! oui, elle dort, elle sommeille. On baille en parcourant Malines. Et pourtant elle est grande, elle est belle ; et pourtant sa cathédrale a du Van Dyck, du Coxie, du E. Quellyn, du Crayer etc. ; et pourtant sa *Notre-Dame* et son *Saint-Jean* ont du Rubens, des bois sculptés de Verhaegen, et des marbres de Duquesnoy ; et cependant on vous y montre des dentelles à faire pâmer

d'aise les grandes dames de France et de Navarre... Mais, c'est un fait acquis, on y baille debout, et l'on y dort indignement.

Il faut y voir la *Halle* fondée par la corporation des drapiers. La *Prison*, charmant édifice d'un beau gothique, dont sans-doute se soucient fort peu ses habitants, mérite bien aussi une mention honorable.

Cela vu, il faut se sauver, si l'on ne veut dormir et ronfler comme Perrault nous raconte que dormit et ronfla la *Belle au bois dormant*.

Nous nous sauvons donc, et passant à *Vilvorde*, nous voyons son fameux pénitencier, établi sur le modèle de ceux des Etats-Unis. Avant l'érection de cette prison-modèle, il y avait là un château, dans lequel fut enfermée, en 1637, madame Deshoulières, celle qui disait si bien :

— Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine, etc.

Madame Deshoulières n'avait pas que des idées champêtres. Ses goûts politiques la firent encloré en cette tombe noire, comme prisonnière d'Etat. Du reste, de Vilvorde elle pouvait voir, d'un côté, les magnifiques paturages qui vont jusqu'à Bruxelles, de l'autre, les champs fertiles qui s'étendent vers Malines, et cela devait entretenir sa verve, si non faire le compte de sa beauté tenue en éclipse.

Nous avons *Perk*, que nous signale son clocher pointu, à gauche, et dont Rubens avait le château de *Trois-Tours*, et *Elewynt*, où Téniers possédait le manoir de *Steen*.

Puis on nous montre le canal de *Willebroeck*, de 1550, qui relie Bruxelles à Anvers, et l'endroit où Guillaume le Taciturne, se sauvant en Allemagne, et cherchant en vain à rallier à la cause hollandaise, contre l'Espagne, le comte d'Egmont, en reçut et fit cet adieu :

— Adieu, Guillaume, pauvre prince Sans-Terre !
— Adieu, cher d'Egmont, pauvre comte Sans-Tête !

Tu verras tout-à-l'heure ce qui advint après ce dialogue.

Enfin nous dépassons *Laeken*, le Sans-Souci, le Postdam, le Windsor, le Peterhof, le Saint-Cloud, l'Escorial de Sa Majesté le Roi des Belges. C'est un édifice simple et de bon goût, qui date seulement de 1782, et qui domine une charmante colline dont la vue doit être ravissante. Napoléon l'acheta pour l'arracher aux vandales qui couraient alors l'Europe pour tout démolir, et qui déjà avaient jeté bas une fort belle *tour chinoise*, dont le noble souvenir vit dans le cœur des bons habitants de Bruxelles.

Bruxelles, octobre 1855.

La nuit est venue quand nous atteignons Bruxelles.

Nous sommes depuis quatre jours déjà dans le petit Paris de la Belgique ma chère Agathe : et je commence par te déclarer que cette capitale nous fait

voir de ces choses que nous ne voyons pas dans notre grand Paris, une place de l'Hôtel-de-Ville, comme elle en a une, par exemple. Du reste, ces deux belles cités ont plus d'un point de ressemblance : si Paris voit couler la *Seine*, Bruxelles voit passer la *Senne* ; si nous avons la *Cité*, elle a la *montagne de la Cour* ; pendant que nous nous glorifions de *Notre-Dame*, elle vante *Sainte-Gudule* ; et lorsque nos dandys se promènent sur le *boulevard de Gand*, ses élégants se pavanent dans les allées du *Parc*.

Nous, modestes voyageurs, nous avons pris gîte à l'hôtel de la Poste, rue Fosse-aux-Loups, fort belle rue vraiment, voisine du Théâtre Royal de la Monnaie, l'Opéra de Bruxelles, et sur les limites d'un ancien domaine princier, qui avait nom Fosse-aux-Loups.

Bruxelles est dans l'allégresse, comme Paris, de notre conquête de Sébastopol ; on nous en fait de si grands compliments partout où nous allons, qu'hier, Emile, enthousiasmé, a voulu allumer un feu de joie. Seulement, à défaut de place, de square ou de Champ-de-Mars, ne s'est-il pas avisé de ranger en bataille une quantité de soldats de plomb qu'il a trouvés dans un meuble de l'appartement que nous occupons, et a brûlé tant de papier dans une cheminée, qu'il a failli causer un incendie. Nous avons eu grand mal à l'éteindre. Enfin nous en avons été quittes pour la peur.

Nous n'avons pas eu besoin de prendre de guides à Bruxelles : monsieur Edmond, le jeune élève du Conservatoire, que je t'ai dit avoir maternellement soigné sur un bateau à vapeur du Rhin, lorsqu'il y fut pris du choléra, veut bien nous faire les honneurs de sa ville natale. Il est encore dans sa famille pour affermir sa convalescence, et c'est lui qui nous sert de pilote dans les parages de cette ville pour nous toute nouvelle.

Pour nous mieux la faire connaître, il a eu l'idée de nous conduire, dès le premier jour, sur la *Place du Congrès*. C'est le point culminant de la ville, et le coup-d'œil y est exquis. D'abord un magnifique horizon se révèle à vous, et vous fait rêver. Mais aussi vous distinguez de suite que Bruxelles est divisée en *Ville haute*, avec la *Cathédrale*, le *Parc*, les *Ministères*, le *Palais du Roi*, la *Place de Godefroid de Bouillon*, le *Jardin Zoologique*, l'*Hôtel d'Arenberg*, et l'*Église du Sablon*, dans son district ; et la *Ville basse*, ayant dans son périmètre les *Théâtres*, les *Galerias Saint-Hubert*, les *Passages du Roi et de la Reine* l'*Hôtel-de-Ville*, le *Manneken Piss*, la *Place des Barricades*, la *Chapelle*, etc., etc.

M. Edmond, qui tient à nous donner une bonne idée de sa chère ville, nous dit alors : La première mention dont l'histoire fasse de Bruxelles ne remonte pas au-delà du VII^e siècle.

Charles, frère de Lothaire, roi des Francs, et qui fut duc de Lotharingie, choisit Bruxelles pour résidence, vers 978. Le palais qu'il y fit construire était encore visible en 1785, dans quelques vestiges, près l'Église de Saint-Géry.

Jusqu'en 1044, cette bourgade n'était défendue que par un rempart en

terre. Baldéric, comte de Louvain et de Bruxelles, la fit entourer de murailles que 1760 a vu détruire.

En 1213, elle était assiégée par Ferrand, comte de Flandre, et le comte de Salisbury, frère du roi d'Angleterre, afin de faire renoncer Henri I, duc de Brabant, à son alliance avec la France.

En 1256, congrès pour accorder les Brabançons, les Flamands et les Hollandais.

En 1313, confédération de Bruxelles et Louvain pour la défense de leurs privilèges.

Nouveaux troubles en 1420, à l'occasion de la mésintelligence du duc Jean IV et de Jacqueline de Bavière, son épouse.

L'archiduc Maximilien, futur époux de Marie de Bourgogne, fait son entrée à Bruxelles en 1477.

La peste exerce les plus affreux ravages en 1489.

Abdication de Charles-Quint, à l'Hôtel-de-Ville, en 1555.

En 1566, le 5 d'avril, des gentilshommes présentent à la gouvernante Marguerite de Parme, la fameuse requête de *la liberté de conscience*. C'est l'origine du *Parti des Gueux*.

Arrivée du terrible duc d'Albe, en 1567. En 1568, exécution des comtes d'Egmont et de Hornes... En 1599, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle prennent possession de la souveraineté des Pays-Bas... continue Édmond.

En 1787, commencement de la révolution brabançonne. Le 2 décembre 1790, rétablissement de l'autorité impériale.

Dumouriez entre à Bruxelles à la tête des Français, en 1792.

Le 21 septembre 1815, Guillaume, prince d'Orange, est proclamé roi de Hollande et Belgique ou Pays-Bas.

Le 25 août 1830, ce royaume est dissous, et celui de Belgique est créé. Léopold I devient notre roi.

— Cette grande histoire de votre pays est bien analysée, mon cher ami, dit alors M. Dory; mais vous craigniez de nous fatiguer en nous trop disant. Maintenant descendons vers l'Hôtel-de-Ville, et en nous y rendant, écoutez bien l'histoire du comte d'Egmont, monsieur Émile. L'Amoral, comte d'Egmont, descendant des ducs de Gueldre, tenait de sa mère, Françoise de Luxembourg, le titre de prince de Gavre. Il joua un grand rôle près Charles-Quint, et dans la Hollande, jusqu'au moment où éclatèrent les troubles religieux des Pays-Bas, sous Philippe II. A cette époque, le comte d'Egmont, père de trois fils et de dix filles, était adoré du peuple qui admirait son adresse, sa bonne mine, et se laissait séduire par son affabilité. Brantôme dit que c'était le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grâce qu'il eut jamais vu. Philippe II, montant sur le trône, voulut faire exécuter, aux Pays-Bas, des édits d'une rigueur extrême contre les luthériens et les calvinistes, dont la mauvaise doctrine se répandait. Le comte d'Egmont, gouverneur de l'Artois, n'était pas assez sévère au gré du roi d'Espagne; et puis

il était lié avec Guillaume d'Orange, le Taciturne, qui était protestant. N'ayant su ni se rallier entièrement à la politique du roi d'Espagne, ni prendre le parti de son ami Guillaume le Taciturne, qu'il salua de cet adieu : Au revoir, prince sans terre ! et dont il fut salué de cette prophétie : Au revoir, comte sans tête ! le noble et bon l'Amoral d'Egmont fut arrêté, par les ordres du cruel duc d'Albe qui venait de succéder à Marguerite de Parme dans le gouvernement des Pays-Bas. Avec lui, le même jour fut arrêté Philippe de Montmorency, comte de Hornes, son beau frère, comme lui ennemi des persécutions, et cependant bien dévoué à la cause royale. Alors on traduisit ces deux vaillants soldats, à la brillante valeur desquels avaient été dues les victoires de Saint-Quentin et de Gravelines, devant le conseil des troubles, et malgré leur qualité de chevaliers de la Toison-d'Or, qui les rendait justiciables d'un tribunal particulier. Aussitôt commença une procédure monstrueuse. Le 4 juin 1568, une sentence de mort fut rendue contre eux. La veille de leur mort...

— Ah ! voilà la place de l'Hôtel-de-Ville... s'écrie Émile... Que cette place est belle !... Rien que d'antiques maisons, moyen-âge, renaissance, gothique pur, c'est admirable ! Cette flèche de l'Hôtel-de-Ville est charmante !

— Oui, répondit monsieur Edmond, c'est un fort bel édifice que notre Hôtel-de-Ville : il est de Van-Ruysbroek et date de 1402. La flèche que vous admirez est de 1444. Rien n'égale sa grâce et sa délicatesse.

— Et quelle est cette grande maison qui fait face à l'Hôtel-de-Ville et sur laquelle se déploie cette légende :

*A peste, fameet bello, libera nos Maria, Pacis !
Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravil... ?*

— *Maison du Roi, ou Maison au Pain...* répondit Edmond. C'est un édifice de transition, entre le gothique et la renaissance. Elle est d'Antoine Kildermans, et fut commencée en 1514. L'architecte, qui appartenait à Charles-Quint, lui donna les arcatures ogivales des palais de Venise...

— Eh bien ! reprit M. Dory, ce fut précisément dans cette maison du roi, que la veille de leur mort...

— Ah ! oui, achevez ! fit Émile.

— Que la veille de leur mort, les comtes d'Egmont et de Hornes furent enfermés pour passer leur dernière nuit, dans une chambre du rez-de-chaussée. Pendant que régnaient les ténèbres, on dressa l'échafaud, là, au centre de cette place, et le jour brillait à peine que, malgré les pertuisanes et les tromblons des Espagnols, le peuple, qui aimait d'Egmont avait envahi tout cet espace. A neuf heures sonnant à cette horloge de l'Hôtel-de-Ville, le bourreau, vêtu de rouge, parut, et fit passer devant lui les deux accusés qu'accompagnaient des pénitents blancs. D'Egmont était pâle, mais ferme ; Philippe semblait plus abattu. Une rampe faite en planches conduisait de la maison du roi à la plate-forme fatale, dont l'agenouilloir était gardé par les aides

de l'exécuteur vêtu de hauts de chausses mi-partie gris, mi-partie rouges. Les infortunés levèrent les yeux au ciel et s'agenouillèrent, en baissant leur tête. Le bourreau saisit sa longue épée à deux mains...

— Je l'ai vue, dit Émile, elle est au musée de Nimègue.

— Et la vibrant avec aplomb, en fit jaillir un éclair. La tête d'Egmont roulait jusqu'aux pieds du comte de Hornes.

Aussitôt passant au comte de Hornes, l'exécuteur, impassible, vibra de nouveau son arme terrible, en fit jaillir un autre éclair. La tête de Hornes roulait près du cadavre de d'Egmont...

— Assez... ces détails sont horribles!... m'écriai-je à mon tour.

— Remarquez cette maison, dit alors Edmond pour me distraire de l'affreux tableau de M. Dory, elle a nom *Maison de la Louve*, parce que, comme vous le voyez, elle a sur le couronnement de son fronton un marbre de Vos qui représente Romulus et Rémus allaités par une louve.

— Et cette autre maison qui a des colonnes cannelées, et brille sous des dorures? demanda Émile.

— C'est la *Maison des Brasseurs*, et ici, voyez cette autre qui a nom *Maison des Bateliers*: elle remonte à 1624. Une conque de Neptune et les attributs de ce dieu en décorent le sommet. Enfin, sans parler des autres, examinez cette *Maison de la Balance* qui est à l'angle: elle est du ^{xvii}^e siècle; on la trouve fort jolie: deux cariatides de nègres en soutiennent le balcon.

Je te parlerais bien de la petite indécence que l'on nomme *Manneken-Piss*, fontaine d'une rue obscure, dont la statuette, habillée aux grands jours, tantôt en garde civique, tantôt en général, tantôt en marquis, sans cesser son opération digne d'un gamin de Paris, est regardée par les naïfs Bruxellois comme le fétiche, le palladium de leur ville. Je te parlerais bien aussi du *Palais d'Arenberg*, de la belle *Église de Sablon*, de la *Statue de Godefroi de Bouillon* qui cavalcade sur son cheval de bronze au centre de la place qui couronne la montagne de la cour, le faubourg Saint-Germain de Bruxelles; du *Parc*, où l'on retrouve comme souvenir du passage de Pierre le Grand, l'empereur de toutes les Russies, une inscription qui vous apprend que

LA, LE 16 AVRIL 1717, A 3 HEURES DE L'APRÈS-MIDI,

LE TZAR PIERRE I, (*altéré sans doute*) BUT UNE BOUTEILLE DE VIN!

Je te parlerais bien du *Palais du Roi*, du *Jardin Zoologique* de la majestueuse *Cathédrale de Sainte-Gudule*, de la *Place des Martyrs*, creusée au milieu, et dans une sorte de crypte offrant les noms des héros qui combattirent pour la liberté, aux *glorieuses* de Bruxelles, en 1830, et je te dirais que j'y lis des noms français... Mais comme, en vérité, Bruxelles est si près de Paris maintenant, et qu'il n'est plus de Parisien qui n'aient visité Bruxelles, je garde le silence.

Jete dirai seulement que la ville se prépare à une grande fête populaire , à une kermesse, s'il en fut.

Moi, je me prépare une fête aussi, celle de te revoir. C'est hors de son pays que l'ont sent combien nous est douce la patrie , et combien nous sont chers les amis que l'on y possède. Aussi reçois ici deux légers baisers, en guise de préface des gros que je vais te porter moi-même et donner à tes joues de mes lèvres , comme expression d'une amitié sincère et sans limites.

F. D.



Waterloo, octobre 1855.

Voici ma dernière lettre, Madame, et ce n'est pas dommage pour vous, n'est-ce pas? Nous rentrons après demain à Paris.

Depuis que nous sommes à Bruxelles, je vois chaque matin circuler dans la ville une chaise de poste anglaise, ayant une impériale chargée de gentlemans, de lords et même de miss et de ladies , et à côté du cocher siège un valet faisant tel vacarme de cornet à piston, qu'il porte en bandouillère, que j'ai formé le projet d'user une fois de cette voiture.

Vous comprendrez mon désir quand vous saurez que sur les faces et les profils de cette voiture on lit en caractères blancs sur noir, ce mot bien funèbre :

— Waterloo !

En effet, ce matin, nous arrêtons la voiture anglaise à son passage. Hélas! elle n'a plus de place. Mais une calèche de supplément la suit : nous nous en emparons. Les Anglais possèdent seuls le procédé de bien manœuvrer les chevaux sans les fatiguer. Nous partons comme le vent vers le sud-est, laissant Bruxelles derrière nous. Nous traversons d'assez gracieux paysage : mais le ciel semble, ce jour-là, s'être mis en harmonie avec nos sombres pensées. Il est gris et terne, et nos âmes sont à la douleur, car c'est un véritable pèlerinage que nous remplissons là.

Bientôt nous longeons une forêt dont les arbres sont superbes. C'est la *Forêt de Soignes*, dont, sur le côté droit, on a déjà défriché quelque partie, ainsi que sur la limite sud-ouest. Quand nous sortirons de cette forêt nous serons à Waterloo.

Derrière notre voiture, en guise de groom, on a placé un paysan de la contrée, qui nous fait grands récits sur la sympathie des Belges pour les Français, qui prétend avoir tout vu en cette terrible bataille du 18 juin 1815, et qui semble pleurer, avec nous, sur les malheurs dont Napoléon fut la victime en ce jour fatal, par suite des complications dont le secret appartient à... Dieu !

Une longue file de maisons blanches accompagne bientôt la route pendant dix minutes.

C'est *Waterloo*.

Au 18 juin 1815, la forêt de Soignes continuait et allait plus loin, maintenant elle s'arrête là. Cependant la voiture continue de rouler.

— Ne sommes-nous donc pas arrivés ? dis-je au Belge.

— Pas encore. Waterloo a donné son nom à la bataille, mais il n'est pas au centre de la bataille, il s'en faut. Pour vous faire prendre patience, voici déjà un monument qui la rappelle. C'est, à droite, cette chapelle en rotonde, où l'on ne va plus guère, parce qu'elle est au milieu du village de Waterloo, et pas assez voisine du champ funèbre. Elle renferme des inscriptions mortuaires d'anglais tués en cette lutte mémorable.

Cependant Waterloo nous montre ses dernières maisons. La voiture s'arrête à l'embranchement d'une route qui descend à droite. Nous sautons à terre au milieu de trente anglais, nous, seuls français. Un peuple de guides nous entoure. M. Dory fait choix de l'un d'eux qui nous semble moins menteurs que les autres, car tous ont la prétention d'avoir assisté à la bataille, et nous voici remorqués par François Pierson, de Planchenois, qui tout d'abord nous dit :

— Avant de prendre ce chemin qui descend à droite, remarquez que ces maisons, qui font suite à Waterloo, composent une ferme qui a nom *Mont-Saint-Jean*. Comme c'était la dernière limite de la bataille, de cette ferme on avait fait une ambulance.

Nous interrompons le guide par un cri de surprise. A peine avons-nous fait quelques pas que nous apercevons une montagne, à gauche de la plaine qui s'ouvre devant nous. Cette montagne est évidemment faite de main d'homme. Ce sont les Belges qui l'ont élevée, en altérant le terrain de la bataille et qui, pour chanter leur gloire d'avoir secondé les Anglais et les Prussiens en ce jour néfaste, se sont fait une gigantesque pyramide surmontée du lion belge. Grand bien leur fasse !

A gauche, plus à gauche, se dressent aussi deux ou trois autres monuments funèbres, infiniment plus modestes.

Mais ce qui nous fait surtout interrompre le guide, c'est qu'en gravissant un petit tertre, nous dominons la scène fatale, et nous sommes accablés par cette pensée :

— Les Anglais et les Prussiens, en y comprenant les Belges, ont perdu là cinquante mille hommes ! Les Français près de trente mille ! C'est donc quatre-vingt mille hommes qui dorment là, sous cette terre... Et c'est de ce point, que tant d'âmes allèrent paraître devant le Juge suprême !..

Or, reprend le guide, l'armée de Wellington, Anglais, Hollandais et Belges, étant cantonnée entre *Quatre-Bras* et *Bruxelles*, Napoléon avait, le 16 juin, attaqué Blucher avec ses Prussiens, à *Ligny*, et leur avait tué quinze mille hommes.

Le lendemain 17, samedi, il marche sur *Quatre-Bras*, et ordonne à Ney

d'attaquer les Anglais. Mais Wellington, instruit de la bataille de Ligny, se replie sur *Waterloo*.

Il faisait un temps affreux. La pluie tombait par torrent : la terre était horriblement détrempée. Alors les soixante-sept mille hommes de votre empereur bivouaquent à la *Belle-Alliance*, pendant que Napoléon couche au *Caillou*, en face de Wellington, qui bivouaque à Mont-Saint-Jean, avec son armée composée de cent mille hommes.

Pendant ce temps, Grouchy poursuivait Blucher et ses Prussiens. Blucher, ayant rallié ses troupes à *Gembloux*, se retirait à Wavre, le même soir du 17. Mais Grouchy ne dépasse pas *Gembloux*.

Napoléon envoie des estafettes prévenir Grouchy d'arriver, qu'une autre bataille est imminente, et que ses régiments sont nécessaires à son armée. Et cependant il aurait fallu à tout prix empêcher la réunion des Prussiens avec les Anglais, de Blucher avec Wellington. Mais cent mille Anglais contre soixante mille Français ! Aussi Grouchy est appelé. Viendra-t-il ?

Le 18 juin, un dimanche, malgré les mauvais jours qui ont précédé, le soleil se lève beau comme celui d'Austerlitz. L'armée française le reconnaît comme un augure de victoire : elle croit au soleil de son Napoléon !

L'empereur Napoléon, ayant couché au *Caillou*, une ferme de mon village de *Planchenois*, là en face, il se plaça sur la hauteur de la *Maison-d'Écosse*, d'où il dominait la plaine, en regard de Wellington, ayant à ses pieds une autre ferme, celle de *Belle-Alliance*.

Donc, c'est ici sur cette lisière du bois qui a été défriché, depuis ce point à gauche, jusqu'à cette ferme d'Ougoumont, à droite, que se forme la ligne des Anglais. Wellington se place sous un arbre, là, à l'extrême gauche, prêt à commander les mouvements. L'arbre n'y est plus parce que les Anglais l'on coupé et en ont fait des tabatières, comme souvenirs... A la gauche, plus loin où est la montagne, se rangent les Belges, et à gauche encore, où sont les petits monuments, s'établissent les Bavares et les Prussiens.

A la vue de l'armée des alliés qui se range en bataille, et de la sienne dont l'acclamation le salue, Napoléon sent vibrer dans son âme l'appel de tous ses triomphes que doit surpasser celui qu'il médite. En avant donc !

Les ennemis sont adossés à la forêt, depuis la ferme d'Ougoumont à la ferme de *Papelotte*. Ils ont mis leurs plus braves à Ougoumont, contre laquelle Napoléon porte en effet ses premiers coups dans la personne du prince Jérôme, et dont les Français s'emparent après un combat opiniâtre. Le château, crénelé par les Anglais, est brûlé par Reille. Ainsi la gauche de notre armée est déjà libre.

A la droite, le général d'Erlon se porte sur la *Haie-Sainte*. Une épouvantable cannonade balaie le plateau et dévore l'infanterie anglaise.

C'est à onze heures que ce terrible drame a commencé, et il est une

heure, lorsque Napoléon va donner au maréchal Ney l'ordre d'attaquer le centre de l'ennemi...

Mais on lui dit, et lui-même croit reconnaître que des troupes nouvelles s'avancent sur le *Chemin de Wavre*.

Est-ce Grouchy, qu'il attend? Alors la victoire sera bientôt décidée..

Serait-ce Blucher lui-même?

Quoiqu'il en soit, Napoléon doit frapper au cœur l'armée de Wellington. Aussi Ney se précipite. Les Anglais reculent devant notre infanterie, attaquée cependant par leur cavalerie; mais les braves cuirassiers de Milhaud arrivent, débusquent les Anglais, et nos troupes occupent le plateau qui était aux ennemis.

— Victoire! disent les soldats.

— C'est trop tôt d'une heure... dit Napoléon.

Cependant il ordonne aux cuirassiers de Valmy d'appuyer ce mouvement. Il est quatre heures : peut-être va-t-on compléter la défaite des alliés.

Mais quel entraînement fatal fait ébranler en même temps la cavalerie de la garde, et son général, Guyot? Elle formait réserve à l'arrière, et la voici qui se met en marche!

Napoléon donne ordre de la rappeler... Hélas! c'est en vain.

Jamais plus sanglante mêlée, plus terrible lutte ne frappa le regard de l'homme. Les carrés anglais sont brisés. Wellington s'y enferme; à chaque instant il se trouve sans asile. On lui tue le général Pictou; on mutile lord Uxbridge; on massacre Ponsomby; le duc de Brunswick tombe mortellement atteint; le lieutenant-colonel Fox-Canning expire; le 79^e Highlanders jonche le sol et perd dix-huit officiers; tout un bataillon du 30^e d'infanterie est massacré avec vingt-quatre officiers; cinq colonels de guides à pied, quatre capitaines et trois enseignes, mordent la boue sanglante du champ de bataille et meurent. A gauche, le prince d'Orange est enlevé par les Français, repris par les Hollandais; les Hanovriens et leur chef, Ompteda, sont écrasés; le général néerlandais Van-Merle est égorgé; les Bavares s'enfuient, en laissant la moitié des leurs immolés.

Wellington pleure et s'écrie :

— Il faut encore quelques heures pour anéantir ces braves gens! Plaise à Dieu que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant!

Wellington est battu : la route de Bruxelles se couvre de fuyards; les bagages encombrant tous les chemins; la forêt de Soignes se remplit de soldats de toutes armes; les caissons, les armes, les voitures renversées, annoncent non la retraite, mais la déroute, et le signal du départ va être donné par le général anglais, quand tout-à-coup, Blucher, que Napoléon croit ou contenu ou battu par Grouchy, paraît en ligne avec trente-cinq mille hommes, et suivi de six mille cavaliers anglais, qui débouchent du côté de Gemboux et de Wavre.

Napoléon ne prend conseil que de son désespoir, devenu son seul génie.

Il ordonne un changement de front à son armée. Il se porte en avant à la tête de quatre bataillons. L'attaque générale a lieu de nouveau, et l'ennemi faiblit encore.

Mais les Prussiens tournent notre droite, et veulent nous prendre à l'arrière, par *Planchenois*. Pour les repousser, on détache de la *Haie-Sainte* toute une division. Alors une effroyable lutte a lieu dans ce village que souillent les cadavres.

Cependant la *Haie-Sainte* a été dégarnie. Blucher s'en empare, et, lançant soudain toute sa cavalerie, tourne et isole du reste de nos troupes notre garde impériale.

Hélas ! plus de ralliement possible, plus même de retraite, plus de réserve !

Il ne reste à Napoléon que ses quatre escadrons de service, et il les lance contre ces masses énormes, qui les accablent et les foudroient. Il en est de même du reste de l'infanterie et de la cavalerie de la garde. Tout est épuisé, efforts, prodiges de valeur, munitions. Les armées ennemies sont maîtresses de ce plateau, dont la conquête achetée par tant de sang nous a fait crier : Victoire !

— Rendez-vous ! crie un capitaine anglais.

— La garde meurt et ne se rend pas ! répond Cambronne.

Cependant une panique s'empare de nos troupes : car, si les Prussiens sont arrivés, la nuit, la nuit surtout est arrivée avec eux...

— Sauve qui peut ! osent dire de misérables lâches.

Vainement Napoléon se jette au-devant de ses soldats, vainement il s'efforce de les rallier derrière un dernier régiment de la garde en réserve avec deux batteries à la gauche de *Planchenois*, l'empereur n'est plus reconnu des siens, et sa voix se perd dans un effroyable tumulte.

— Ici, s'écrie le prince Jérôme, ici doit périr tout ce qui porte le nom de Bonaparte...

Napoléon se précipite, l'épée à la main, dans le seul carré de sa garde qui ne soit pas entièrement foudroyé.

— La mort ne veut pas de vous, lui crient ses grenadiers, retirez-vous !

On l'entraîne, et eux ils tombent !

Vous savez le reste... Il fallut fuir !... dit notre guide.

Wellington et Blucher se rencontrèrent à la Belle-Alliance, là-bas, lorsque les débris des Français s'éloignaient en hâte. Ils se prirent mutuellement dans leurs bras, et Wellington dit à Blucher :

— Monsieur le maréchal, vous êtes le premier général du monde, car vous avez battu le grand Napoléon !

— Après vous, Mylord ! répondit Blucher à Wellington.

Il paraît que l'Anglais a pris la chose au sérieux...

Quoiqu'il en soit, mes pauvres Français, vous étiez battus en effet... continua François Pierzon, et, si cette journée du 18 juin 1815 fut horrible à voir, les journées qui suivirent ne le furent pas moins...

Le récit d'une bataille est toujours émouvant, chère Madame ; mais celui de la bataille de Waterloo, fait par un témoin oculaire sur le champ de bataille même, engraisé des cadavres de nos frères, à l'endroit où Napoléon, Wellington, Blucher, avaient si cruellement lutté, en face des lieux, scènes de ce grand drame, *Vaterloo, Mont-Saint-Jean, les Quatre-Bras, Ougoumont, Papelotte, Haie-Sainte, Belle-Alliance, le Cailloux, La maison d'Ecosse, Planchenois*, etc. produisait sur nous une impression si profonde, que nous en étions pâles de saisissement et d'émotion.

— Jamais vous ne vous figurerez l'aspect de cette plaine, le lendemain, quand le jour vint... reprit notre guide. Et encore je ne vous dirai rien des horreurs de la nuit, sanglots, clameurs, plaintes, soupirs, gémissements, murmures, rumeurs sans nom... Songez que des milliers de cadavres couvraient le sol, et que ce sol n'était plus de la terre, c'était de la boue sanglante, du mortier de chair humaine, d'ossements et d'animaux. Songez aussi que des milliers de pauvres soldats, encore vivants, se débattaient sous les étreintes de l'agonie et de la mort, au milieu de cadavres raidis par la douleur. Et que de chevaux écharpés, les flancs percés, la poitrine ouverte, couvraient aussi la plaine, vivants encore en très-grand nombre ! Et des canons, et des caissons, et des armes, et des vêtements, etc. Non, jamais l'ima-
nation humaine ne pourra se représenter un tel tableau.

La métairie d'Ougoumont fumait là-bas... Planchenois était dans un état affreux, ici... Partout les paysans revenaient à leurs maisonnettes... On nous mit tous à contribution... Il fallut porter à boire aux blessés, il fallut enterrer les morts... Et comme on n'avait ni assez de monde, ni assez d'outils pour creuser la terre, alors on entassa les cadavres, en les mêlant avec des fagots, du bois, de la paille, et on mit le feu à ces pyramides d'humains. Des colonnes de fumée horrible à sentir, s'élevaient sur cette plaine et empestaient l'air... Oh ! que c'était affreux. Et cela dura quinze jours au moins. Nous n'en pouvions plus de fatigue ; nous n'avions pas de pain ; toutes les provisions avaient été épuisées, et il fallait travailler la même chose, les bras dans le sang, des lambeaux de chair aux mains, et enlever des corps putréfiés, ou bien, des cordons de Prussiens, qui nous veillaient, tiraient sur nous sans pitié. On a fusillé plusieurs des nôtres qui avaient retiré des bourses d'or ou des montres des poches des officiers. Il fallait que tout fût mis en terre, sans toucher à rien, bijoux, portefeuilles, bourses, montres, habits et cadavres. Allez, ce fut une corvée dont nous avons souvenance.

Voyez : ici où les Belges ont élevé cette bête de montagne, il y avait un ravin qui serpentait comme cela : c'est là qu'il y avait des Anglais et de l'or et de l'argent !

— Mais on ne voit plus le ravin ? dit Emile.

— Tiens, vous dites comme mylord Wellington, qui, étant revenu sur ce champ de bataille, il y a quelques années, et trouvant cette montagne des Belges, leva les épaules, et se prit à dire :

— Ils m'ont détruit mon champ de bataille!

En effet, ils ont nivelé le ravin pour élever leur bosse de dromadaire sur laquelle ils ont mis un lion. Ah ! le lion c'était le Français ! car vous avez été battus, oui ! mais parce que Grouchy n'est pas venu. Vainement votre empereur lui envoyait courrier sur courrier, on tuait les courriers là-bas, du côté de Sombref, car M^{lle} Février, une de mes connaissances à moi, me l'a dit, et elle avait vu cette horreur ! Ah ! on a trahi votre Napoléon ! Sans cela le lion ! c'eût été vous ! Aussi, quand le maréchal Gérard et le duc d'Orléans conduisirent une armée française au siège d'Anvers, en 1832, vos soldats voulurent faire rouler le lion belge du haut en bas de cette loupe de terre, déjà ils lui avaient arraché la queue..., lorsque le maréchal intervint et arrêta cette profanation... qui n'eût été que justice.

Maintenant que nous avons vu l'ensemble de ce triste champ de bataille, allons voir *Mont-Saint Jean*, *Ougoumont*, *Haie-sainte*, *Belle-Alliance*, *la Maison d'Ecosse* et *Planchenois*.

Nous visitons d'abord les sépultures des Hanovriens et des Bavares ; puis, sans nous donner la peine de monter sur la *bosse de chameau* des Belges, comme a dit le guide, nous entrons dans une première chaumière, où l'on nous montre un squelette retiré de la veille, d'une excavation voisine, avec une quantité de balles, de biscailens, de pièces de monnaie, etc. Pierson nous montre une seconde chaumière qui tient lieu de musée. Là, nous trouvons, conservés précieusement, des habits anglais, des uniformes de Français, troués, percés, sanglants, des casques de dragon, des kolbacs de chasseurs, des schakos de grenadiers, toutes les coiffures de soldats, des pistolets, des mousquetons, des espadons, en un mot une énorme quantité d'objets enfouis dans la plaine.

Enfin nous longeons la Ferme d'Ougoumont, dont les murs sont encore crénelés, noirs de feu, et ruine telle qu'elle fut faite au jour fatal du 18 juin 1815. Nous avons l'intention d'y entrer ; mais M. Dory avise une trentaine d'Anglais qui entourent, dans l'intérieur, le sergent Murray, ancien soldat anglais, acteur dans la bataille, et maintenant devenu guide de ce sinistre théâtre pour ses compatriotes, et alors, il nous détourne d'aller nous mêler à eux.

— Sur ce terrain, dit-il, Anglais et Français sont ennemis irréconciliables ! ils ne peuvent que se tourner le dos...

Mais ma mère a passé sa tête par un des créneaux, et son œil inquisiteur a vu la cour.

Nous nous éloignons, lorsque soudain des cris de louve à laquelle on a pris ses louvetaux, se font entendre. Nous nous retournons. Une femme court derrière nous dans la plaine. Nous n'en avons cure. Mais c'est bien à nous qu'elle en a. Voici cette femme, rouge comme un homard, échevelée comme une sorcière, sale comme une harpie, furieuse comme Hermione, qui se précipite sur ma mère.

Le guide, effrayé, s'écarte, le lâche !

Mais M. Dory survient, se met entre ma mère blanche de terreur et cette virago qui écume de rage, et la tient à distance. Elle veut lui enlever son chapeau ; elle cherche à saisir son paletot ; elle vomit mille injures saccadées ; le digne homme a fort affaire de lutter contre cette furie. Heureusement le sang-froid ne le quitte pas.

Savez-vous ce que veut cette mégère qui a nom MARIE TOURLOUROU, et devrait s'appeler CUPIDITÉ ?

Il paraît que tout curieux qui passe à sa ferme est mis à rançon. On prélève sur lui, de par *Marie-Tourlourou*, une somme de cinquante centimes. Malheur au récalcitrant ! On lâche après lui les chiens de ferme, les valets. Le digne mari de cette femme vous pourait avec sa fourche de fer, et, bon gré, mal gré, il faut s'exécuter. L'année dernière, ils ont eu l'audace de prendre un petit enfant à sa mère pour la forcer à payer la contribution. Or, nous sommes quatre : c'est deux francs que nous devrions payer à ce levreur de gabelles. Mais elle s'y prend de telle sorte pour exiger un paiement illégal que M. Dory refuse net. Heureusement les chiens de basse-cour, les valets et le mari de cette femme, indigne de ce nom, sont absents. Elle les remplace autant qu'elle peut, et que ne peut-elle pas ?

— Canaille, brigand ! voleur ! filou ! ah ! tu te sauves pour ne pas me payer ! Ah ! parci ! ah ! par-là

A quoi M. Dory oppose stoïquement le mépris du silence. Il se contente de dire :

— Vous n'aurez pas un sou, la mère. Passez votre chemin, et m'en croyez. Mais sur toutes choses ne me touchez pas, ni personne ici. Voyez : ma canne ne dit mot ! mais elle agira.

Cette louve, irritée de toute la dignité de son antagoniste, le suit en renouvelant ses outrages... Elle nous suivra jusqu'au bout du monde, dit-elle ; il lui faut son argent. Arrivés à une limite de champ, assez près de la *Maison d'Ecosse*, épuisée de colère, la voix rauque, la figure en feu, les membres crispés, cette odieuse matrone veut une dernière fois saisir M. Dory.

— Un Français ne se rend pas, mais il vous... envoie au diable, votre frère ! dit-il... en parodiant le mot de Cambronne, sur le même champ de bataille, et peut-être au même endroit.

Enfin le monstre s'arrête... Dire ce que le vocabulaire de sa rage lui fournit d'abominables injures... serait impossible. Quand nous sommes un peu loin, le guide se rapproche, car il n'a osé se tenir à portée de Marie Tourlourou.

— Vous pouvez dire que vous êtes un brave ! fait-il... quel sang-froid, quel courage ! Résister à Marie Tourlourou ! Il n'y a qu'un Français pour cela !

— Eh bien ! vous pouvez dire que vous êtes un lâche, vous, répond froidement M. Dory ; car vous avez livré à cette femme sans les défendre, en vous

sauvant, au contraire, des voyageurs qui s'étaient confiés à votre garde !
C'est mal...

Le guide baisse la tête... mais il répète encore :

— Il n'y a que les Français pour avoir tant de courage !

Nous avons tout vu, détail par détail, sur ce sinistre plateau de Waterloo, et nous sommes rentrés à Bruxelles, muets, tristes, rêveurs... L'épisode seul de notre seconde édition de la bataille de Waterloo nous porte quelque peu à sourire. Nous nous souviendrons du champ de bataille de Waterloo.

Chère Madame, nous passons encore deux jours à parcourir Bruxelles et à visiter la bonne et heureuse famille de M. Edmond, dont tous les membres s'aiment tant, qu'à les voir on comprend la félicité que l'Evangile voudrait donner au monde.

Puis, nous reprenons le chemin de fer de Paris.

Encore quelques heures donc, et nous irons déposer à vos pieds nos souvenirs de voyage, et vous dire que, de loin comme de près, nous vous aimons de toutes les facultés dont le ciel a doué nos âmes.

Votre petit ami

E. D.

FIN.



LIMOGES. — IMPR. DE BARBOU FRÈRES.

